

COLLECTION ÉTERNEL

Notre histoire

CAMILLE & THÉO

Notre Livre

COLLECTION ÉTERNEL

Notre histoire

Le roman de Camille & Théo

Notre Livre

À Théo, qui a rendu les matins possibles.

Sommaire

Chapitre I	Le train de 7h42	5
Chapitre II	Un dimanche à Saint-Malo	17
Chapitre III	La colocation rue Saint-Louis	29
Chapitre IV	Le voyage au Portugal	41
Chapitre V	La nuit du 14 juillet	52
Chapitre VI	Ce qu'on ne s'était pas encore dit	63
Chapitre VII	Deux ans plus tard, la clé	77
Chapitre VIII	La chambre bleue	88
Chapitre IX	L'hiver où tout a vacillé	101
Chapitre X	Le retour à Rennes	112
Chapitre XI	Ce que je te dois	125
Chapitre XII	La lettre du présent	139

Le train de 7h42

Il y a des histoires qu'on imagine commencer par une secousse, une révélation, une phrase qui fait basculer le monde. Mais la nôtre a commencé par la répétition, le froissement immuable des matins, la lenteur d'un train qui relie les villes quand tout dort encore. Je repense souvent à ces trois mois muets, à leur façon inimitable de faire naître l'attente, la curiosité, le trouble surtout – celui d'un geste qui tarde, d'un mot qui ne vient pas, mais dont la promesse enfle à chaque halte.

Rennes, automne 2016. Je me souviens du froid tenace, de mon souffle qui épaississait l'air derrière l'écharpe, du goût du café soluble avalé trop vite dans la minuscule cuisine, du miroir embué où je tentais, chaque matin, de dompter des mèches rétives. Les matins se ressemblaient : même sac en bandoulière, même carnet de rendez-vous, mêmes escaliers dévalés à la hâte, même manteau gris dont la doublure commençait à pelucher. Je connaissais par cœur les pavés humides de la place de la gare, l'odeur de la boulangerie qui ouvrait avant l'aube, la file des taxis qui bâillait sous la lumière orange. Les passants pressés, les portiques qui claquent, le bourdonnement des annonces – tout formait la toile de fond de mon quotidien.

Le quai 3, c'était mon territoire. Je choisissais toujours la même rame : wagon central, côté droit, troisième rang en partant de la porte. Il y avait là une fenêtre dont la vitre, fêlée dans l'angle, laissait filtrer un mince courant d'air ; en hiver, il fallait rabattre l'écharpe jusque sous les yeux. Je

m'installais, posais mon sac à mes pieds, sortais mon livre du moment – parfois un roman, parfois l'un de ces manuels austères consacrés à la neurologie ou à la phonétique. Toujours, je gardais une oreille tendue vers le dehors, une attention flottante portée à ce qui m'entourait.

Les visages du matin devenaient peu à peu familiers. Il y avait la femme au manteau rouge qui tricotait, l'homme au journal froissé, la lycéenne qui dormait la joue contre la vitre, les mains crispées sur son sac Eastpak, et, bien sûr, lui. Je l'ai repéré dès le premier jour, ou presque, sans me l'avouer. Il montait à Cesson-Sévigné : même démarche, un peu souple, un peu traînante – comme s'il sortait d'un rêve ou d'une nuit trop courte. Dans la lumière laiteuse de l'aube, il avait le teint pâle, les yeux couleur de mer en hiver, des cheveux foncés qui hésitaient entre le brun et le châtain, selon les caprices du temps.

Sa tenue variait peu – une veste bleu marine ou, les jours de pluie, une parka vert foncé qui gardait sur elle la trace des gouttes. Il portait souvent un casque audio autour du cou, comme s'il n'osait pas aller jusqu'à la musique, ou qu'il préférait rester disponible à ce qui pourrait surgir. Son sac à dos semblait toujours trop lourd, gonflé de dossiers, de carnets, de livres peut-être. Mais ce qui me captivait, c'était son visage : un mélange de concentration et d'enfance, les sourcils froncés sur quelque lecture, puis, parfois, soudain, un sourire qui venait illuminer tout le reste.

Pendant trois mois, nous avons joué à nous ignorer, ou plutôt à faire semblant. Il s'asseyait presque toujours deux bancs devant moi, parfois sur la banquette d'en face lorsqu'elle était libre. Je notais tout, à ma façon silencieuse : la façon dont il tirait machinalement sur la fermeture de sa poche, le geste précis avec lequel il sortait un carnet noir et un stylo bille, la manière dont il mordillait le bout du capuchon en lisant. Parfois, il

levait la tête, croisait mon regard, et alors il y avait ce sourire, timide, rapide, qui filait comme un courant d'air. Je répondais d'un geste de tête, d'un froncement de sourcils, puis je replongeais dans mon livre, le cœur étrangement réveillé.

Au fil des semaines, le train devint plus qu'un moyen de transport : un rituel, un espace suspendu où la vie semblait se préparer à autre chose. Je commençais à guetter son entrée, à anticiper la minute où la porte s'ouvrirait sur la silhouette familière. Les matins sans lui – il y en avait, parfois, lorsqu'il descendait ailleurs ou manquait le train – me semblaient soudain ternes, sans relief. J'en voulais à la SNCF, aux horaires, à la pluie, à moi-même pour m'être laissée surprendre.

Je me rappelle un matin de pluie, la vitre embuée, la buée dessinant des arabesques sur le paysage. J'avais oublié mon parapluie, mes cheveux collaient à mon front. Il est entré, trempé, la capuche rabattue, et s'est installé en face de moi – pas tout à fait en face, juste à la diagonale, assez près pour que je sente l'odeur de son pull, un mélange de laine et de sel. Il a sorti un livre, a levé les yeux, a souri. Je me suis crue capable de parler, d'oser une question, mais je n'ai rien dit. J'ai détourné les yeux, la gorge nouée par le ridicule de mes propres attentes. Pourtant, ce matin-là, je me souviens avoir noté la couleur de ses yeux – un gris-bleu mouvant, exactement la teinte du ciel sur la photo prise entre Cesson et Vitré, celle que je garde encore, brumeuse, indécise.

Cette photo, je l'avais prise un matin d'octobre, la campagne noyée sous le brouillard, la lumière rasante esquissant des ombres d'arbres fantômes. Je la regarde parfois, aujourd'hui, pour me rappeler ce que c'est que d'attendre sans savoir, d'espérer sans nommer. Elle capte quelque chose de cette époque : la promesse diffuse, le sentiment d'être sur le point de

quelque chose, sans savoir quoi.

Les semaines passaient, et le train devenait le théâtre de nos rendez-vous muets. Parfois, je faisais semblant de lire, mais je notais tout : la façon dont il passait d'un carnet à un autre, dont il griffonnait des notes en marge, dont il levait les yeux vers le paysage comme s'il cherchait à y lire un secret. J'essayais de deviner ce qu'il pensait, s'il me remarquait autant que je le remarquais, si mon visage lui était devenu familier. J'avais peur, aussi, de me tromper, de projeter mes envies sur un inconnu qui, peut-être, ne me voyait même pas.

Il y avait les détails infimes : la façon dont il posait son sac avec précaution, comme s'il contenait quelque chose de précieux ; le tic de ses doigts sur la couverture du carnet, un rythme impatient, presque musical ; la manière dont il se penchait pour regarder dehors, le front plissé, la bouche entrouverte. J'essayais de ne pas trop le fixer, de ne pas trahir mon trouble, mais je me surprénais à réajuster mon écharpe, à remettre du rouge sur mes lèvres, à tendre l'oreille dans l'espoir d'une parole.

Parfois, je rentrais chez moi, le soir, me demandant pourquoi je n'avais pas parlé, ce que j'aurais pu dire, comment briser la glace sans tout gâcher. J'inventais des scénarios, des répliques, des prétextes : demander l'heure, commenter la météo, prêter un mouchoir, n'importe quoi. Évidemment, je n'en faisais rien. L'attente devenait un jeu cruel, une danse de gestes avortés, de regards volés.

Le livre de neuropsychologie était devenu mon talisman, mon paravent. Il était lourd, épais, à la couverture bleu nuit, tachée d'auréoles de café. J'aimais son odeur de papier neuf, le froissement de ses pages, la promesse d'un savoir aride mais réconfortant. Je le transportais partout, même les jours où je savais que je n'en lirais pas une ligne, juste pour avoir

quelque chose à tenir, à occuper mes mains.

Un matin de novembre, tout a changé.

Le ciel était bas, la lumière rare, la brume plus épaisse que d'habitude. Je me souviens d'avoir hésité à sortir de chez moi, d'avoir cherché mes gants dans un tiroir, de m'être dit qu'il ferait encore plus froid sur le quai. J'avais dormi d'un sommeil agité, rêvant de trains en retard, de quais déserts, de conversations interrompues. J'ai avalé mon café debout, repoussé le bol d'un geste impatient, attrapé mon sac et mon livre, et j'ai couru sous la pluie fine jusqu'à la gare.

La rame était déjà pleine, les voyageurs renfrognés, les manteaux trempés, l'air chargé de vapeur et de fatigue. J'ai pris ma place habituelle, coincée entre une dame en tailleur et un jeune homme plongé dans son téléphone. J'ai posé mon sac à mes pieds, ouvert mon livre à la page marquée d'un post-it jaune, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je guettais la porte, les épaules tendues, le cœur battant.

Il est monté à Cesson-Sévigné, comme toujours. J'ai reconnu sa silhouette, la capuche verte tirée sur les cheveux, le sac à dos brinquebalant. Il a hésité une seconde, a balayé la rame du regard, puis s'est glissé dans l'allée, une barre de Kinder Bueno dépassant de la poche de sa veste. J'ai senti un sourire me monter aux lèvres, incontrôlable.

Il s'est installé plus loin, sur la banquette transversale, puis a levé les yeux vers moi. Nos regards se sont accrochés, un peu plus longtemps que d'habitude. J'ai cru qu'il allait détourner la tête, mais il s'est levé, brusquement, serrant la barre de chocolat dans sa main. Il a traversé l'allée, s'est arrêté devant moi, un étrange mélange de timidité et de détermination dans la posture.

— Bonjour, a-t-il dit, un peu trop fort, la voix voilée par l'hésitation.

Vous permettez ?

J'ai souri, surprise, et j'ai hoché la tête. Il s'est assis en face de moi, posant son sac à ses pieds, le Kinder Bueno posé sur la table rabattable.

Il a eu ce petit rire nerveux, le regard fuyant.

— Je crois qu'on va y passer la matinée. Le train s'est arrêté, ils ont annoncé un incident... Un sanglier sur la voie, j'ai entendu.

Autour de nous, les gens soupiraient, pestaient, pianotaient frénétiquement sur leurs téléphones. Mais dans ce carré, soudain, le temps s'était dilaté, comme si le retard du train ouvrait une parenthèse, une possibilité.

Il a tendu la barre de chocolat vers moi.

— Vous voulez la moitié de mon Kinder Bueno ? C'est ma manière de survivre aux imprévus.

J'ai ri, un peu gênée.

— Merci... Vous êtes sûr de vouloir partager ? Je ne voudrais pas abuser de votre survie.

Son éclat de rire a résonné, surprenamment franc.

— J'ai déjà mangé mon quota de sucre aujourd'hui. Et puis, c'est l'occasion. On se croise depuis longtemps, non ?

J'ai acquiescé, le cœur battant plus fort. Je me suis emparée de la moitié du Kinder Bueno, sentant la chaleur de ses doigts effleurer les miens au passage.

Il a posé le reste de la barre sur la table, s'est penché, les mains croisées devant lui.

— Je m'appelle Théo, au fait.

Le prénom a résonné en moi, simple, évident. Je l'ai répété

mentalement, comme une formule secrète.

— Camille, ai-je soufflé. Enchantée.

Nous avons échangé un sourire, l'un de ceux qui effacent tout le reste.

Un silence s'est installé, plus doux que gênant. J'ai baissé les yeux sur mon livre, l'ai refermé, cherchant un prétexte pour prolonger la conversation.

Il a désigné la couverture, curieux.

— Qu'est-ce que vous lisez donc d'aussi sérieux, tous les matins ?

J'ai caressé la couverture du bout des doigts, hésitant à avouer la vérité.

— De la neuropsychologie. Pour mon travail. C'est... un peu aride.

Il a éclaté de rire, un rire bref, qui dévoilait une fossette sur sa joue gauche.

— Vous travaillez dans la science des cerveaux alors ! Je vous imaginai plutôt romancière, ou peut-être espionne.

Son humour m'a détendue.

— Orthophoniste, en réalité. J'interviens à Vitré, chez une patiente âgée deux fois par semaine. Ce bouquin, c'est pour réviser quelques notions avant de la voir. Mais c'est vrai que, parfois, je préférerais être espionne.

Il a souri, haussant les épaules.

— Moi je fais mes études à Rennes, mais je descends souvent à Vitré pour des relevés de terrain... Je travaille sur les littoraux, la façon dont les gens vivent les frontières, la mer et la terre. Je fais une thèse dessus.

J'ai cru déceler dans sa voix une fierté modeste, mêlée d'inquiétude.

— Les littoraux ? C'est vaste, non ?

Il a sorti son carnet noir, l'a fait tourner entre ses mains avec une habileté distraite.

— Oui. J'étudie les estrans – l'endroit qui n'est ni tout à fait la mer, ni tout à fait la terre. C'est fascinant, parce que tout change selon la marée, le vent, la lumière. Rien n'est fixe. C'est un peu comme la vie, finalement.

J'ai souri, touchée par la justesse de cette image.

— Vous écrivez là-dessus, dans votre carnet ?

Il a rougi, baissant les yeux.

— J'essaie... Parfois c'est juste des listes, des mots épars. Ou bien des croquis, ou des pensées volantes. Mais surtout des observations. J'aime noter ce que je vois : la lumière, la brume, les gens... J'aime ce qui est entre deux, les instants suspendus.

J'ai hoché la tête, sentant une complicité naître, fragile mais réelle.

— J'aime aussi les choses qui hésitent. J'ai l'impression que tout est plus vrai, plus vivant, quand on ne sait pas encore ce que ça va devenir.

Il m'a lancé un regard appuyé, un peu amusé.

— C'est peut-être pour ça qu'on aime les trains. Ce sont des lieux de passage, des lieux où rien n'est encore décidé.

J'ai senti mes joues rosir, j'ai détourné les yeux vers la fenêtre. Dehors, la campagne était figée, les champs noyés sous la brume, les haies comme des ombres.

— Vous prenez des photos, m'a-t-il demandé, la voix plus douce ?

J'ai été surprise qu'il l'ait remarqué.

— Oui, parfois. Pour garder une trace de la lumière, des couleurs. Il y a des matins où tout paraît flou et en même temps très net... C'est difficile à expliquer.

Il a souri.

— Je comprends. J'ai essayé de dessiner cette lumière, une fois, mais je

n'ai pas réussi. Elle glisse entre les doigts.

On a ri ensemble, puis la conversation a glissé vers d'autres sujets. Il m'a parlé de ses terrains d'étude, des îles bretonnes où il partait parfois en mission. Il mimait les marées avec ses mains, dessinait dans l'air la courbe des estrans, le va-et-vient de la mer sur le sable. Il parlait vite, avec des gestes larges. J'imaginais le vent, le sel, la fatigue des marches sur les grèves.

Je lui ai confié ce qui me plaisait dans mon métier : la patience, l'attention aux détails, la joie quand une patiente retrouvait un mot oublié. Il a écouté en silence, puis a murmuré :

— C'est beau, de réparer les mots. Parfois, je me dis que la science et la poésie ne sont pas si loin.

J'ai souri, troublée par la sincérité de sa voix.

Autour de nous, le tumulte du train semblait s'être estompé. Les autres passagers râlaient, pestaient contre le temps perdu, mais j'avais l'impression qu'un cocon s'était formé autour de notre table, un espace hors du monde.

Le train restait immobile, la voix du conducteur montait parfois du haut-parleur, des annonces confuses, des excuses pour le retard. La lumière filtrait à travers la vitre, plus pâle, plus douce. Je me suis surprise à souhaiter que le train ne reparte jamais, que cette parenthèse dure indéfiniment.

Il a demandé si j'aimais la mer, si j'avais déjà marché sur un estran à marée basse. J'ai dit oui, que j'adorais l'odeur des algues, le vent qui pique, la sensation d'être minuscule face à l'infini. Il a acquiescé, un sourire rêveur sur les lèvres.

— Parfois, a-t-il dit, je me demande si on pourrait vivre toute une vie sur une frontière, sans jamais choisir.

J'ai senti un frisson me traverser, une intuition confuse que cette phrase contenait une promesse, ou un avertissement.

— Peut-être qu'on passe toute notre vie à hésiter, ai-je risqué. Entre deux lieux, deux décisions... ou deux trains.

Il a ri, un peu triste, un peu tendre.

— Ou alors, on finit par sauter le pas, sans s'en rendre compte.

Nous avons échangé un regard, long, dense, puis le silence s'est imposé. Pas un silence gênant, mais un silence habité, plein de ce qui aurait pu être dit.

Il a joué avec le ticket du Kinder Bueno, l'a plié, déplié, gribouillé dessus avec son stylo bille. Je voyais ses doigts trembler légèrement. J'ai eu envie de lui demander ce qu'il écrivait, mais je n'ai pas osé.

Il a relevé la tête, les yeux brillants.

— Vous venez souvent, le mardi ?

— Oui. Toujours ce train, toujours ce siège. J'aime les rituels.

Il a souri, complice.

— Moi aussi. J'ai toujours mon carnet, et désormais... une nouvelle habitude.

J'ai ri, le trouble au bord des lèvres.

La conversation a roulé, tantôt animée, tantôt suspendue. Il me posait des questions sur mon métier, sur ma vie à Rennes. Je lui ai parlé de mes lectures, de ma passion pour les mots rares, de mes promenades nocturnes sur les quais. Il m'écoutait, hochant la tête, notant parfois un mot sur son carnet, comme pour ne rien oublier.

En retour, il a évoqué ses propres rituels : l'écriture du matin, la marche sur les remparts de Saint-Malo, les cafés pris debout dans les gares.

Il m'a confié qu'il n'aimait pas le téléphone, qu'il préférait les lettres, les messages griffonnés sur des tickets de caisse. J'ai souri, touchée par cette pudeur.

Le temps s'est étiré, étrange, irréel. Les autres voyageurs continuaient de râler, mais autour de nous, le monde semblait s'être ralenti. Par la fenêtre, la lumière changeait, passant du gris au bleu, puis de nouveau au gris. Je notais chaque détail, chaque geste.

À un moment, il a sorti son téléphone, a vérifié l'heure, a soupiré.

— On va finir par arriver trop tard pour nos rendez-vous, a-t-il dit, mais je m'en fiche presque.

J'ai ri.

— Moi aussi. C'est la première fois que je souhaite un retard de train.

Il a haussé les épaules.

— Peut-être que c'est un signe. Le destin du TER, version SNCF.

Nous avons ri ensemble, complices dans l'absurde.

La sonnerie du train a soudain retenti, brisant la parenthèse. La voix du conducteur annonçait la reprise du voyage, l'animal – un sanglier, avait-il précisé – avait été évacué. Les voyageurs ont soupiré de soulagement, se sont levés, ont rangé leurs affaires.

Je me suis penchée pour attraper mon sac, refermer mon livre. Il est resté assis, hésitant, le ticket du Kinder Bueno à la main. Puis, d'un geste rapide, il a griffonné quelque chose au dos, l'écriture penchée, maladroite, presque enfantine.

Il me l'a tendu, les joues rouges.

— Tenez. Si jamais vous avez besoin de discuter neuropsychologie, ou de partager un autre goûter. Ou juste... de parler.

J'ai pris le ticket, le papier doux sous mes doigts, la présence étrange de ces chiffres tracés à l'encre bleue. J'ai souri, un peu décontenancée, un peu émue.

Nous avons fait les derniers kilomètres dans un silence complice, regardant défiler les arbres, les champs mouillés, la brume qui se dissipait. J'aurais voulu dire quelque chose, mais les mots restaient coincés, inutiles.

À l'arrivée à Vitré, il s'est levé, m'a précédée dans le couloir, m'a tenu la porte du wagon. Sur le quai, la foule s'est éparpillée, chacun pressé de rejoindre sa vie. Je suis restée quelques secondes immobile, le ticket du Kinder Bueno serré dans la main, le sac en bandoulière, le cœur étrangement léger.

La verrière de la gare laissait filtrer une lumière froide, nouvelle. J'ai regardé le ticket, relu le numéro, laissé mon pouce caresser le papier. J'ai pensé à tout ce que ce geste ouvrait, à la question qui flottait dans l'air, suspendue comme une promesse.

Vais-je l'appeler ?

La réponse, ce matin-là, restait en suspens, comme la lumière sur la brume, comme le train sur la voie, comme le cœur qui hésite entre deux états, juste avant de choisir.

Et déjà, je savais que le simple fait de pouvoir me la poser changeait tout.

Un dimanche à Saint-Malo

Il y a des réveils où le monde paraît plus silencieux que d'ordinaire. Ce matin-là, dans la chambre encore tiède de ma routine, j'ai su que la journée n'aurait pas la même texture que les autres. Je me suis levée avant même que le réveil ne sonne. Les gestes étaient mesurés, presque solennels, comme si j'assistais à la première répétition d'un rôle mal défini. Sur la chaise, posé la veille, mon pull écru trop grand attendait que j'y glisse mes bras, refuge contre les morsures fines du dehors. Par la fenêtre, la ville semblait hésiter entre la nuit et le jour ; un halo pâle filtrait entre les rideaux, dessinant des ombres douces sur le parquet.

Je me suis préparée lentement, attentive au moindre détail. J'ai hésité devant la glace, observé la pâleur de mon visage et la ride soucieuse entre mes sourcils. Un fil de cheveux rebelle refusait de se coiffer, alors je l'ai rattaché, les doigts maladroits. Mes mains tremblaient un peu, je me les suis frottées l'une contre l'autre, geste d'enfant qui voudrait se réchauffer d'une inquiétude infondée. Je me suis rappelé, non sans sourire, la gêne douce qui m'avait prise la veille en relisant le numéro de Théo sur le ticket du Kinder Bueno. Tout cela semblait à la fois improbable et parfaitement naturel, comme si la vie venait de basculer sur une pente inconnue.

Sur le chemin du salon de thé, la ville s'éveillait à peine. Rennes, un samedi matin de février, a quelque chose de suspendu : les pavés humides, les volets qui s'entrouvrent à regret, quelques vélos pressés. Mes pas résonnaient sur les dalles, pressés, presque désordonnés. Je me suis surprise

à marcher plus vite que d'habitude, à guetter dans le froid le visage de Théo parmi les rares passants. J'avais l'impression d'être à la fois spectatrice et actrice de quelque chose qui me dépassait.

Le salon de thé se découvrait au bout de la rue Le Bastard, petite devanture discrète, vitres embuées par la chaleur intérieure. La mezzanine en bois, que j'aimais pour son odeur légèrement résineuse et sa vue plongeante sur la salle, était vide à cette heure. J'ai poussé la porte, le carillon a tinté, une serveuse m'a adressé un sourire en rangeant des tasses. L'air était saturé de parfum de chocolat et de pain grillé, réconfort simple qui m'a enveloppée d'une familiarité apaisante.

Théo est arrivé avec cinq minutes de retard, la démarche hésitante, la chemise à petits carreaux verts dépassant sous un manteau sombre. Je me souviens du détail des manches mal repliées, de la façon dont il tenait maladroitement son téléphone dans la main droite, comme s'il avait peur de le faire tomber. Il a balayé la salle du regard, m'a vue, et a souri — un sourire franc, un peu embarrassé, qui a tout de suite délacé la tension de mes épaules. Je lui ai fait signe depuis la mezzanine, il a gravi les marches de bois d'un pas léger, effleurant presque les marches, comme s'il avait peur de les déranger.

« Salut, » a-t-il soufflé en arrivant à ma hauteur, la voix un rien plus rauque que d'ordinaire.

« Salut, » ai-je répondu, cherchant mes mots dans un sourire.

Nous sommes restés debout une seconde de trop, à ne pas savoir de quel côté de la table s'asseoir, puis il a tiré la chaise d'en face et s'est installé, posant son sac à ses pieds.

Le silence s'est installé d'abord, doux, presque complice. Je sentais les battements de mon cœur résonner dans mes tempes. J'ai posé les mains

autour de ma tasse vide, guettant le moindre prétexte pour commencer. C'est lui qui a parlé le premier.

« Tu as froid ? »

J'ai glissé mes doigts dans les manches de mon pull, le tissu m'arrivait presque jusqu'aux jointures.

« Un peu. Les matins de février sont rudes, surtout quand on attend dans la rue. »

Il a hoché la tête, s'est efforcé de sourire.

« C'est vrai qu'il fait un temps à chocolat chaud. »

La serveuse est venue prendre la commande. Théo a hésité, jeté un coup d'œil à la carte, puis m'a regardée.

« Tu veux partager un fondant ? Je crois que c'est la spécialité ici. »

Je n'ai pas osé lui dire que je n'avais pas faim, alors j'ai hoché la tête.

« Avec plaisir. »

Le premier chocolat chaud est arrivé, fumant, recouvert d'une mousse crémeuse. Il a pris la tasse à deux mains, soufflé dessus, et je l'ai imité. Nos gestes étaient synchrones, maladroits, comme si nous avions lu la partition de cette rencontre dans le même manuel.

« Tu fais souvent ce genre de rendez-vous ? » a-t-il demandé, la voix feutrée, les yeux fixés sur la mousse.

J'ai ri, un peu trop fort.

« Non. C'est la première fois que je viens ici pour... »

Je n'ai pas trouvé la fin de la phrase, alors il m'a souri.

« Pour un chocolat chaud avec un inconnu du train ? »

J'ai acquiescé, le cœur battant.

« Oui. »

Les premières minutes ont été une danse de précautions : chercher le bon mot, éviter l'anecdote trop personnelle, s'attarder sur ce qui ne blesse pas. Il m'a parlé de sa thèse, des marées, des littoraux. J'ai raconté ma patiente âgée à Vitré, la façon dont elle aimait que je lui parle lentement, de mes journées découpées entre les séances et les trajets. Petit à petit, la gêne s'est effilochée, remplacée par une chaleur diffuse. À mesure que le chocolat refroidissait, les mots sont venus plus facilement.

« Tu as toujours voulu faire ce métier ? »

Il avait posé la question sans détour, les yeux plongés dans les miens. J'ai senti la sincérité.

J'ai haussé les épaules.

« Pas vraiment. Je crois que je voulais surtout comprendre comment les mots fonctionnent. Pourquoi certains enfants les attrapent au vol, et d'autres non. Ça m'intrigue encore, d'ailleurs. »

Il a souri, a dessiné un rond sur la table du bout du doigt.

« Tu as l'air de bien les attraper, toi, les mots. »

J'ai rougi, en baissant les yeux vers ma tasse.

« Je suis mieux à l'écrit qu'à l'oral. »

Il a acquiescé, comme s'il comprenait.

« Moi, c'est l'inverse, je crois. Je me perds quand je dois écrire. »

La première bouchée de fondant a été une révélation. Nous avons coupé le gâteau en deux, maladroitement, le couteau s'enfonçant dans la pâte tiède. Un peu de chocolat a coulé sur l'assiette.

Théo s'est mordu la lèvre, a ri.

« Désolé, je ne suis pas très habile. »

J'ai haussé les épaules, attrapé le morceau cassé du bout de la

fourchette.

« Ce n'est pas grave. Ça prouve qu'il est vraiment fondant. »

Nous avons ri ensemble, la complicité s'installant dans la brèche ouverte par la gourmandise.

Le temps s'est étiré, indifférent au dehors. La mezzanine s'est remplie peu à peu, des bribes de conversations sont montées de la salle, tissées de rires, de murmures, du frottement discret des tasses sur la porcelaine. Nous, nous étions dans une bulle. Trois chocolats chauds, un fondant partagé, des miettes de confiance. Il y a eu des silences, mais ils n'étaient jamais lourds. Parfois, je fixais la lumière qui passait à travers la vitre, dessinant des éclats sur la table, et je l'écoutais parler de ses îles, de la Bretagne et de la houle.

Il m'a raconté la première fois qu'il avait vu la mer, enfant, le vent qui lui cinglait le visage sur une plage du Finistère. Il parlait avec les mains, traçant dans l'air les contours d'une île imaginaire.

« J'ai toujours eu l'impression que la mer était une promesse. Un endroit où tu peux recommencer, où rien n'est jamais vraiment figé. »

Je l'ai regardé, fascinée par la façon dont il faisait vibrer l'espace autour de lui.

À un moment, la serveuse est revenue, a ramassé les tasses, et nous a demandé avec un sourire si nous voulions autre chose. Théo a hésité, puis a commandé un troisième chocolat chaud, pour prolonger l'instant.

« On ne va pas se laisser abattre par la météo, » a-t-il lancé en riant.

J'ai ri aussi.

« Il paraît qu'il va neiger cet après-midi. »

Il a eu une moue faussement inquiète.

« Tant mieux. Je n'aime pas le soleil trop franc, de toute façon. Je préfère la lumière des jours gris. On s'y cache mieux. »

La troisième tasse a marqué un tournant. Nous n'étions plus deux inconnus, mais deux personnes qui savaient déjà un peu de l'autre. Je me sentais légère, presque étourdie. J'ai joué avec la cuillère, l'ai laissée tourner dans la mousse.

« Tu habites où à Rennes ? »

Il m'a décrit son appartement minuscule, les livres entassés sur les rebords de fenêtre, la façon dont la lumière entrait le matin par la lucarne.

« J'ai trois carnets Moleskine noirs qui traînent partout. Je commence à écrire dans l'un, je finis dans l'autre, et je perds toujours les notes importantes. »

J'ai ri.

« Tu dois avoir des trésors cachés. »

Il a haussé les épaules, comme gêné.

« Peut-être. Mais j'écris seulement quand je n'arrive pas à parler. »

Il y a eu une pause. J'ai senti que je pouvais poser une question plus directe, alors j'ai pris mon courage à deux mains.

« Tu as toujours été aussi... » Je me suis arrêtée. Il a levé les yeux, intrigué.

« Quoi ? »

« Aussi calme ? »

Il a souri, un vrai sourire, un peu triste.

« Non. Mais ce matin, je n'ai pas envie de me presser. »

J'ai senti une chaleur m'envahir, une reconnaissance muette pour cette douceur qu'il installait entre nous.

Le temps a fini par nous rattraper. Dehors, les premiers flocons tombaient, légers, indécis. Nous avons réglé l'addition, rangé nos affaires, enfilé nos manteaux. Sur le seuil, il a hésité.

« Tu veux marcher un peu ? »

J'ai acquiescé.

La neige poudrait la rue, recouvrait les pavés d'une pellicule fragile. Nous avons marché côte à côte, les mains dans les poches, sans rien dire. Nos pas crissaient à peine. Les vitrines brillaient, les passants pressés laissaient derrière eux des traces éphémères. Nous avons remonté la rue, traversé la place de la Mairie, longé les Halles jusqu'à la place des Lices. Je me souviens avoir pensé que le silence entre nous n'était pas un vide, mais un abri.

Arrivés devant les halles, il s'est arrêté, a regardé le ciel.

« Il neige vraiment, » a-t-il soufflé.

J'ai souri.

« Oui. »

Il s'est tourné vers moi, les yeux brillants.

« Tu veux qu'on se revoie ? »

J'ai eu envie de dire oui tout de suite, mais j'ai laissé un silence, par pudeur, par superstition peut-être.

« Oui, » ai-je fini par murmurer.

Il a souri, heureux, soulagé.

« Alors à bientôt. »

Nous nous sommes quittés là, sur la place, la neige tombant doucement autour de nous. J'ai marché jusqu'à chez moi, le cœur battant, la tête légère. Je me suis promis de me souvenir de chaque détail — la

couleur de sa chemise, la chaleur de la salle, la sensation du chocolat sur la langue. La journée avait la saveur d'un début.

*

Le souvenir de cette matinée est resté en moi comme une lueur persistante. Pendant les semaines qui ont suivi, nous avons continué à nous écrire, à nous retrouver parfois, dans des cafés, des librairies, des rues de Rennes dont je découvrais les recoins à travers ses yeux. Les jours s'allongeaient, la lumière changeait, et quelque chose entre nous prenait forme, sans que je puisse encore le nommer.

Puis un dimanche de mars, nous avons décidé de partir à Saint-Malo. C'était son idée — une escapade, un prétexte pour sortir de la ville, voir la mer, respirer un autre air. Il avait insisté, m'avait donné rendez-vous à la gare un matin, sourire accroché aux lèvres, sac à dos sur l'épaule.

« Prête pour l'aventure ? »

Je lui ai répondu par un signe de tête, une moue faussement inquiète.

« Prête, mais je prévois : s'il pleut, tu es responsable du parapluie. »

Le TER filait vers le nord, traversant la campagne encore mouillée de la nuit. Par la vitre, le paysage défilait, moucheté de flaques et de champs détrempés. Nous étions assis côte à côte, le silence entre nous était devenu une habitude, ponctuée parfois de phrases courtes, d'un rire, d'une remarque sur la lumière. Théo avait sorti un carnet de son sac, gribouillait des notes en regardant dehors. Parfois, il me montrait un mot, une esquisse, un croquis maladroit de la mer. Je me contentais de sourire, de poser la tête contre la vitre et de laisser le balancement du train me bercer.

À l'arrivée, Saint-Malo était grise, ventée, magnifique dans son désordre. J'ai remonté la fermeture de mon ciré jaune jusqu'au menton, Théo s'est enroulé dans sa parka bleu marine. Nous avons ri en nous voyant

dans les vitrines — contrastés, disproportionnés, un peu ridicules et heureux d'être là. La mer était basse, l'estran découvrait des plaques de sable humide, les mouettes s'acharnaient sur un reste de coquillages.

Nous avons marché dans les rues pavées, traversé la porte Saint-Vincent, longé les remparts. Sous nos pieds, la pierre était glissante, piquetée de gouttes de pluie. Le vent nous fouettait les joues, rabattait les cheveux sur nos visages. J'ai dû m'arrêter pour remettre une mèche derrière mon oreille, Théo a ri, a proposé de me prêter son bonnet, que j'ai refusé d'un geste.

« Il est trop grand pour moi, je vais ressembler à un schtroumpf. »

Il a éclaté de rire, un rire qui a dissipé le froid.

Sur le rempart, la ville se déployait en contrebas, les toits d'ardoise, les faîtages trempés, la mer couleur d'acier. Nous avons marché longtemps, sans but précis, en prenant le temps de s'arrêter à chaque surplomb, de regarder les vagues heurter la digue.

« Tu connais l'histoire de la ville ? » a-t-il demandé.

Je l'ai laissé parler, raconter les corsaires, les tempêtes, la reconstruction après la guerre. Il avait une façon de faire revivre les lieux, de les habiter de voix anciennes.

À un moment, il s'est arrêté, a posé la main sur le parapet, les yeux perdus vers l'horizon.

« Je crois que j'aime les endroits qui portent les traces du passé. Ça me rassure de savoir que tout peut se reconstruire, même après une tempête. »

Je l'ai regardé, émue.

« Tu penses qu'on se reconstruit, nous aussi ? »

Il a souri, esquissé un geste de la main.

« Oui. On n'a pas le choix, non ? »

La pluie s'est mise à tomber plus fort, drue, serrée. Nous avons couru jusqu'à la rue de la Herse, trouvé refuge dans une crêperie minuscule, murs de pierre, petites tables en bois, odeur d'herbes et de beurre fondu. Nous nous sommes installés près de la fenêtre, la vitre embuée de gouttes. J'ai posé mon ciré sur le dossier de la chaise, il a secoué sa parka, les cheveux trempés, le front barré d'une mèche brune.

« Bienvenue chez les naufragés, » a-t-il plaisanté en regardant nos reflets dans la vitre.

Nous avons commandé deux galettes, partagé un bol de cidre. La chaleur de la salle nous a enveloppés, les bruits de la rue se sont éteints. Théo s'est penché vers moi, la voix plus basse, presque un chuchotement.

« Tu sais, je crois que je pourrais rester ici des heures. »

J'ai souri, les joues rouges de froid et de timidité.

« Moi aussi. »

Il a plongé son regard dans le mien, et pour la première fois j'ai senti que quelque chose entre nous avait changé. Ce n'était plus seulement la légèreté du début, mais une gravité douce, une promesse silencieuse.

Nous avons parlé de tout et de rien — des livres lus, des films vus, des plats ratés. Les minutes se sont dissoutes, la pluie a ralenti, la salle s'est vidée peu à peu. À la table voisine, un couple riait fort, la serveuse essuyait des verres. Théo a sorti son carnet, a dessiné sur un coin de page le contour de la fenêtre embuée.

« Je note les endroits où je me sens bien, » a-t-il expliqué.

J'ai regardé son trait, hésitant mais précis.

« Et tu te sens bien ici ? »

Il a levé les yeux, un éclat dans le regard.

« Oui. »

Quand la pluie a cessé, nous sommes ressortis. L'air était plus doux, chargé d'une lumière tamisée. Nous avons gravi à nouveau les remparts, les pavés luisaient, la mer s'étendait, grise et indifférente. J'ai marché un peu en avant, les bras croisés sur ma poitrine, sentant son pas derrière moi, sûr, régulier.

Arrivés au sommet, le vent s'est levé, violent, presque joyeux. J'ai fermé les yeux une seconde, goûté le sel sur mes lèvres. J'ai senti Théo s'approcher, s'arrêter tout près. Son épaule a effleuré la mienne, assez pour que je sente la chaleur de son corps à travers la laine détrempée.

Il n'a rien dit d'abord. Nous avons regardé la mer, ensemble, sans chercher à combler le silence. Puis, d'une voix à la fois fragile et déterminée, il a prononcé cette phrase :

« Je crois que j'arrive à respirer avec toi. »

Je n'ai pas tout de suite répondu. J'ai senti mon cœur battre plus vite, la gorge nouée par l'émotion. Les mots me manquaient, alors je me suis contentée de tourner la tête vers lui, de croiser son regard, intense, vulnérable. Tout était là, dans l'instant suspendu, la mer grise en contrebas, le vent, la lumière, le silence. Je n'ai rien dit, parce que je savais que parfois, il n'y a rien à ajouter.

Plus tard, j'ai repensé à cette phrase, à la simplicité désarmante de l'aveu. Sur les remparts de Saint-Malo, ce dimanche pluvieux, quelque chose avait basculé. J'aurais voulu trouver les mots pour lui répondre, nommer à mon tour ce que je sentais, mais je n'ai pas su. La question flottait, suspendue entre nous, comme le sel dans l'air, comme la promesse d'un souffle partagé.

Et c'est ainsi que nous sommes restés, deux silhouettes sur la pierre, le regard tourné vers le large, le cœur battant trop fort, la réponse encore à venir.

La colocation rue Saint-Louis

Les matinées de septembre ont cette netteté particulière, un air plus tranchant, lavé des poussières d'été, qui donne envie de recommencer quelque chose. Je me souviens du jour où nous avons emménagé rue Saint-Louis comme d'un matin au bord d'une falaise : tout semblait à la fois vertigineux et parfaitement simple, comme une marche à franchir d'un seul pas si l'on ne réfléchissait pas trop.

La rue était déjà animée quand nous sommes arrivés avec nos boîtes cabossées, nos sacs à moitié défaits, la nervosité des débuts cachée sous l'empressement des bras chargés. Théo portait le carton le plus lourd, celui qui faisait ployer la poignée en ficelle, et moi j'avais entassé dans une valise à fleurs tout ce qui me paraissait essentiel – un puzzle absurde de livres, de tasses, de carnets, de pulls trop chauds pour la saison. La porte s'est ouverte avec le claquement aigu d'un ressort fatigué, et d'un seul coup, ce qui n'était qu'un étage minuscule, aux murs éraflés, est devenu notre espace à inventer.

C'était un appartement traversant, fragile, tout en angles imprévus et en lumière hésitante. Deux pièces en enfilade, une cuisine étroite, un couloir où le parquet grinçait à chaque pas – rien qui ressemble à une photo de magazine, mais tout respirait cette promesse d'abri, d'imperfection partagée. On a posé les cartons dans l'entrée, et, sans rien dire, on s'est regardés comme deux enfants devant une cabane à construire.

— Il faut imaginer la cuisine en bleu Klein, a dit Théo.

Sa voix était légère, presque moqueuse, comme s'il lançait un pari impossible. J'ai haussé les épaules, mais j'ai vu, dans le coin de son œil, la lueur précise de ceux qui attendent qu'on dise oui.

— Klein, Klein ? Le bleu qui ose tout ?

— Justement. Le bleu qui n'a peur de rien.

Il avait sorti de son sac un échantillon de couleur, un carré minuscule, saturé, presque trop vif pour la lumière timide de la pièce. La table branlante, le vieux frigo, les murs souillés de traces de vaisselle, tout semblait pâlir à côté de ce bleu.

— On achète la peinture ce matin ?

Je n'avais jamais vécu avec personne. Il y avait, dans le simple fait de dire « on », une audace nouvelle, un espace à inventer, une marge d'erreur qui me grisait autant qu'elle m'effrayait. Peut-être que tout l'amour tient dans ces matins où l'on choisit de repeindre le monde ensemble.

Nous sommes descendus à la quincaillerie du coin, bras dessus, bras dessous, poussés par la promesse du projet. Rennes, ce matin-là, bruissait d'un vent frais, les pierres grisées frissonnaient sous la lumière. Théo s'est arrêté devant une vitrine, le reflet de sa silhouette mêlé à la mienne, et la question s'est glissée, minuscule mais insistante : est-ce que c'est bien moi, ce « nous » qui se construit là, sur ce trottoir, entre deux pots de peinture ?

La vendeuse nous a demandé, avec le sourire des gens du matin, si c'était pour une chambre d'enfant. Théo a secoué la tête, l'air sérieux :

— Pour une cuisine. On veut quelque chose qui réveille.

— Vous allez voir, ça change tout.

Elle a mis dans notre panier deux pots de bleu Klein, trois pinceaux, un bac, et un rouleau à réchampir. Je sentais le poids du projet s'alourdir à

chaque outil ajouté, mais aussi le soulagement de voir la décision se matérialiser – quelque chose d'irrévocable, de résolument partagé.

De retour à l'appartement, la lumière avait déjà changé. Elle glissait en oblique sur le parquet, dessinant des traces d'or sur le désordre de nos cartons. Théo a ouvert la fenêtre, laissé entrer le bruit de la rue – le tintement d'une sonnette, une voix qui riait, le cliquetis d'un vélo contre la rambarde.

— On s'y met ?

J'ai enfilé un vieux t-shirt, celui que je gardais pour les bricolages, et Théo a roulé ses manches jusqu'aux coudes. Nous avons déplacé la table bancale, protégé le carrelage avec des journaux, ouvert le premier pot. L'odeur de la peinture fraîche, chimique et piquante, a tout de suite envahi la pièce. J'ai plongé le pinceau dans le bleu, hésité un instant, puis, d'un geste, j'ai tracé la première bande sur le mur.

C'était une couleur qui ne tolérait ni la fatigue ni l'hésitation. Le bleu s'étalait, profond, presque irréel, avalant le jaune passé de la cuisine. Théo a pris le relais, concentré, la langue entre les dents, comme un enfant appliqué à son dessin. De temps en temps, il relevait la tête, me lançait un regard complice.

— On va devoir vivre avec, tu sais.

— Justement, ai-je répondu. On n'aura plus d'excuse pour partir.

La peinture avançait lentement. Les murs semblaient boire la couleur, la transformer, tout absorbait ce bleu jusqu'à nos bras, jusqu'à la commissure de mes doigts, tachés d'éclats indélébiles. Nous avons parlé peu, concentrés sur la tâche, mais parfois nos gestes se frôlaient, nos rires éclataient sans raison, comme si chaque trace de pinceau était une déclaration muette.

Au bout d'une heure, la fatigue a commencé à poindre, la main lourde, le dos raide, mais il ne restait plus que le pan de mur au-dessus de l'évier. Théo a pris le tabouret, s'est hissé maladroitement, le pot de peinture à la main.

— Attention, tu vas tout renverser.

Il a haussé les épaules, l'air de dire « laisse-moi faire », mais au moment précis où il atteignait le coin du mur, un craquement, un déséquilibre, et le pot a basculé dans le vide. J'ai vu la trajectoire au ralenti – le pot, l'ombre bleue, la coulée épaisse qui s'étalait sur le carrelage, sur la semelle de ses baskets, sur le bas du meuble.

Un silence, d'abord. Puis nos regards stupéfaits. Et d'un seul coup, le fou rire.

C'était un rire désordonné, irrépressible, qui montait en vagues, dévalait la gorge, secouait le ventre. J'en avais mal aux côtes. Théo s'est laissé glisser du tabouret, assis en tailleur dans la flaque de peinture, les bras écartés, les mains barbouillées de bleu.

— C'est foutu, j'ai dit en essayant de reprendre mon souffle.

— C'est magnifique, a-t-il répondu, le visage élaboussé de taches indigo.

Le rire était si fort que j'ai cru, l'espace d'une seconde, que le plafond allait s'effondrer. Au lieu de cela, trois coups secs ont retenti – la voisine du dessous, qui tapait avec une cuillère sur le radiateur, protestait contre notre vacarme. Cela a redoublé notre crise de fous rires, si bien que nous avons dû nous mordre les joues pour ne pas éclater à nouveau.

On a fini par nettoyer tant bien que mal, à l'eau, à l'éponge, à l'huile de coude, mais une auréole est restée, comme la signature involontaire de notre premier naufrage domestique. J'ai pensé alors que ce bleu, ce désastre

joyeux, serait notre fondation – la preuve que nous pouvions tout rater et quand même tout recommencer.

Le soir, la cuisine sentait la peinture et le savon. Nous avons ouvert toutes les fenêtres, laissé le vent frais balayer les relents chimiques. Théo s'est assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes dans le vide, le regard plongé dans la nuit qui tombait sur la rue.

— Tu crois qu'on va y arriver ?

Sa question était sérieuse, sans détour. Je savais qu'il ne parlait pas de la peinture, ni même de la cuisine, mais de ce pari plus vaste, plus risqué. J'ai posé la main sur la sienne, sentant la rugosité du bleu séché sous mes doigts.

— On a déjà commencé.

Il a souri, ce sourire en coin qui dit tout ce qu'il préfère taire.

La nuit est tombée d'un coup, avec la rapidité des premières semaines d'automne. Nous avons mangé sur la table branlante, deux assiettes de pâtes trop cuites, bu un verre d'eau dans des tasses ébréchées, parlé des mille détails à régler. Il fallait acheter une étagère, installer des rideaux, trouver un système pour la chasse d'eau récalcitrante. Mais tout cela me paraissait soudain dérisoire – la vie entière pouvait tenir dans cette pièce bleue, dans l'écho de nos rires, dans la simple présence de l'autre au bout de la table.

Le lendemain, nous avons décidé d'attaquer la bibliothèque. C'était notre premier meuble à deux, acheté dans un grand magasin où tout sentait la sciure et la mélamine. Théo avait insisté pour choisir le modèle le plus haut, « pour ranger tous tes livres et mes carnets », disait-il, comme si nos bibliothèques allaient fusionner aussi simplement que nos matins.

Le carton était massif, les planches numérotées, les vis rangées dans des

sachets minuscules. Nous avons ouvert l'emballage sur le salon, lu trois fois la notice, hésité sur l'ordre des opérations.

— On parie combien qu'il va manquer une pièce ? a lancé Théo, faussement inquiet.

— On parie que tu vas vouloir aller trop vite et qu'on va devoir tout recommencer.

Il a levé les yeux au ciel, mais j'ai vu la malice dans son regard. Nous avons commencé, à genoux sur le parquet, éparpillant autour de nous tous les outils du monde – tournevis, marteau, niveau à bulle que Théo a manié avec un sérieux de chef de chantier, et ce fameux manuel, déplié comme une carte au trésor.

D'abord tout allait trop vite. Les planches s'emboîtaient, les vis disparaissaient dans le bois, nos gestes se croisaient, maladroits, enthousiastes, chacun voulant tenir le haut pendant que l'autre fixait le bas. À la troisième planche, une vis a refusé de rentrer droit. J'ai voulu la forcer, Théo a protesté, nos mains se sont percutées, la planche a glissé.

— Stop ! On respire.

Il avait cette façon de poser les choses, de ramener l'élan à la mesure. Nous avons pris une pause, bu une gorgée d'eau, puis recommencé, plus lentement, en prenant soin de vérifier chaque étape, de lire chaque schéma.

Petit à petit, la bibliothèque a pris forme. Les étagères se sont dressées, la colonne s'est redressée, fière et fragile, comme un totem dressé au milieu du salon. Théo a voulu vérifier la stabilité en secouant légèrement l'ensemble – la bibliothèque a tangué, tremblé, mais n'a pas cédé. Nous avons éclaté de rire, plus soulagés que moqueurs.

— Si elle tient debout, on tiendra aussi, a-t-il dit en mimant un geste solennel.

J'ai rangé mes livres sur les étagères du bas, tous mes romans cornés, mes dictionnaires, mes recueils de poésie, puis Théo a aligné ses carnets noirs, ceux qu'il remplissait à la nuit tombée, les classant par année, par format, cherchant leur juste place dans ce nouvel échiquier.

Il y avait, dans ce geste, une délicatesse infinie – celle de quelqu'un qui sait que chaque livre déplacé est un territoire cédé, une mémoire à partager. Nous avons passé une heure à trier, à hésiter, à déplacer d'un cran les recueils de Pessoa pour laisser la place à un atlas des littoraux, à glisser entre deux volumes un coquillage ramassé à Saint-Malo.

À la fin, la bibliothèque était bancale, la cuisine sentait encore la peinture, notre linge traînait sur le dossier d'une chaise, mais tout me paraissait miraculeusement à sa place.

La première nuit dans l'appartement a été courte, pleine d'ombres mouvantes et de bruits inconnus. Théo s'est réveillé à trois heures du matin, persuadé d'avoir entendu la chaudière siffler. Je l'ai rassuré, mi-endormie, en lui racontant que les maisons anciennes ont leur propre langage, que chaque grincement est une salutation, un rite d'initiation.

— On va finir par connaître chaque bruit, ai-je murmuré.

— Et chaque silence, a-t-il ajouté.

Nous avons ri tout bas, comme si la nuit nous écoutait. Puis le sommeil est revenu, lourd et lent, enveloppant, bercé par la respiration régulière de l'autre.

Au matin, la lumière filtrait à travers les rideaux improvisés, dessinait des ombres bleutées sur le mur, révélant les imperfections de notre peinture, les traces de pinceau, les endroits où la couleur virait au cobalt. J'ai ressenti une tendresse immense pour tout ce qui débordait, pour ce qui n'était pas parfait, pour la maladresse de nos gestes.

Le petit-déjeuner a eu le goût du café brûlé, du pain rassis, mais aussi celui – plus vif, plus rare – de la nouveauté apprivoisée. Théo a lu à voix haute les titres des livres sur la bibliothèque, en inventant des résumés absurdes, puis m'a tendu un carnet noir, vierge, en guise de promesse :

— Pour écrire ce qui nous arrive, si jamais on oublie.

Je l'ai glissé entre deux romans, sans rien dire. L'essentiel, pensais-je, ne s'oublie pas. L'essentiel, c'est la couleur de la lumière sur le carrelage, le bruit de l'eau qui coule dans l'évier, la sensation d'un corps familier qui traverse la pièce.

Les jours suivants, la vie s'est installée comme une plante qui cherche la lumière, par essais, par tâtonnements. Nous avons disputé la place du savon, hésité sur l'organisation des placards, cherché la bonne façon de plier les draps trop larges pour le lit.

Il y a eu des soirs silencieux, où chacun lisait de son côté, plongé dans un livre ou un carnet. D'autres où la parole coulait sans fin, sur la journée, sur l'avenir, sur tout ce que nous ne savions pas encore nommer.

Parfois, j'observais Théo à la dérobée, penché sur la table, concentré sur une phrase, la main dans les cheveux. Il avait cette façon de froncer les sourcils puis de sourire, comme si chaque idée était une victoire arrachée à l'ombre. Dans ces moments, je mesurais la chance de pouvoir le regarder sans qu'il s'en aperçoive, d'habiter le même espace, d'être témoin de ses gestes les plus simples.

Un soir de pluie, alors que la rue bourdonnait de reflets mouillés, nous avons improvisé un dîner avec ce qui restait dans le placard – un fond de riz, deux œufs, un reste de fromage râpé. Théo a allumé la radio, la voix grave d'une chanteuse inconnue a rempli la pièce, et nous avons dansé, maladroits, pieds nus sur le carrelage encore taché de bleu.

— On dirait un tableau, a-t-il murmurée.

— Un peu abstrait, non ?

— C'est le but.

J'ai posé la tête contre son épaule, senti le rythme de son cœur. Ce n'était pas un moment héroïque, rien à raconter, juste cette vérité minuscule : nous étions là, ensemble, dans une cuisine qui ne ressemblait à rien de connu, et c'était suffisant.

Le week-end suivant, nous avons pris le temps de sortir, de marcher dans Rennes, de redécouvrir la ville comme un territoire neuf. La pluie avait cessé, les feuilles commençaient à roussir, et chaque rue semblait nous saluer d'un clin d'œil complice. Nous avons acheté des fleurs sur le marché, un bouquet de dahlias orangés que j'ai posé sur la table de la cuisine, éclaboussant le bleu d'une tâche de feu.

Au retour, nous avons croisé la voisine du dessous, celle qui avait tapé au plafond. Elle nous a lancé un regard mi-amusé, mi-réprobateur, puis, sans un mot, nous a tendu un chiffon, comme une offrande de paix. Nous avons éclaté de rire dès qu'elle a tourné les talons.

Le temps passait, imperceptiblement. Un soir, Théo a trouvé un vieux tire-bouchon dans le fond d'un tiroir, et nous avons bu un verre de vin, accoudés à la fenêtre, regardant la ville tomber dans la nuit. Il m'a raconté un souvenir d'enfance – pas vraiment une histoire, plus une image : sa mère qui repeignait la cuisine tous les deux ans, jamais la même couleur, « pour ne pas s'endormir dans la routine ».

— Je crois qu'on a fait comme elle, a-t-il dit, pensif.

— On repeint pour rester éveillés ?

— On repeint pour ne pas oublier que tout peut commencer, à chaque

instant.

J'ai eu envie de l'embrasser, mais j'ai simplement serré sa main, consciente que certains gestes valent plus que toutes les déclarations.

Ce soir-là, j'ai ouvert la fenêtre, respiré l'air frais, senti le bleu de la cuisine se déposer en moi comme une certitude étrange. Il y a des lieux qui nous choisissent autant qu'on les choisit. Cette cuisine, avec ses murs imparfaits, ses taches indélébiles, était devenue le centre d'un monde minuscule mais suffisant.

Les jours se sont enchaînés, tissant une routine neuve, pleine de failles et de beauté. Nous avons pris l'habitude de noter sur un tableau blanc les courses, les rendez-vous, et parfois, au milieu de la liste, Théo inscrivait un mot inattendu – « sourire », « patience », « surprise » – comme une injonction douce à ne pas laisser la vie s'user trop vite.

Un matin, en rangeant la vaisselle, j'ai retrouvé un éclat de peinture bleue au fond d'une tasse. Je l'ai gardé, comme un talisman, glissé dans la poche de mon manteau, persuadée que tout ce qui déborde laisse une trace, que rien de ce qui est vrai ne s'efface jamais complètement.

La bibliothèque, bancale mais vaillante, s'est garnie au fil des semaines de souvenirs minuscules : un ticket de train plié en quatre, une carte postale jamais envoyée, un caillou de la plage de Saint-Malo. Chaque objet trouvait sa place, comme si l'appartement tout entier devenait la mémoire vivante de ce que nous étions en train de fabriquer.

Un soir d'octobre, la ville bruissait d'un vent tiède, les volets claquaient doucement. J'ai proposé d'inviter des amis, Théo a hésité : « Pas encore, pas tout de suite. J'aime bien que ce soit juste nous, pour l'instant. »

Je n'ai pas insisté. Je comprenais ce besoin de préserver une forme de clandestinité, de laisser le nid se consolider avant d'ouvrir la porte. Il y a

des commencements qui demandent du silence, un espace protégé. Notre cuisine bleue était ce territoire, provisoire mais précieux.

Parfois, la peur me prenait à la gorge, sans prévenir. La peur d'être trop, ou pas assez. La peur que tout s'effondre, que l'un de nous décide de repartir, que la couleur ne suffise pas à tenir les murs debout. Je n'osais pas toujours la nommer, mais je la voyais dans la façon dont je vérifiais, chaque soir, que la clé tournait bien dans la serrure, que la lumière du couloir restait allumée, comme un phare minuscule dans la nuit.

Une nuit, je me suis réveillée en sursaut, persuadée d'avoir entendu Théo sortir. Mais il était là, assis au bord du lit, les jambes repliées, les yeux perdus dans l'obscurité.

— Tu ne dors pas ?

Il a secoué la tête, sans répondre tout de suite. Puis, à voix basse :

— J'ai peur de tout faire de travers.

J'ai glissé ma main dans la sienne, senti la chaleur de sa paume, la fragilité de ce geste.

— On apprendra ensemble.

Il a souri, soulagé, et nous sommes restés ainsi, silencieux, jusqu'à ce que le sommeil nous reprenne.

Le matin, le bleu de la cuisine semblait plus lumineux, comme si la nuit avait lavé la fatigue. Nous avons bu un café debout, mangé une tartine à la va-vite, puis chacun est parti à ses occupations, rassurés par la certitude discrète d'un retour.

Il y avait, dans ce quotidien, une beauté que je découvrais à chaque instant : la lenteur des gestes répétés, la tendresse des maladresses, la joie secrète de regarder l'autre exister dans le même espace, sans fard, sans

apprêts.

Un dimanche, la pluie a martelé les vitres toute la journée. Nous avons sorti un puzzle, disputé une partie de cartes, puis feuilleté un vieux livre de recettes trouvé au fond d'un carton. Théo a tenté une omelette ratée, j'ai sauvé la situation avec des tartines de confiture. Nous avons ri de nos échecs, puis, sans nous en rendre compte, nous sommes restés assis par terre, dos contre le mur, les jambes étendues, les mains tachées de peinture qui ne partait plus.

Il y avait, dans cette immobilité partagée, quelque chose de vertigineux. On aurait pu rester là des heures, à écouter la pluie, à sentir le bleu du mur vibrer contre nos épaules. J'ai fermé les yeux, respiré la présence de Théo, la chaleur de son bras contre le mien, la certitude – fragile, incertaine, mais tenace – que nous étions exactement là où nous devions être.

Combien de vies peut-on inventer dans une seule pièce ? La question m'est venue, simple et vertigineuse, comme une vague. Je l'ai laissée flotter, suspendue dans la lumière de la cuisine bleue, en me disant que, peut-être, il n'y a pas de réponse – seulement ce désir obstiné de recommencer, de repeindre, de réapprendre, à chaque matin qui se lève.

Le voyage au Portugal

Les départs en voyage ont toujours eu pour moi le goût trouble des commencements, la promesse d'un monde un peu plus vaste, un peu moins domestiqué, où tout — même nous — semble pouvoir être réinventé. Mais ce matin de mai 2018, sur le quai encore frais de la gare de Rennes, entre la rumeur des roues de valises et la brume qui s'attardait sur les rails, ce n'était pas seulement l'ailleurs qui m'émouvait : c'était l'idée de partir avec Théo, de le découvrir dans le dépliement d'un voyage, de voir ce qu'il deviendrait, ce que nous deviendrions, loin de tout ce que nous connaissions.

Il faisait encore nuit quand nous avons quitté l'appartement. Sur la rue Saint-Louis, les volets étaient clos, les trottoirs désertés, la ville réduite à ce qu'on entend quand on est presque seul : le crissement d'une roue, l'écho d'un pas, la vibration ténue du vent entre les façades. Théo portait son vieux sac à dos, rapiécé sur un côté, la lanière élimée qui menaçait de lâcher. Il avait glissé dedans son carnet noir — celui qu'il n'emportait qu'en voyage, jamais pour ses notes de travail —, deux livres, une chemise à carreaux soigneusement pliée, et une carte dépliée du Portugal, qu'il avait annotée de minuscules symboles.

À la gare, sous les néons jaunes, nos visages semblaient plus pâles, nos cernes plus accentués par la lumière crue. Mais il y avait dans ses yeux une leur vive, l'anticipation d'un enfant au matin de Noël. Il s'est penché vers moi alors que je fouillais mon sac à la recherche de notre billet imprimé, et

il a murmuré :

— Tu réalises qu'on part dix jours ? Dix jours à marcher, à tout voir, à tout goûter. Dix jours sans le bleu Klein de la cuisine, sans les voisins qui crient sous la fenêtre, sans même le TER de 7h42.

Sa voix était basse, comme si parler trop fort risquait de briser le charme. Je me suis contentée de sourire, de sentir son enthousiasme glisser en moi comme une vague tiède. Je crois que c'est là, à ce moment précis, que j'ai commencé à comprendre : ce voyage serait autant une découverte du Portugal qu'une exploration de la façon dont Théo et moi pouvions exister ensemble, loin du confort de nos cadres habituels.

Dans le train pour l'aéroport, nous n'avons presque pas parlé. J'avais la joue posée contre la vitre, regardant défiler les champs encore gris, les haies piquées de lumière froide, les fermes endormies. Théo lisait un recueil bilingue de poèmes portugais, annoté dans la marge d'une écriture serrée, penchée, que je reconnaissais entre mille. Il n'a pas cherché à partager tout de suite ses trouvailles — il tournait les pages lentement, murmurant parfois un mot à mi-voix, puis relevant les yeux vers moi, un sourire en coin. J'aimais ce silence, ce respect mutuel de la fatigue du matin, ce consentement tacite à s'approprier à nouveau dans un cadre neuf.

Le terminal était déjà bruisant de familles, de sacs à roulettes, de haut-parleurs fatigués. L'attente à l'embarquement a pris une éternité : les pas lourds, les annonces déformées, les gens qui se bousculaient pour passer devant, tout ce chaos qui précède la promesse du ciel. Théo a sorti deux biscuits de son sac, me les a tendus sans un mot, le même geste précis que celui du matin du Kinder Bueno. Il y avait dans ce partage, si minuscule soit-il, une fidélité tranquille, un fil qui reliait le passé à ce départ.

— On n'a rien oublié ? ai-je demandé, plus pour combler le silence que

parce que la question importait vraiment.

— Juste le parapluie, a-t-il répondu. Mais on trouvera bien de quoi s'abriter là-bas. Ou alors, on courra.

Il a souri, ce sourire qui n'appartenait qu'à lui, mélange de défi et de tendresse. Je me suis surprise à penser qu'avec lui, je pourrais traverser l'averse sans crainte, que courir sous la pluie pouvait devenir une aventure plutôt qu'une contrariété.

L'avion a décollé dans la lumière pâle du matin. J'ai guetté le moment où la Bretagne a disparu sous les nuages, cherchant un signe, une image à garder : une courbe de la Vilaine, un éclat de vert, une trace de nos vies d'avant le voyage. Théo, lui, avait collé son front contre le hublot, fasciné par la géométrie des champs, l'ordonnance minuscule des routes vues d'en haut.

— C'est beau, non ? a-t-il soufflé à mi-voix, comme s'il avait peur de déranger.

— Oui, c'est beau. Plus beau encore parce que tu le regardes, ai-je pensé, sans oser le dire.

Le Portugal s'est offert à nous dans une lumière franche, presque crue, dès l'atterrissage. L'air avait changé : plus épais, plus chaud, chargé de poussière, de sel, de promesses. La sortie de l'aéroport a été un choc : la rumeur de la ville, le flot d'autobus, la touffeur du midi, les panneaux en portugais que nous déchiffrions à tâtons. Théo a sorti la carte, s'est orienté en plissant les yeux, cherchant l'arrêt du métro.

La première image de Lisbonne qui me reste, c'est ce dédale de rues pentues, les pavés lustrés par des siècles de passages, les murs blanchis, éclaboussés d'azulejos ou d'un graffiti trop vif. Il y avait dans l'air une musique diffuse — un mélange de voix, de klaxons, de cris d'enfants, de

tramways grinçants. L'odeur du linge humide, suspendu à des fils au-dessus de notre tête, se mêlait à celle du café fort qui s'échappait des portes entrouvertes et à la chaleur minérale de la pierre sous nos pieds.

La pension était minuscule, logée dans une vieille bâtisse de faubourg, la cage d'escalier étroite, le plancher grinçant sous nos pas. La chambre donnait sur un toit de tuiles rouges, strié d'antennes et de fils électriques. Le lit tenait à peine entre deux murs, la fenêtre était fendue sur un angle, mais la lumière qui entrait était douce, jaune, dorée. J'ai posé mon sac, j'ai enlevé mes chaussures, j'ai respiré longuement.

Théo, lui, a fait le tour de la chambre, curieux, a caressé du bout des doigts la faïence ébréchée de la salle de bain, a ouvert le minuscule placard, a tiré sur les rideaux pour voir la rue. Il a sorti sa chemise à carreaux verts — celle de notre premier rendez-vous, devenue son uniforme des jours heureux —, l'a suspendue au dossier de la chaise, puis s'est tourné vers moi, les mains sur les hanches.

— Tu sais que je pourrais vivre ici ? a-t-il dit, mi-sérieux, mi-amusé. Il nous faudrait juste une bibliothèque, un peu de vaisselle, et... peut-être un chat.

Je me suis assise sur le lit, le matelas grinçait sous mon poids, et j'ai laissé l'idée me traverser. La vie ailleurs, la vie possible, la vie recommencée à zéro, si simple à imaginer dans l'ivresse d'une première après-midi.

Nous avons décidé de sortir sans attendre, de ne pas nous laisser happer par la fatigue du voyage. Dehors, la ville avait cette densité particulière des villes maritimes : l'air semblait vibrer, les couleurs éclataient. Nous avons descendu au hasard un escalier de pierre, traversé une placette où des enfants jouaient au ballon. Théo s'arrêtait tous les dix mètres, carnet noir en main, esquissant un détail, notant une phrase

entendue, dessinant une silhouette ou l'angle d'un porche.

— Qu'est-ce que tu écris ? ai-je demandé, curieuse.

— Rien d'important. Juste des fragments, des choses à ne pas oublier. Ce que je vois, ce que je sens. Et... ce que je voudrais te dire, mais que je n'ose pas toujours, a-t-il ajouté, plus bas.

J'ai voulu lui demander de me lire, mais il a refermé le carnet d'un geste protecteur, presque pudique.

— Plus tard, peut-être, a-t-il soufflé, sans me regarder.

Nous sommes arrivés à la Bica en fin d'après-midi. Le funiculaire jaune, rayé de rouge, attendait au pied de la pente, grinçant, secoué par le vent. Des enfants couraient à côté, riant, courant après les dernières ombres. Nous nous sommes assis sur les marches, le temps que la cabine se vide. Théo a dessiné la scène, rapide, quelques traits vifs. Il m'a montré son croquis : deux silhouettes indécises, le funiculaire qui grimpe, les balcons couverts de linge.

— On a l'air de s'attendre, a-t-il commenté, pensif.

— Peut-être qu'on s'attend toujours un peu, ai-je répondu.

Nous avons pris place à l'avant, les vitres sales, le bois usé par des milliers de mains. Le funiculaire a démarré dans un grincement, la rue s'est déployée, les pavés, les portes peintes, les visages aux fenêtres. Théo photographiait, mais surtout il me photographiait moi, sans que je le sache — ou feignant d'ignorer que je le savais. Je me suis vue dans le reflet, floue, traversée par la lumière rasante de cinq heures, et j'ai pensé à la photo de la brume sur la campagne de Cesson, ce matin où tout avait commencé.

Le sommet nous a accueillis dans un souffle de vent chaud. La ville semblait interminable, les toits s'étendaient à perte de vue, le Tage

miroissait, écrasé de lumière. Nous avons cherché un café, trouvé une terrasse en surplomb, chaises dépareillées, nappe en plastique. Théo a commandé deux cafés noirs, le serveur a glissé un sucre dans chaque tasse, sans un mot.

— Ça ressemble à la vie rêvée, non ? a-t-il dit, les yeux plissés vers la lumière.

— Oui, ai-je murmuré. La vie où rien n'est prévu, où on peut tout recommencer chaque matin.

Il a hoché la tête, puis a noté quelque chose dans son carnet, l'air absorbé. J'ai aimé ce geste, cette façon de transformer nos moments en souvenirs, de fixer ce que le temps emporterait peut-être.

Le soir, nous avons erré dans l'Alfama, cherchant un restaurant sans trop savoir où aller. Les ruelles étaient étroites, pavées, les murs s'écaillaient, la lumière des lampadaires dessinait des ombres mouvantes sur les pierres. Nous nous sommes arrêtés devant une porte entrouverte, les effluves de sardines grillées s'échappant jusque dans la rue. À l'intérieur, trois tables, des nappes à carreaux, des photos en noir et blanc accrochées au mur. Le serveur nous a fait signe de nous asseoir, nous a parlé en portugais rapide, Théo a hasardé quelques mots, s'est contenté de sourire.

Les sardines sont arrivées, fumantes, servies sur une assiette de faïence ébréchée. J'ai hésité avant de les goûter, surprise par la puissance du parfum, puis j'ai mordu dans la chair, fine, salée, presque sucrée. Théo m'a observée, amusé.

— Tu fais toujours cette tête quand tu découvres un goût nouveau, a-t-il plaisanté. Un mélange de défi et de crainte.

— Toi, tu fermes toujours les yeux à la première bouchée, ai-je répliqué. Comme si tu voulais tout retenir.

Nous avons ri, puis mangé en silence, chacun dans sa bulle de sensations. Le vin blanc était frais, presque pétillant, il laissait sur la langue une trace acide qui rappelait les agrumes. Autour, le brouhaha du restaurant couvrait nos paroles, mais nous n'avions pas besoin de parler. Je me suis surprise à penser que le bonheur n'a pas d'éclat particulier, qu'il se niche dans la densité des choses minuscules : la chaleur d'une main, le goût du pain, la lumière sur une joue.

En sortant, la nuit était tombée, tiède, bruisante de voix et de musique. Nous avons marché jusqu'à la pension, bras dessus, bras dessous, Théo glissant sa main dans la poche de ma veste. Il a chantonné un air, faux, mais heureux. Nos pas résonnaient sur les pavés, la ville s'étirait, infinie, autour de nous.

Dans la chambre, la fenêtre ouverte laissait entrer la rumeur de la ville, le souffle salé du vent. Je me suis allongée, fatiguée, j'ai fermé les yeux. Théo écrivait encore, assis en tailleur au pied du lit, son carnet noir posé sur la cuisse. Je l'ai regardé un moment, le visage concentré, le front plissé, les lèvres remuant faiblement.

— Tu veux que je lise ? a-t-il proposé, relevant les yeux.

Je n'ai pas tout de suite répondu. J'ai senti que c'était un moment fragile, que dire oui serait entrer dans son intimité la plus secrète. Alors j'ai secoué la tête, doucement.

— Garde-le pour toi, ai-je murmuré. J'aime l'idée que tu gardes une part de voyage rien qu'à toi.

Il a souri, refermé le carnet, l'a glissé sous son oreiller. Il s'est allongé près de moi, son souffle s'est mêlé au mien. Nous avons écouté, longtemps, le bruit de la ville, la vie qui continuait dehors, indifférente à nos silences.

Les jours suivants se sont enchaînés, pleins, denses, chaque matin une

promesse renouvelée. Nous marchions des heures, perdions nos repères, laissaient le hasard décider de nos parcours. Je me souviens de la chaleur qui montait dès dix heures, des rues blanches, aveuglantes, des odeurs de pain chaud, de friture, de linge mouillé. Théo, toujours, carnet en main, notait, dessinait, collait des tickets, des feuilles, des étiquettes de bouteilles.

— Tu feras quoi de ce carnet quand on rentrera ? ai-je demandé un matin, alors qu'il recopiait le nom d'une rue sur la couverture.

— Je ne sais pas. Peut-être que je le relirai, peut-être que je le laisserai dormir. Peut-être que je t'en lirai un jour un morceau, a-t-il dit, le regard perdu.

J'ai accepté ce mystère, cette part de lui qui résistait à l'éclairage, qui s'enveloppait de nuit.

Un matin, nous avons pris le tram 28. La rame était bondée, grinçante, saturée d'odeurs mêlées : parfum, sueur, orange, ferraille. Théo s'est assis à la fenêtre, la chemise à carreaux verts chiffonnée, une carte pliée à la main. Je me suis assise en face, les genoux se touchant à peine, l'air vibrant de promesses.

Le tram a démarré, lent, hésitant, traversant la ville comme un serpent fatigué. J'ai regardé défiler les façades, les azulejos éclatants sous le soleil, les femmes qui vendaient des fleurs sur le trottoir, les enfants qui couraient après la rame. Théo a sorti son appareil, a photographié la ville, puis moi, penchée à la fenêtre, le visage traversé d'ombre et de lumière. J'ai gardé une de ces photos : Théo, penché au dehors, carte à la main, la lumière dorée coulant sur sa joue, le ciel exactement de la couleur de ses yeux ce matin-là.

Nous sommes descendus à l'Alfama, errant au hasard des ruelles, achetant des figues fraîches sur un étal, écoutant un homme jouer de la

guitare dans l'ombre d'une porte. Théo s'est arrêté devant une librairie, a feuilleté des livres, choisi un recueil de Pessoa, qu'il a payé en échangeant trois mots avec la libraire, le sourire timide.

Le déjeuner fut simple : sardines grillées, pain frais, vinho verde. Nous avons mangé sur un muret, les jambes pendant dans le vide, regardant la ville s'étendre à nos pieds. Le silence était doux, plein, nourri par la fatigue, la lumière, la saveur du sel sur la peau.

L'après-midi, nous avons pris le train pour Sintra. La campagne défilait, verte, grasse, ponctuée de villages, de palmiers, de collines tachetées de brume. J'ai posé la tête sur l'épaule de Théo, j'ai fermé les yeux. Il lisait à voix basse, des fragments de Pessoa, des mots que je ne comprenais pas, mais que j'aimais écouter flotter.

À Sintra, la brume était tombée, épaisse, presque irréelle, effaçant les contours du monde. Nous avons grimpé jusqu'au palais de Pena, la montée rude, les marches glissantes, les arbres détrempés. À mi-chemin, nous nous sommes arrêtés, hors d'haleine, riant, les joues rouges.

— On aurait dû prendre le parapluie, a soufflé Théo.

— On aurait dû prendre un taxi, ai-je plaisanté.

— Mais on n'aurait rien vu, a-t-il répliqué, le regard sérieux.

Le jardin du palais était immense, labyrinthique, une forêt de camélias, de fougères géantes, de pierres moussues. La brume effaçait tout, ne gardait que des éclats : un pan de mur jaune, le rouge d'un camélia, la silhouette d'un paon dans l'herbe. Nous avons marché sans nous parler, main dans la main, avançant dans ce paysage de rêve où tout semblait possible.

Théo s'est arrêté devant un étang, a sorti son carnet, a dessiné la scène — deux silhouettes floues dans la brume, main dans la main. Il me l'a

tendu, dans un geste d'abandon.

— C'est nous ? ai-je demandé, la voix tremblante.

— C'est ce que j'aimerais que nous soyons. Deux formes qui avancent, même quand on ne voit rien, a-t-il murmuré.

J'ai refermé le carnet, lentement, le lui ai rendu. Nous sommes restés là, longtemps, assis sur un banc, à écouter la brume se poser, à deviner le monde derrière le voile.

Le soir, de retour à Lisbonne, la ville semblait changée, plus lente, plus secrète. Nous avons dîné d'un plat de morue, bu un verre de ginja dans un bar minuscule, ri pour rien devant la maladresse de notre portugais. Théo écrivait toujours, parfois en silence, parfois en me lisant une phrase, un mot, un souvenir.

Les jours suivants filaient, denses, chaque instant une surprise. Nous sommes allés au marché, acheté des cerises, des amandes, du pain tiède que nous mangions sur les marches d'une église. Nous avons visité des musées, admiré des azulejos, photographié des portes bleues, collectionné les tickets de tram et les capsules de café. Théo ramassait des cailloux, des feuilles, des bouts de ficelle qu'il glissait entre les pages du carnet noir.

Un après-midi, la pluie s'est abattue, vive, brutale. Nous avons couru nous abriter sous une arcade, riant, essoufflés, trempés jusqu'aux os. J'ai posé la tête sur son épaule, j'ai senti la chaleur de sa peau à travers la chemise mouillée. Il a sorti son carnet, a écrit, m'a tendu une page.

— Il pleut, mais je suis heureux, avait-il noté d'une écriture hâtive.

Je l'ai embrassé, vite, avant que la pluie ne cesse, avant que la lumière ne change.

Le dernier jour, nous avons marché jusqu'à Belém, goûté les fameux

pasteis encore tièdes, promené sur les quais. Théo a acheté un stylo à bille dans une papeterie minuscule, l'a glissé sur le carnet noir, l'air satisfait.

— Je crois que je n'ai jamais autant écrit de ma vie, a-t-il soufflé, pensif.

— C'est le voyage, ai-je répondu. On a besoin de tout retenir.

Nous sommes restés là, accoudés à la balustrade, à regarder le Tage, les cargos, les mouettes. La lumière était douce, dorée, la ville semblait flotter, suspendue entre deux eaux.

Dans l'avion du retour, Théo a dormi, le carnet noir posé sur ses genoux, fermé, la main posée dessus comme sur un coffre de secrets. Je l'ai regardé longtemps, j'ai caressé du bout du doigt la tranche usée, j'ai senti la question monter — que gardait-il pour lui dans ces pages noires ? Qu'y avait-il de nous, de lui, que je ne saurais jamais ?

Je n'ai pas osé demander. J'ai compris, à cet instant, que l'amour, c'était aussi cela : accepter les secrets, les silences, les pages qu'on ne lira pas. J'ai fermé les yeux, j'ai posé ma tête contre son épaule, j'ai laissé la question flotter, suspendue, comme la lumière sur Lisbonne, comme la brume sur Sintra, comme le carnet noir sur ses genoux.

Et c'est ainsi que le voyage s'est refermé, non pas sur une certitude, mais sur ce point d'interrogation doux, humble, qui donnait à notre histoire un relief nouveau. Que garde-t-il pour lui ? La réponse, une fois encore, m'échappait, mais je savais qu'elle faisait partie du voyage, du retour, de la lente invention de notre « nous ».

La nuit du 14 juillet

Le 14 juillet, la ville semblait respirer dans une attente fébrile. Rennes s'était parée de son insouciance d'été, les rues baignées d'une lumière longue, presque poisseuse, pleine de nuances lavande et or qui s'accrochaient aux façades. Toute la journée, l'air avait été saturé de chaleur et de rumeurs : on parlait du feu d'artifice, on devinait déjà, derrière les rires et les promesses de la soirée, le vertige d'une nuit sans sommeil. J'avais traversé le centre en fin d'après-midi, longeant le quai Chateaubriand, là où la Vilaine, paresseuse, reflétait les premières guirlandes et le balancement des fanions bleu-blanc-rouge. Je t'ai attendu sur le trottoir, adossée à la rambarde, la main crispée sur mon téléphone, guettant le moindre signe de ta silhouette dans la foule qui grossissait, déversant une humanité joyeuse et inquiète d'être ensemble.

Rennes avait cet air de fête contenue, mi-familière, mi-inédite, une ville retrouvée et pourtant étrangement neuve. Les terrasses débordaient, les verres tintaient sous les lampions, des enfants couraient, des couples s'arrêtaient sur la promenade pour s'embrasser à la hâte. J'ai senti ma gorge se serrer un instant en te cherchant, comme si le simple fait d'attendre là, parmi les autres, donnait à ce début de soirée une gravité supplémentaire. Il y avait la promesse du feu d'artifice, bien sûr, mais aussi cette chose plus aigüe, plus intime : l'idée qu'un soir d'été pouvait tout faire basculer.

Je t'ai vu arriver de loin, reconnaissant ta démarche avant même de distinguer ton visage. Tu portais ta vieille chemise bleu marine, les

manches relevées, ton sac en bandoulière battant ta hanche à chaque pas. Tu t'es faufilé entre deux groupes, t'excusant d'un sourire, jusqu'à moi. Je t'ai laissé m'embrasser sur la joue, un geste rapide, presque timide, comme si nous inventions encore notre façon d'être ensemble en public. J'ai senti sous mes doigts la chaleur de ta nuque, la tension légère de ton épaule. Tu as murmuré : « Il y a déjà tellement de monde. On aurait dû venir plus tôt. »

J'ai haussé les épaules, tentant de masquer mon impatience derrière l'ironie : « Il fallait bien que quelqu'un retienne la place. » Tu as ri, ce rire discret qui te rend plus jeune, et tu as glissé ta main dans la mienne, sans rien ajouter. Il y avait là, dans ce geste, une forme d'évidence qui m'a traversée tout entière, me laissant un peu désarmée.

Nous avons marché lentement le long du quai, cherchant un endroit d'où nous pourrions voir le ciel sans être engloutis par la foule. Les pavés résonnaient sous nos pas, la rumeur du fleuve montait, mêlée à la musique lointaine d'un bal populaire. Par instants, la brise s'engouffrait entre les immeubles, chassant la moiteur du jour, soulevant les mèches de mes cheveux. Je me suis dit que j'aurais voulu retenir ce moment, le ralentir, l'étirer jusqu'à l'irrationnel, tant il me paraissait fragile — la suspension d'un été, l'attente d'un instant unique.

Nous avons fini par nous poser près de la rambarde, à la hauteur du vieux pont où la Vilaine élargit son lit. Autour de nous, les gens s'accoudaient, s'asseyaient à même le trottoir, partageaient des bières tièdes, des chips, des éclats de rire. Un groupe de lycéens, coiffés de couronnes en papier, se lançait des confettis. Plus loin, une femme tentait de calmer un petit garçon qui n'aimait pas le bruit des pétards. Tu as tiré de ton sac une petite couverture – je t'ai taquiné, mi-sérieuse : « Tu es

toujours le plus prévoyant de nous deux. » Tu as simplement souri, les yeux plissés, et tu l'as dépliée à nos pieds, invitant d'un geste à t'y rejoindre.

Je me suis assise, les genoux serrés contre moi. Tu t'es installé à côté, les bras croisés, le regard tourné vers le ciel, déjà encombré de nuages bas. On devinait l'éclairage des projecteurs, les préparatifs sur la rive opposée. Un silence s'est installé, complice, fait de tous ces mots qui n'ont pas besoin d'être dits. J'entendais ta respiration, régulière, un peu plus profonde que d'habitude — signe, chez toi, que tu t'efforces de maîtriser une émotion.

Au fil des minutes, la foule s'est densifiée, la lumière a baissé. Des enfants passaient en courant, brandissant des baguettes lumineuses, laissant derrière eux des traînées de couleurs vives. Parfois, leurs rires montaient, perçaient la rumeur, puis s'éteignaient à mesure qu'ils s'éloignaient. J'ai posé la tête contre ton épaule, sentant la chaleur de ta chemise, la tension sous la peau. Tu n'as pas bougé, mais j'ai senti ton menton s'incliner, ton souffle effleurer mes cheveux.

La ville semblait retenir son souffle. Les minutes coulaient au ralenti, comme suspendues à une attente commune. Je me suis surprise à guetter, non pas le début du feu d'artifice, mais quelque chose d'indéfinissable : le moment où la nuit bascule, où l'on cesse d'être spectateur pour devenir acteur d'un instant.

« Tu te souviens du premier feu d'artifice que tu as vu ? » ai-je murmuré, plus pour rompre le silence que par réelle curiosité.

Tu as réfléchi un instant, le front plissé, puis tu as secoué la tête. « Non. Je crois que j'ai mélangé tous les souvenirs. Mais je me disais justement que c'est la première fois que j'en vois un ici, avec toi. » Tu as marqué une pause, le regard perdu quelque part au-dessus des toits. « C'est idiot, mais ça me fait un peu peur, les foules. J'ai l'impression d'être exposé,

de ne pas savoir où regarder. »

J'ai resserré mes doigts autour des tiens. « Tu n'es pas obligé de regarder. On peut juste écouter. »

Tu as souri, t'es tourné vers moi : « Tu as toujours le mot pour me rassurer. »

La voix du maire s'est élevée, lointaine, portée par un haut-parleur défaillant. On devinait à peine les mots, noyés dans l'écho des quais. Quelques applaudissements ont fusé, puis le silence est retombé, épais, presque solennel. J'ai senti mon cœur battre plus fort, non pour le spectacle à venir, mais pour l'idée que nous partagions ce moment, cette attente.

Soudain, la première fusée a déchiré le ciel, une traînée blanche, brève, suivie d'un éclatement sec. Des gerbes rouges et or se sont ouvertes au-dessus de la rivière, dessinant sur la surface noire des reflets mouvants. La foule a exhalé un « oh » collectif, un souffle qui m'a traversée, me rappelant la puissance de ces instants partagés.

Tu as appuyé ta tempe contre la mienne, murmurant à peine : « Ça commence. »

Les feux se sont enchaînés, crescendo de couleurs, de sons, de formes. L'air vibrait, saturé de poudre, de cris, de musique lointaine. J'ai fermé les yeux, un instant, pour mieux sentir la chaleur de ta main, la tension de tes doigts. Lorsque j'ai rouvert les paupières, j'ai vu ton profil découpé sur la lumière des explosions, la lueur dorée glissant sur ta joue, ta bouche entrouverte. Il y avait dans ton regard une intensité nouvelle, une gravité presque enfantine, comme si tu découvrais, à travers ce spectacle, quelque chose d'essentiel.

Je me suis surprise à penser : si quelqu'un pouvait fixer cet instant, en

garder la trace sur une pellicule, on y verrait la couleur exacte de tes yeux sous la lumière des feux, ce bleu étrange, traversé de gris, que j'ai appris à reconnaître entre mille – un bleu qui n'existe nulle part ailleurs qu'ici, ce soir, sur le quai, dans cette attente partagée.

Les fusées montaient, s'épanouissaient, retombaient en pluie fine. Parfois, une détonation plus forte faisait sursauter la foule, les enfants riaient, les couples se rapprochaient. J'ai senti ton bras frôler le mien, puis glisser derrière mon dos, hésitant, avant de m'envelopper dans une étreinte discrète. Nous sommes restés ainsi, immobiles, les yeux rivés au ciel.

Au fil du spectacle, je me suis laissée envahir par une sensation de flottement, comme si le temps lui-même se diluait dans la nuit. Tout me paraissait à la fois intense et irréel : la chaleur de ta paume, la moiteur de l'air, le goût de la barbe à papa achetée à la hâte à un vendeur ambulant, que nous grignotions à deux, les doigts poisseux de sucre. Tu t'es moqué de moi, gentiment, parce que j'en avais partout sur les lèvres. J'ai tenté de me défendre, mais tu as éclaté de rire, un rire rare, profond, qui a fait revenir dans mes joues cette chaleur idiote que je croyais réservée aux tout débuts.

J'ai détourné les yeux, cherchant une contenance, mais tu as passé ton pouce sur ma bouche, effaçant du bout de l'ongle une trace invisible. Ce simple geste, plus tendre que mille discours, a suspendu le flot de mes pensées. Je t'ai regardé, et j'ai eu la certitude, subite, que quelque chose était en train de changer. Pas une révolution – non, quelque chose de plus subtil, de plus doux : la conscience aiguë du bonheur présent, du risque immense qu'il y a à s'abandonner à l'instant.

Le feu d'artifice a alors redoublé d'intensité, les gerbes se succédant sans répit, dessinant dans la nuit des palmes, des cascades, des soleils. La foule s'est resserrée, chacun cherchant la meilleure vue, le meilleur angle.

Tu as posé ta main sur ma nuque, tes doigts effleurant la naissance de mes cheveux. J'ai fermé les yeux, juste assez longtemps pour mesurer la force de ce contact.

Puis, le bouquet final a éclaté. Un long silence, un souffle retenu, précéda le fracas. D'un coup, le ciel s'est embrasé, saturé de lumière et de bruit, une débauche d'étincelles blanches et dorées, longues traînées qui semblaient descendre jusqu'au fleuve. La foule a crié, applaudi, sifflé. J'ai senti tes doigts se refermer sur les miens, plus fort, presque douloureux.

C'est alors que tu as tourné le visage vers moi, les yeux brillants, la voix basse, presque rauque de timidité : « Je ne veux plus jamais rentrer seul chez moi. » La phrase m'a coupée en deux, simple et irrévocable, comme un vœu lancé à la nuit.

Je t'ai regardé sans rien dire, sentant dans le creux de mon ventre un vertige ancien, celui des engagements pris sans calcul, par pure nécessité. Je n'ai pas su quoi répondre, alors je t'ai seulement serré contre moi, la joue frottée à ton épaule, respirant l'odeur de ta peau, la chaleur de ta nuque. J'aurais voulu trouver une phrase à la hauteur de la tienne, nommer cette promesse qui s'ancrait dans le bruit du monde, mais rien n'est venu. J'ai seulement pensé : moi non plus.

La foule a commencé à se disperser, lentement, à regret, comme si chacun voulait prolonger la magie. Nous sommes restés assis quelques minutes de plus, muets, nos mains enlacées, les yeux rivés sur la surface noire de la Vilaine qui reflétait les dernières lueurs du feu. Les conversations autour de nous prenaient des accents joyeux, fébriles, les rires montaient et retombaient, un peu plus lointains à chaque minute. Je sentais la fatigue me gagner, mais aussi une excitation nouvelle, une clarté intérieure difficile à nommer.

Tu t'es levé le premier, étirant tes bras au-dessus de ta tête. J'ai suivi ton geste, attrapé la couverture, l'ai repliée d'un geste maladroit. Nous avons marché côte à côte le long du quai, la foule s'éclaircissant peu à peu, chacun retrouvant le fil de sa propre nuit. Je me souviens de la sensation de tes doigts entre les miens, de ton pas ralenti pour m'attendre, de la douceur du trottoir sous mes baskets. Les lampadaires projetaient des halos laiteux sur la chaussée, la Vilaine, paisible, déroulait son ruban noir au pied de la ville.

« Tu veux rentrer à pied ? » as-tu demandé, la voix encore prise d'émotion.

J'ai acquiescé d'un signe de tête. Nous avons longé le fleuve, traversé le vieux pont, pris la rue Saint-Louis, silencieux, attentifs à la fragilité de la nuit. Les volets étaient fermés, mais derrière certaines fenêtres filtrait la lumière vacillante d'une fête qui n'en finissait pas. J'ai reconnu le parfum de la pierre chaude, mêlé à celui des tilleuls en fleurs, cette odeur d'été confondu à la ville qui me donnait, ce soir-là, l'impression d'appartenir à quelque chose de plus vaste que moi.

En arrivant devant l'immeuble, tu as sorti tes clés, hésité une seconde, puis tu m'as laissé passer la première. L'escalier semblait plus étroit, plus intime que d'habitude, la lumière du palier tamisée, les marches grinçant sous nos pas. Nous avons gravi les étages sans parler, portés par une fatigue heureuse, un silence chargé de tout ce qui venait d'être dit.

Dans l'appartement, la fraîcheur m'a surprise. J'ai enlevé mes chaussures, les ai laissées près de la porte, me suis avancée jusqu'à la cuisine. Le bleu Klein sur les murs paraissait plus profond, presque liquide sous la lumière timide de la suspension. Deux tasses ébréchées traînaient sur la table, vestiges d'un café oublié, un livre de recettes ouvert en

éventail, les pages cornées.

Tu t'es approché, as allumé la bouilloire, sans un mot. J'ai sorti du placard le vieux paquet de thé à la bergamote, celui que tu fais toujours mine de détester mais que tu finis par boire, par habitude plus que par goût. Nous avons préparé nos tasses dans une chorégraphie silencieuse, gestes rodés, familiers, mais ce soir-là, chaque mouvement semblait chargé d'un sens nouveau.

Assis face à face, les avant-bras posés sur la table, nous avons laissé le silence s'installer. La nuit entrait par la fenêtre entrouverte, apportant des relents de poudre et de fête, des bribes de conversations lointaines. Tu as soufflé sur ton thé, observé la vapeur qui montait en volute. J'ai cherché tes yeux, questionné leur éclat. Tu as souri, un sourire fatigué, mais apaisé.

« Tu penses à quoi ? » as-tu demandé, la voix basse.

J'ai hésité, puis j'ai répondu : « À tout ce qu'on ne dit pas. À ce que cette nuit change, peut-être. » J'ai posé la paume sur la table, bien à plat. « Tu as eu peur, tout à l'heure, en disant que tu ne voulais plus être seul ? »

Tu as secoué la tête, les yeux fixés sur ta tasse. « Non... Ou peut-être que si. Peur que tu ne comprennes pas. Ou que ce soit trop tôt, trop fort. Mais je n'ai pas réfléchi. C'est sorti comme ça. »

Je me suis étonnée de la simplicité de ta confession, de la manière dont, ce soir-là, le langage semblait avoir pris un autre poids. « J'ai compris », ai-je dit. « Je crois que je l'attendais, sans oser me l'avouer. »

Tu as relevé la tête, ton regard plongeant dans le mien. « Toi aussi tu as peur ? »

J'ai souri, doucement : « Je crois que la peur fait partie du courage. Et que ce qui compte, c'est de la traverser à deux. »

Nous sommes restés là, longtemps, à laisser nos phrases se déposer, à éprouver la solidité de ce qui se construisait dans la fatigue et le silence du petit matin. Parfois, un mot, un geste, une question inachevée venait troubler la surface de notre complicité. Tu as parlé de ton enfance, de la façon dont les étés semblaient infinis, rythmés par les feux d'artifice et les nuits blanches. J'ai évoqué mes propres souvenirs, les étés passés à inventer des histoires sur les étoiles, à m'endormir tard dans la chaleur d'un grenier, le corps fourbu de jeux et d'attente.

Il y a eu des rires, des silences, des confidences à demi-mots. Tu as raconté une anecdote sur un feu d'artifice raté dans un village de bord de mer, le bouquet final qui n'avait jamais explosé, la déception des enfants. J'ai ri, imaginant la scène, puis je t'ai demandé : « Tu crois qu'on peut rater un bouquet final, nous aussi ? »

Tu as réfléchi, puis tu as répondu, sérieux : « Peut-être. Mais je crois qu'on peut toujours réessayer. »

La nuit a coulé lentement, bercée par nos voix, par le ronronnement du frigo, par le bruit lointain des voitures dans la rue. Le thé a refroidi, nos tasses sont restées à moitié pleines. J'ai posé ma tête sur la table, les yeux mi-clos, bercée par la fatigue et la douceur de ta présence. Tu as caressé ma main, lentement, du bout des doigts, comme pour vérifier que j'étais bien là, que la promesse de la nuit tiendrait jusqu'au matin.

Nous avons parlé encore, de tout et de rien, des projets à venir, des voyages à imaginer, des livres à lire. Tu as évoqué ta thèse, les insomnies, les doutes, la sensation de ne jamais être tout à fait à ta place. J'ai dit que moi aussi, parfois, je doute, que la vie adulte ressemble à une succession de questions sans réponses, mais qu'avec toi, tout semble plus doux, plus supportable.

Il devait être quatre heures quand tu t'es levé, as traversé la pièce pour ouvrir la fenêtre en grand. L'air frais de la nuit a envahi la cuisine, chassant la moiteur du thé, des souvenirs, des peurs. J'ai frissonné, tu es revenu te pencher vers moi, as passé tes bras autour de mes épaules.

Un long silence a suivi. Nous avons écouté la ville, sa respiration ralentie, le chant d'un oiseau nocturne, les derniers échos de la fête. J'ai pensé que jamais je n'avais ressenti une telle paix, un tel enlacement du corps et de l'âme.

Vers cinq heures, la lumière a changé. Un bleu timide s'est glissé entre les immeubles, ourlant les rideaux, dessinant sur la table un carré pâle. Nos tasses vides, posées l'une près de l'autre, semblaient la trace visible d'un pacte muet. Tu as effleuré ma joue, j'ai fermé les yeux, recueillant ce geste comme un aveu.

Nous n'avons pas parlé de l'avenir, ni répété la promesse de la nuit. Mais dans la lumière naissante, j'ai su, avec une certitude douce, que rien désormais ne serait tout à fait pareil. Nous avons traversé ensemble la nuit du 14 juillet, veillé sur la fragilité d'un engagement, inventé à la faveur de l'été notre manière d'être au monde.

La fatigue pesait sur mes paupières, mais je n'aurais cédé ma place pour rien au monde. Tu t'es levé, as rangé les tasses, éteint la lumière. Nous sommes restés un instant dans la pénombre, le bleu des murs se confondant avec celui du matin. Il y avait, dans ce silence, la promesse silencieuse de ne plus jamais se quitter — une promesse plus vraie, plus tenace, que tous les feux d'artifice du monde.

Et alors que la ville s'éveillait, que le bruit des livreurs montait de la rue, que la vie reprenait son cours, je t'ai regardé et j'ai su : le jour pouvait bien commencer, nous étions déjà ailleurs, suspendus à la lumière, portés

par la certitude fragile et magnifique d'avoir traversé la nuit ensemble.

La question demeure, suspendue, comme la fumée des derniers feux dans le ciel de juillet : comment vivre, désormais, avec cette promesse partagée ? Je n'ai pas la réponse. Mais je sais que, ce matin-là, à la lueur timide du jour, je n'ai jamais eu moins peur de l'inconnu.

Ce qu'on ne s'était pas encore dit

Après la nuit du 14 juillet, quelque chose avait changé, mais ce n'était pas spectaculaire, ni même soudain. C'était une lenteur nouvelle dans le réveil, une façon de s'étirer dans la lumière, de s'offrir le silence sans le redouter. Nous avons traversé ensemble le cœur battant de la ville, veillé trop tard dans la cuisine bleue, et au matin, tout semblait possible, tout semblait simple. Pourtant, sous la surface polie des jours, autre chose commençait à se déposer, à la manière de ces brumes qui, sur la campagne de Cesson-Sévigné, finissent toujours par retomber, s'infiltrer dans chaque creux du paysage.

La vie commune, après cette nuit, n'a pas eu l'éclat des commencements. Elle s'est installée, patiente, dans les gestes répétés, dans le va-et-vient des clefs sur la commode, dans la lumière qui glisse chaque soir le long du mur bleu Klein. La cuisine était notre épiscentre, notre abri minuscule, carrelage taché de peinture et tasses ébréchées, où résonnaient les bruits domestiques — le cliquetis de la bouilloire, le soupir du grille-pain, le froissement des pages du livre de recettes.

Théo passait souvent le premier, jetait son sac sur la chaise, ouvrait la fenêtre, laissait entrer un filet d'air tiède. Je le rejoignais, plus tard, la journée déjà froissée autour de moi — odeur de savon, fatigue douce dans les jambes. Les premiers mots étaient parfois banals, parfois muets.

— Tu veux un thé ?

— Si tu veux bien, oui.

Il avait cette façon de poser la question comme un rituel, de ne jamais supposer la réponse, et moi, j'aimais la lenteur avec laquelle il préparait tout, alignant les tasses, choisissant les sachets, remplissant la bouilloire avec une application presque enfantine. J'observais ses épaules légèrement voûtées, la chemise à carreaux verts qu'il portait encore certains soirs, devenue un vêtement de maison, tissée d'habitudes, de souvenirs.

Je me surprénais à attendre ces moments, à les préférer parfois à la parole. Nous n'avions pas besoin de remplir l'espace, de justifier notre présence. Les silences étaient devenus familiers, paisibles, presque nécessaires, comme si la parole risquait, par excès, de troubler l'équilibre fragile qui s'était construit.

C'est ainsi que s'est installée la saison suivante de notre histoire — non plus celle des élans, des questions vertigineuses, mais celle des réponses muettes, des gestes répétés, de la lente confection d'un langage commun.

Rien, pourtant, n'était figé. Je le sentais, parfois, dans le regard de Théo, dans sa façon de s'absenter soudain, de suivre du doigt la jointure du plan de travail, de sourire sans raison. Il y avait des choses qu'il ne disait pas, des pensées qui lui traversaient le front comme des nuages furtifs. J'aurais voulu demander : à quoi tu penses ? Mais je me retenais, de peur de troubler la paix fragile de nos soirs.

Parfois, il posait sa main sur la mienne, sans mot, juste assez pour que la chaleur passe, pour que je sente : je suis là. Mais ce contact, que j'avais d'abord pris pour une évidence, prenait à présent la forme d'une question. Jusqu'où se connaît-on ? Que partage-t-on, vraiment, dans la lumière pâle d'une cuisine trop étroite ?

Je me souviens d'un soir de septembre, la fenêtre grande ouverte, la pluie qui tambourinait sur les ardoises. Théo était assis par terre, dos

contre le radiateur, jambes repliées, carnet noir ouvert sur les genoux. Je préparais un gratin, découpant les pommes de terre avec application, tentant de faire moins de bruit.

— Tu écris quoi ?

Il a haussé les épaules, refermé le carnet.

— Des choses. Je cherche à comprendre un truc sur la côte d'Émeraude, rien de palpitant.

Je n'ai pas insisté. Je savais qu'il n'aimait pas qu'on le regarde écrire, que ses carnets étaient des territoires à part, intimes, inexplorés. Pourtant, ce soir-là, le silence m'a paru moins doux, plus chargé, comme si quelque chose flottait entre nous, une phrase suspendue, un aveu qui ne viendrait pas.

Je me suis souvent demandé, ces soirs-là, ce qui se tissait dans ces zones d'ombre.

*

Au fil des semaines, la routine s'est installée. Nous avions chacun nos horaires, nos rituels. Le matin, Théo partait souvent le premier, laissant la trace de son passage : un bol dans l'évier, une mèche de cheveux sur l'oreiller, une odeur de café qui s'attardait dans le couloir. Je me levais plus tard, je traversais l'appartement pieds nus, encore enveloppée de sommeil.

Dans la salle de bain, la lumière tombait en oblique sur le rebord de la fenêtre, là où s'empilaient ses carnets noirs, le stylo bille posé en travers, toujours prêt, toujours en attente. Je les touchais parfois du bout des doigts, comme pour m'assurer qu'ils étaient bien réels, que rien de ce que nous vivions n'était menacé de disparaître.

C'était cela, peut-être, le cœur battant de notre quotidien : la sensation

confuse que tout tenait à peu de choses, à une poignée de gestes, à la fidélité silencieuse des matins.

Un jeudi, la pluie s'est invitée dès l'aube, battant contre les vitres, rendant la ville floue et ralentie. Je n'avais pas de rendez-vous ce matin-là. J'ai préparé deux chocolats chauds, poussé la porte de la chambre, trouvé Théo assis en tailleur sur le lit, lisant un vieux numéro de National Geographic.

— Viens, j'ai fait du chocolat.

Il a souri, a tendu la main. Je me suis assise à ses côtés, le bol chaud entre les paumes.

— Tu te souviens de la neige, ce premier samedi ?

Il a hoché la tête, le regard perdu quelque part au-delà de la fenêtre.

— Oui. Je croyais que tu n'aimerais pas le fondant, ou que tu partirais avant la fermeture.

Je l'ai regardé, amusée.

— Ça t'a traversé l'esprit ?

— Oui, souvent. Je m'attendais toujours à ce que tu partes avant moi.

Il a ri doucement, a posé le magazine à côté de lui.

— Tu ne poses jamais tes affaires, toi. Tu restes sur le qui-vive.

Je n'ai rien répondu. Il avait raison. J'avais gardé cette habitude de ne pas trop m'installer, d'être prête, au cas où.

Ce matin-là, j'ai compris que, malgré la tendresse, malgré la lumière paisible, nous portions encore en nous des réflexes anciens, des incertitudes qui ne se laissaient pas dissoudre dans la routine.

*

La cuisine bleue, le soir, était le théâtre de nos retrouvailles. Les murs,

peints à la hâte puis retouchés cent fois pour masquer les éclaboussures, semblaient absorber la lumière, la renvoyer en un halo doux, presque liquide. Nous dînions souvent tard, chacun accaparé par son travail, ses lectures, ses absences brèves et nécessaires.

Parfois, nous inventions des recettes, pour tromper l'ennui, pour tromper la répétition : tartes salées improbables, soupes de restes, salades composées. Un soir, en éminçant un poivron, Théo s'est coupé le doigt, à peine une entaille, mais le sang a perlé, vif.

— Laisse, je vais chercher un pansement.

Il a haussé les épaules.

— Ce n'est rien.

Mais il a accepté que je prenne sa main, que j'inspecte la coupure, que je la recouvre d'un sparadrap maladroit. Je me suis attardée, effleurant la paume, le poignet.

— Tu n'as pas mal ?

— Non.

Il a souri, mais je voyais bien que ce n'était pas la douleur qui le préoccupait, mais ce geste simple, ce soin minuscule, cette attention qu'il n'avait pas l'habitude de recevoir.

Ce soir-là, la vaisselle est restée dans l'évier. Nous nous sommes assis sur le sol, adossés au frigo, deux bols de soupe tiédissant entre nous. J'écoutais les bruits de la rue, les éclats de voix, la sirène lointaine d'une ambulance.

— Tu as peur, parfois ?

La question m'a échappé, venue de loin, sans préméditation.

Il a pris son temps avant de répondre.

— J'ai peur que ça s'arrête.

Il n'a pas précisé quoi. Je savais qu'il ne parlait pas seulement de nous, mais de cette légèreté, de cette paix laborieuse, de ce fragile accord du quotidien. J'ai posé ma tête sur son épaule, et nous sommes restés là, sans bouger, jusqu'à ce que le silence devienne trop épais, trop chargé pour être ignoré.

*

Il y avait aussi ces matins où tout allait de travers. Un réveil oublié, un message resté sans réponse, un rendez-vous raté. Rien de grave, mais assez pour que la journée se froisse, que la tension s'installe. Nous nous croisions alors dans l'appartement comme deux étrangers, chacun prisonnier de sa mauvaise humeur, de ses pensées boueuses.

Un matin, j'ai renversé le café sur le carrelage, éclaboussant la porte du placard. J'ai pesté, ramassé les morceaux, Théo est passé derrière moi, a ramassé un torchon, a essuyé la tache sans rien dire.

— Tu n'étais pas obligée, tu sais, de tout nettoyer.

J'ai haussé le ton, sans raison.

— Ça va, je gère, merci.

Il a levé les mains, reculé d'un pas.

— Je voulais juste aider.

Le silence s'est installé, épais, coupant comme la lumière d'hiver. Nous avons passé la matinée à nous éviter, chacun dans une pièce, feignant d'être absorbé par autre chose.

Ce jour-là, j'ai compris que la vie à deux n'était jamais acquise, que la tendresse pouvait se dissoudre dans les détails, les agacements minuscules, les gestes contrariés. Même dans la paix, il y avait des failles, des fissures

minuscules où s'engouffrait la fatigue, l'ancien chagrin, la peur des replis.

Mais le soir venu, Théo est revenu vers moi, un bol de soupe à la main, la voix basse.

— Tu veux qu'on dîne ensemble ?

J'ai acquiescé, soulagée. Nous avons mangé en silence, puis il a posé sa main sur la mienne, un peu maladroit.

— Je n'aime pas quand on se fâche.

— Moi non plus.

C'était tout. Mais c'était assez pour tout recommencer, pour effacer la crispation. La paix, nous la refaisions à la main, chaque soir, chaque matin, sans jamais la tenir pour acquise.

*

Les saisons ont passé, lentes, presque indifférentes. L'automne a déposé ses feuilles sur les trottoirs, le vent a fait claquer les volets, la lumière est devenue plus rare, plus précieuse. J'aimais ces soirs où la ville semblait contenue dans un rectangle de fenêtre, où tout ce qui comptait se résumait à la chaleur d'une pièce, à la lueur d'une lampe, au bruit du couteau sur la planche à découper.

Mais sous cette routine paisible, une inquiétude nouvelle s'est glissée, insidieuse. Je la sentais dans les silences allongés, dans les gestes ralentis, dans la façon dont Théo, parfois, restait assis longtemps à son bureau, front plissé, carnet ouvert, sans rien écrire.

Je voulais demander : à quoi tu rêves, quand tu ne parles pas ? Mais je me retenais, de peur de troubler le fragile équilibre.

Un soir, alors que je lisais sur le canapé, il s'est approché, s'est assis à mes pieds, la tête posée contre mes genoux.

— Tu lis quoi ?

— Bonjour tristesse.

Il a souri, a fermé les yeux.

— Tu l'as déjà lu ?

— Non, mais j'aime t'écouter le lire à voix haute.

J'ai posé le livre, caressé ses cheveux.

— Tu veux que je continue ?

Il n'a pas répondu, mais j'ai senti ses doigts glisser sur ma cheville, le poids de sa tête, la confiance muette de ce geste.

Parfois, c'était dans ces silences partagés que je sentais le plus fort notre alliance : comme si, à force de ne pas dire, nous inventions un langage à part, tissé de regards, de soupirs, de gestes minuscules. Mais il y avait aussi, toujours, la tentation du retrait, du secret, de la réserve.

Nous étions ensemble, mais nous restions, chacun, une île.

*

Un dimanche, la pluie n'a pas cessé de tomber. Nous sommes restés enfermés, la radio en sourdine, chacun occupé à ses affaires. Je triais de vieux dossiers dans la chambre, Théo relisait des articles sur son ordinateur, carnet noir à portée de main.

Vers midi, il m'a proposé une promenade, malgré la pluie. Nous avons enfilé nos manteaux, nos chaussures trempées, et marché sous les gouttes jusqu'à la Vilaine.

La ville était grise, luisante, presque vide.

— Tu te souviens, la première fois qu'on a traversé ce pont ?

Il a hoché la tête, souri.

— J'avais peur de parler trop fort, de tout gâcher.

— Tu as toujours peur de ça ?

Il a réfléchi, longtemps.

— Non. J'ai peur... de ne pas tout comprendre.

J'ai serré sa main dans la mienne.

— On n'est pas obligés de tout comprendre.

Il a soupiré.

— Parfois j'aimerais.

Nous avons continué à marcher, sans plus rien dire. La pluie a redoublé, ruisselant sur nos manteaux, sur nos visages. J'aurais voulu trouver les mots pour le rassurer, pour nommer ce qui flottait entre nous, mais rien n'est venu.

De retour à l'appartement, Théo s'est réfugié dans la cuisine, a préparé du thé, ouvert la fenêtre. La brume entrait à flots, s'accrochait aux murs, aux rideaux.

— Il fait froid, a-t-il murmuré.

Je me suis approchée, j'ai posé mes mains sur ses épaules.

— Viens, on va se réchauffer.

Il s'est laissé faire, docile, presque las. Ce soir-là, il s'est blotti contre moi sur le canapé, et j'ai senti tout le poids de son corps, toute la fatigue accumulée, toute la tendresse qui cherchait à se dire autrement.

*

Les jours se sont enchaînés, semblables et différents. Parfois, la routine était un abri ; parfois, elle devenait une prison. Il arrivait que je m'agace de ses manies, de sa façon de laisser traîner ses chaussettes, d'oublier d'éteindre la lumière, de ne jamais refermer le tube de dentifrice. Il se plaignait de mon désordre, de ma tendance à accumuler les livres, à

envahir la table de la cuisine de papiers, de carnets, de tasses à moitié pleines.

Mais le plus souvent, ces petites disputes se dissolvaient dans le rire, dans un geste d'excuse, dans la chaleur d'un plat partagé. Nous avions appris à nous supporter, à nous apprivoiser, sans jamais cesser de nous surprendre.

Un soir, alors que je lisais allongée sur le lit, Théo s'est assis à côté de moi, carnet à la main.

— Tu veux que je te lise ce que j'ai écrit ?

J'ai été prise de court. Il ne proposait jamais cela.

— Si tu veux.

Il a feuilleté quelques pages, s'est arrêté, a lu à voix basse quelques lignes sur les courants marins, les îles, la solitude des phares. Sa voix tremblait, hésitait.

— C'est beau, ai-je soufflé.

Il a refermé le carnet, l'air gêné.

— Ce n'est rien.

Mais j'ai senti, ce soir-là, que quelque chose s'ouvrait, timidement, dans la zone d'ombre qui nous séparait.

Pourtant, il restait tant de choses non dites : des peurs, des regrets, des rêves. Nous n'avions jamais vraiment parlé de l'avenir, de ce que nous attendions, de ce que nous craignions. Tout se jouait dans le regard, dans la main posée, dans la façon de s'endormir l'un contre l'autre.

*

C'est peut-être cela, la vraie évolution d'un couple : tout ce qui change sans bruit, sans éclat, tout ce qui se déplace à peine, mais modifie la

lumière, la température, la densité de l'air.

Je me surprénais, certains soirs, à guetter le visage de Théo, à chercher ce qui, en lui, résistait à l'habitude, ce qui m'échappait encore. Il avait beau être là, près de moi, je savais qu'il y avait en lui un continent secret, une réserve de silence, une histoire qui n'appartenait qu'à lui.

Je crois que lui aussi cherchait, en moi, la faille, le secret, le lieu où je me retirais. Nous étions ensemble, et pourtant, il restait tant à découvrir, tant à dire.

*

Un mardi soir, la pluie s'est abattue sur la ville, rendant la circulation impossible. Nous sommes rentrés tard, trempés, frigorifiés. Théo a laissé tomber son sac dans l'entrée, s'est effondré sur le canapé.

J'ai préparé une soupe à la hâte, ai sorti deux bols, ai mis la table sans réfléchir. Dans la cuisine, la lumière était douce, tamisée, glissant sur le mur bleu.

— Tu veux qu'on dîne là, ou au salon ?

Il a haussé les épaules, l'air las.

— Comme tu veux.

Nous nous sommes assis face à face, silencieux. J'ai observé ses mains, la fatigue dans son regard, la lassitude qui pesait sur ses épaules.

— Tu veux parler ?

Il a secoué la tête.

— Non, pas ce soir.

J'ai senti la frustration monter, la peur de ce silence, la tentation de combler le vide à tout prix. Mais je me suis tue. J'ai laissé le silence s'installer, épais, inconfortable.

Nous avons mangé sans un mot, chacun perdu dans ses pensées. Mais au moment de débarrasser, Théo a posé sa main sur la mienne, l'a serrée brièvement.

— Merci.

Ce n'était pas seulement pour le dîner, je crois. C'était pour la patience, pour la place laissée au silence, pour la possibilité de ne pas tout dire.

*

Parfois, je repensais à nos débuts, à ces matins sur le quai, à la fragilité de nos premiers gestes, à la maladresse de nos silences. Je me demandais : qu'avons-nous gagné, et qu'avons-nous perdu, depuis ?

Nous étions devenus plus proches, plus familiers, mais aussi plus prudents, plus opaques. Nous savions deviner la fatigue, l'agacement, la peur, mais nous hésitions toujours à nommer les choses, à mettre des mots sur ce qui nous échappait.

C'est dans la cuisine bleue que ces questions me revenaient le plus souvent. La lumière du soir, filtrée par le rideau, dessinait des motifs mouvants sur la table, sur les murs, sur nos visages. Théo lisait, carnet à la main, moi je feuilletais un livre de recettes, cherchant une idée pour le dîner.

— Tu veux essayer cette tarte aux poireaux ?

Il haussait les épaules, souriait.

— Je te fais confiance.

C'était notre refrain. Je te fais confiance. Mais à quoi tenait-elle, cette confiance ? À la répétition des gestes, à la fidélité des soirs, à la capacité de taire ce qui pourrait blesser ? Ou bien à autre chose, de plus fragile, de plus

risqué : la volonté de traverser ensemble ce qui ne se dit pas, d'accepter l'opacité, le mystère, la zone d'ombre ?

Je n'avais pas la réponse. Peut-être ne l'aurais-je jamais. Mais chaque soir, dans la lumière de la cuisine, je sentais la question flotter, insistante, indomptable.

*

C'est ainsi que s'est construite, jour après jour, notre vie commune : sur une mosaïque de gestes minuscules, de silences consentis, de mots tus par pudeur ou par crainte.

Je repensais parfois à la photo prise un matin d'automne, la brume sur la campagne de Cesson-Sévigné, la lumière rasante, fragile, pareille à celle qui tombait sur nos visages au petit-déjeuner. Il y avait dans cette image toute la beauté, toute la précarité de ce que nous vivions : la certitude d'être ensemble, et l'incertitude de ce que serait demain.

Un soir, alors que je rangeais la vaisselle, Théo est venu s'appuyer contre le chambranle de la porte, les bras croisés, l'air songeur.

— Tu penses à quoi ?

J'ai souri, embarrassée.

— Je ne sais pas... À tout ce qu'on ne se dit pas.

Il a haussé les épaules.

— On est obligés de tout se dire, tu crois ?

Je n'ai pas su répondre.

Il s'est approché, a passé une main dans mes cheveux.

— Ce n'est pas grave, tu sais.

J'ai senti un soulagement, mais aussi une inquiétude. Et si un jour ces silences prenaient trop de place ? Et si, à force de ne pas dire, on finissait

par ne plus savoir comment parler ?

La lumière de la cuisine bleue était douce, presque irréelle. Le monde dehors semblait loin, contenu dans la rumeur lointaine de la ville, dans la pluie qui tambourinait contre les vitres.

Nous sommes restés là, immobiles, l'un près de l'autre, portés par la fatigue du jour, par la certitude fragile de notre présence partagée.

J'ai pensé alors à tout ce qui, entre nous, restait à dire. À toutes les questions suspendues, à tous les gestes inachevés, à toutes les promesses muettes.

Le silence s'est installé, épais, comme une couverture chaude. J'aurais voulu parler, nommer ce qui pesait, mais les mots se sont arrêtés dans ma gorge.

Je me suis contentée de regarder Théo, de chercher dans ses yeux une réponse, un signe, une promesse. Mais il n'y avait rien, sinon cette lumière douce, cette chaleur paisible, ce silence immense où tout restait possible.

Et c'est ainsi que le soir est tombé sur la cuisine bleue, nous laissant face à face, portés par la seule certitude de ce que nous partagions — et par tout ce qu'on ne s'était pas encore dit.

Deux ans plus tard, la clé

Il y a des objets qui ne signifient rien pour personne, qui traînent dans les fonds de sac, s'accumulent sur les rebords de fenêtre, finissent par se confondre avec la poussière du quotidien. Et puis il y a ceux qui, sans crier gare, prennent une densité nouvelle, une gravité discrète qui modifie la texture du jour. Ce matin-là, la clé n'existait pas encore pour moi. Elle n'était rien, pas même une idée qui effleure le cœur. Pourtant, c'est elle qui allait, sans que je le sache, redessiner les contours de notre histoire, glisser dans la trame du banal une lumière que je n'attendais plus.

Septembre avait posé sur Rennes ce voile de fraîcheur lavée qui annonce d'autres rythmes, d'autres urgences. Je marchais rue Saint-Louis, les mains dans les poches, le souffle un peu court, comme chaque matin où je devais rejoindre mon cabinet après une nuit courte – les soirs d'automne, nous veillions plus tard qu'à l'habitude, Théo et moi, à discuter, à relire ensemble les premiers livres d'enfance retrouvés en haut d'un carton. Notre appartement avait pris, en deux ans, une patine d'habitude tendre : le bleu Klein de la cuisine s'était adouci sous la lumière, les traces de peinture oubliée sur le carrelage racontaient nos maladresses. Chaque pièce portait une empreinte, une histoire muette. Dans la chambre, la fenêtre ouvrait sur le ciel de la ville, ce ciel bas qui change de couleur vingt fois par jour et qui, ce matin-là, hésitait entre l'ardoise et le coton.

Théo était déjà levé. Je l'entendais bouger dans la cuisine – le tintement bref de la cafetière, la radio baissée, le froissement d'un carnet

qu'il feuilletait sans bruit. J'aimais ce moment : le deviner avant de le voir. J'aimais la façon dont il habitait l'espace, discret, presque timide, comme s'il craignait de réveiller la ville entière en même temps que moi.

— Tu veux du café ? Sa voix, sans lever les yeux, glissa dans la pièce.

— Oui, merci... Je crois que je vais avoir besoin d'un double aujourd'hui, répondis-je en m'asseyant à la table, mon pull écru trop grand retombant sur mes poignets.

Il sourit, la chemise à petits carreaux verts légèrement froissée – il ne portait presque jamais autre chose quand il ne devait pas voir un professeur ce jour-là. Je remarquais la fatigue sous ses yeux – la rentrée avait été rude, son bureau à la fac lui prenait plus d'heures qu'il n'en avouait. Mais il semblait léger, ce matin-là, presque rieur.

— Tu travailles où aujourd'hui ? demanda-t-il, s'approchant avec deux tasses ébréchées, posées devant moi avec une douceur familière.

— Chez moi, marmonnai-je. Enfin, ici. J'ai trois comptes rendus à finir, et une patiente à rappeler.

— Si tu veux... hésita-t-il, passant la main dans ses cheveux, tu peux venir à la fac. Mon bureau est libre avant midi. Personne ne l'utilise le vendredi.

Je haussai les épaules, amusée. C'était une proposition comme il savait en faire : pratique, sans cérémonie, offerte du bout des lèvres.

— Tu n'as pas peur que je dérange tes livres ?

— Tu déranges moins qu'une secrétaire zélée, tu sais.

Nous éclatâmes de rire. Ce n'était pas la première fois qu'il m'invitait dans son univers – j'étais déjà venue, parfois, déposer un sandwich ou attendre la fin d'un séminaire dans le couloir qui sentait la craie et le café

froid. Mais je n'y étais jamais restée seule. Le bureau de Théo, c'était encore un territoire à lui, jalousement gardé, un peu comme ces carnets noirs alignés sur le rebord de notre fenêtre, que je regardais sans jamais oser les ouvrir. Il y avait là une réserve, une pudeur, que je respectais sans jamais la nommer.

Le café avait ce goût rugueux et chaud qui me rappelait nos premiers matins rue Saint-Louis, quand nous n'avions pas encore pris le temps d'acheter une vraie cafetière et que tout avait le parfum du provisoire. Théo s'assit en face de moi, croisa les bras sur la table, son sourire effleurant à peine ses lèvres.

— Tu pourrais travailler mieux là-bas, insista-t-il, une lueur malicieuse dans le regard. Je ne dirai rien si tu passes en douce fouiller dans mes livres.

Je fis mine de réfléchir, jouant la fausse hésitation.

— À condition que tu ne me laisses pas seule avec ta plante verte. Elle me juge, cette plante.

— Elle juge tout le monde, répondit-il du tac au tac.

La radio murmura un titre de Bashung, puis la voix douce d'une animatrice. Le jour, dehors, peinait à s'imposer, la lumière glissait sur le carrelage bleu, découpant des ombres nettes. Je sentis le calme s'installer, cette sérénité rare des matins où rien ne presse, où les gestes s'espacent, où l'on s'autorise à traîner un peu.

Ce fut alors, dans ce silence, que Théo se leva, disparut quelques instants dans l'entrée. J'entendis le cliquetis bref d'un trousseau qu'on manipule, puis il revint, la main fermée sur un objet minuscule. Il s'arrêta devant moi, hésitant, le visage soudain plus grave, presque gêné.

— Tiens, souffla-t-il en tendant la main, sans me regarder.

Sur sa paume, une petite clé argentée, simple, sans porte-clés, sans ruban ni fioriture. Une clé banale, sans mystère apparent. Je la pris, surprise, la sentant froide contre ma peau, pleine d'un poids inattendu.

— C'est... ? demandai-je, sans finir ma phrase.

Il détourna les yeux, tapota la table du bout des doigts, cherchant ses mots.

— C'est la clé de mon bureau. Enfin, du bureau que j'utilise à la fac. Comme ça... tu peux venir travailler quand tu veux, même quand je n'y suis pas. Ou si tu veux juste un endroit pour toi, pour changer. C'est pas grand-chose, c'est pas... romantique, je sais, ajouta-t-il en riant nerveusement.

Je restai là, la clé dans la main, incapable de répondre tout de suite. Ce n'était pas un cadeau, pas une demande, encore moins une déclaration. C'était autre chose, plus nu, plus essentiel. Un geste qui disait sans le dire : tu peux entrer. Tu fais partie du dedans. Cette porte-là, tu peux l'ouvrir.

Un silence confortable s'installa, un de ceux qui ne pèsent pas, mais qui agrandissent l'espace. J'observais la clé, la lumière oblique du matin la faisait briller d'un éclat pâle. Je repensai à tous ces matins où je l'avais vu partir, sac sur l'épaule, concentré, déjà ailleurs. J'avais toujours cru que cette part de lui m'échapperait, que le monde de Théo se refermait dès qu'il franchissait la porte de la fac, aussi sûrement que celle de ses carnets noirs. Ce jour-là, il m'en donnait l'accès, sans phrase solennelle, sans promesse tapageuse.

— Tu es sûr ? demandai-je, la voix plus douce que je l'aurais voulu.

— Bien sûr, répondit-il. C'est juste... normal, non ?

Cette normalité-là, je ne l'avais pas vue venir. Je m'étais attendue à un mot d'amour, à un geste tendre, à une étreinte peut-être, pas à cette translation discrète du quotidien. Mais c'est là, précisément, que quelque

chose s'est ouvert en moi – une certitude neuve, paisible, qui n'avait plus besoin de preuves.

Je posai la clé sur la table, la fis tourner du bout de l'ongle. Elle laissa une marque légère sur le bois, un cercle à peine visible, comme une empreinte provisoire. Je me rappelai soudain le jour où, enfant, j'avais reçu ma première clé de maison : l'excitation, la peur de la perdre, le sentiment de franchir un seuil invisible. Ce matin de septembre, la sensation était différente, plus profonde, comme si on m'offrait la possibilité de faire partie d'un monde intérieur, d'être admise sans condition à l'espace secret de l'autre.

Théo, gêné de son propre geste, tenta de masquer son trouble par une plaisanterie.

— Par contre, si tu fais tomber du café sur mes notes... Je décline toute responsabilité.

— Je ferai attention, promis. Enfin... j'essaierai.

Nous éclatâmes de rire, et le poids de la clé devint soudain léger, presque comique. C'était notre façon à nous de traverser l'émotion, de ne pas nous y laisser engloutir : un mot drôle, un clin d'œil, un détour.

Le reste de la matinée se déroula dans une routine paisible. Théo rassembla ses affaires, fourra deux livres et un carnet dans son sac, glissa son ordinateur dans sa housse, vérifia trois fois qu'il n'oubliait rien. Je l'observais, amusée par la minutie de ses gestes, par la façon dont il touchait chaque objet avec une tendresse distraite, comme s'il avait peur de les froisser. Il attrapa sa veste, la passa sur ses épaules d'un geste vif.

— Tu viens ? J'ai une réunion à 9h30, mais je peux te montrer mon bureau avant si tu veux.

— Oui, je prends juste mes notes.

Je glissai la clé dans la poche de mon jean. Elle tintait contre mes pièces, froide et rassurante.

Nous quittâmes l'appartement, la porte claqua derrière nous avec ce bruit sourd qui marquait le vrai début de la journée. Dans la cage d'escalier, la lumière filtrait à travers la verrière, dessinant des taches mouvantes sur les marches. Les odeurs familières – bois ciré, poussière, un reste de lessive – me ramenèrent à nos premiers matins ici, à l'étrangeté d'habiter ensemble, à la lenteur avec laquelle deux vies s'apprivoisent.

Nous marchâmes côte à côte jusqu'au métro. Rennes s'éveillait, la ville frémissait sous la lumière neuve, les étudiants se pressaient, écouteurs sur les oreilles, tasses à emporter à la main. J'aimais ce mélange de fébrilité et de lassitude, ce ballet quotidien où chacun semblait rejouer le même rôle, tout en espérant que quelque chose, ce matin-là, serait différent.

Dans la rame, Théo me lança un regard en coin.

— Tu as déjà vu la fac le matin ? C'est une autre planète.

— J'ai du mal à t'imaginer en explorateur de planète administrative.

— Il y a des trésors cachés : des notes de service jamais lues, des stylos perdus derrière les radiateurs, une machine à café qui ne marche jamais. Indiana Jones version campus.

Il sourit, et je sentis la tension de tout à l'heure se dissiper. J'étais touchée, sans vouloir le montrer, par la simplicité de ce trajet, par la façon dont il m'invitait dans son monde, sans appareil, sans cérémonie.

À la station Université, nous descendîmes. L'air était plus vif, le campus s'étirait sous un ciel laiteux, les arbres commençaient tout juste à perdre leurs feuilles. Nous traversâmes la pelouse détrempée, évitant les flaques, croisant quelques silhouettes pressées. Le bâtiment où Théo travaillait avait ce charme sévère des architectures scolaires des années

soixante-dix : béton, verre, quelques touches de couleur éparse. Je découvrais, à chaque pas, un pan de sa vie qui m'avait jusqu'ici échappé.

Il me fit traverser le hall, salua d'un signe de tête deux collègues, me présenta sans insister comme « Camille », rien de plus. Je sentis dans ce mot nu toute la place qu'il m'accordait ici : pas besoin d'expliquer, pas besoin de justifier. Il poussa une double porte, grimpa deux étages, et s'arrêta devant un couloir baigné de lumière blanche.

— C'est là, murmura-t-il.

Son bureau était à l'extrémité, face à une fenêtre qui ouvrait sur les arbres du parc. La pièce était petite, encombrée de livres, de papiers, de dossiers empilés sans ordre apparent. Une plante verte penchait vers la lumière – effectivement, elle avait l'air de juger l'univers entier, une tige tordue en signe de défi. Sur le bureau, trois carnets noirs s'alignaient, sagement, à côté d'un stylo posé en travers. La lumière tombait en oblique, dessinant sur le bois un losange pâle, exactement comme sur la photo que j'ai gardée.

— Voilà, fit Théo avec une fausse solennité. C'est modeste, mais... tu peux t'installer où tu veux. La chaise grince, mais elle ne mord pas.

Je fis le tour de la pièce, caressai du bout des doigts le dos des livres, lus au hasard quelques titres : « Géomorphologie des littoraux », « Dynamiques estuariennes », « Carnets de terrain ». Je me sentis à la fois étrangère et chez moi, invitée et légitime.

— Tu veux un café ?

— J'ai déjà bu deux tasses, mais... pourquoi pas.

Il sortit, me laissant seule. Le silence du bureau avait une qualité différente de celui de notre appartement : plus dense, plus chargé d'attente. Je m'assis, la clé toujours dans la main, écoutant le bruit lointain

de la cafetière dans le couloir, le murmure des voix, le froissement des papiers.

Je regardai autour de moi : sur le rebord de la fenêtre, les carnets noirs semblaient monter la garde. Je me rappelai Lisbonne, le carnet acheté à l'Alfama, les mots que Théo y avait écrits sans jamais me les montrer. Ici, tout était à la fois plus simple et plus grave. Je compris, soudain, que cette clé n'était pas seulement une invitation pratique, mais une forme de confiance nue, offerte sans calcul.

Théo revint avec deux gobelets en carton, posa le sien sur le bureau, s'appuya contre la bibliothèque.

— Tu te sens bien ?

— Oui, répondis-je, d'une voix un peu étranglée. Merci.

Il me regarda, sans insister, puis consulta sa montre.

— Je dois y aller. Tu peux rester aussi longtemps que tu veux. Si tu as besoin de quoi que ce soit... tu sais où me trouver.

Je hochai la tête, le regardant s'éloigner dans le couloir, silhouette fine, légère, déjà absorbée par un autre rythme. Le silence retomba, plus vaste, plus doux. Je restai là, immobile, la clé froide dans la paume, écoutant battre mon cœur.

Je sortis mon carnet, posai mon stylo à côté, respirai l'odeur du papier, du bois ciré, de la plante verte. J'ouvris une page blanche, hésitai un instant, puis traçai quelques mots au hasard. Je n'écrivais rien d'important, juste des phrases pour occuper l'espace, pour apprivoiser ce lieu nouveau. La lumière glissait sur le bureau, le temps s'étirait, paisible, dense.

Vers midi, je rangeai mes affaires, fermai doucement la porte derrière moi. Le couloir résonna, vide, puis s'emplit soudain du bruit des étudiants,

des pas précipités, des éclats de voix. Je descendis l'escalier lentement, la clé toujours dans la poche, la main refermée autour, comme pour en vérifier la réalité.

Sur le parvis, le ciel s'était éclairci. Je marchai sans but, traversant la ville en pensant à tout ce que ce geste changeait. Il n'y avait rien de spectaculaire, pas de romance éclatante, seulement ce déplacement lent, ce glissement de la confiance dans l'épaisseur du réel.

L'après-midi s'étira dans une succession de tâches ordinaires : rendez-vous au cabinet, courses à la supérette du coin, appels à des patientes. Mais tout, ce jour-là, semblait traversé par une lumière différente. Je me surpris à toucher la clé dans ma poche, comme on caresse un talisman, juste pour vérifier qu'elle était bien là, qu'elle n'avait pas disparu.

Le soir, quand je rentrai, l'appartement était plongé dans la pénombre. Je déposai ma veste sur la chaise, allumai la lampe de la cuisine bleue, retrouvai le calme familier de notre vie à deux. Théo rentra plus tard, les cheveux en bataille, les joues rouges de la course à vélo.

— Ta journée ? demanda-t-il, déposant son sac avec un soupir de soulagement.

— Bien. J'ai travaillé dans ton bureau, un peu. C'est... c'est un bon endroit pour penser.

Il sourit, s'approcha, passa sa main dans mes cheveux, geste bref, tendre.

— Tu peux y aller quand tu veux, hein. Je suis sérieux.

— Je sais.

Le dîner fut simple – une soupe improvisée, du pain rassis, un reste de fromage. Nous parlâmes de tout et de rien, de la météo, d'un article lu dans la matinée, d'un rêve absurde que j'avais fait la nuit précédente. Rien

d'exceptionnel, rien qui mérite d'être inscrit dans un carnet. Mais c'était doux, enveloppant, plein de cette chaleur tranquille qui fait tenir les jours ensemble.

Après le repas, Théo rangea la vaisselle, passa un coup d'éponge sur la table, tout en fredonnant un air que je ne reconnus pas. Je le regardais, frappée par la simplicité de ce bonheur-là, par la façon dont il se glissait dans la moindre routine, sans bruit.

Je pensai à la clé, toujours dans ma poche, à son poids minuscule, à tout ce qu'elle signifiait. Je revis le bureau, la lumière tombant sur les carnets, la plante verte penchée, la fenêtre ouverte sur les arbres. Je compris, sans qu'il soit besoin de mots, que ce geste, plus que tous les autres, disait la vérité de Théo : il ne m'offrait pas le spectacle d'un amour, il me donnait la possibilité d'entrer dans sa vie, de m'y installer, d'y travailler, d'y être.

Nous nous installâmes dans le salon, chacun avec un livre, la lampe allumée dessinant des ombres douces sur les murs. Théo s'assoupit, la tête penchée, un sourire flottant au coin des lèvres. Je refermai mon livre, restai là, à l'observer, à écouter le silence de la rue, le bruit léger des volets qui claquaient au vent.

Je sortis la clé de ma poche, la posai sur ma paume, la laissai tourner entre mes doigts. Elle brillait faiblement, reflet du jour qui tombait. Je la serrai dans le creux de la main, sentis sa fraîcheur contre ma peau. Je pensai à tout ce que j'avais traversé pour en arriver là : les matins du train, les après-midis de Saint-Malo sous la pluie, les fous rires dans la cuisine peinte, les nuits à Lisbonne, les feux d'artifice au bord de la Vilaine. Et maintenant, cette clé, minuscule, concrète, offerte sans fard.

C'est ce soir-là que j'ai su. J'ai su qu'il m'aimait, non pas dans l'éclat

d'une déclaration, mais dans la continuité du geste, dans la confiance déposée, dans la porte ouverte à l'imprévu. Ce n'était pas un moment spectaculaire, pas une scène de roman, mais une translation lente, une certitude qui s'installe, sans bruit, dans le corps.

Je posai la clé sur la table, la regardai longtemps, comme on regarde une énigme dont on connaît déjà la réponse. Je sentais la chaleur de la lampe sur ma joue, le rythme apaisé de la respiration de Théo, la rumeur lointaine de la ville. Tout semblait à sa place, chaque chose reliée à l'autre par un fil invisible.

La clé était là, froide, réelle, vibrante d'une promesse muette. Elle attendait, paisible, que je décide de l'utiliser, de franchir le seuil, d'entrer encore un peu plus loin dans la vie de Théo.

Et la question, simple et immense, s'imposa à moi, balayant d'un coup toutes les hésitations, tous les doutes : que vais-je en faire ?

Je laissai la question flotter, suspendue à la lumière du soir, sûre seulement d'une chose : désormais, je détenais la preuve tranquille de ce que nous étions, et tout restait à inventer.

La chambre bleue

Le monde s'est arrêté un matin de mars. Ce n'est pas un fracas, pas une fissure spectaculaire, mais un silence soudain, une suspension de tout ce qui faisait le bruit continu de nos vies. Dehors, la rue Saint-Louis semble vidée de sa substance, la ville s'est contractée dans une attente étrange, chaque fenêtre recèle un secret, une inquiétude, une promesse de repli. Et nous voilà, Théo et moi, enfermés dans notre appartement, deux êtres en apesanteur dans la capsule familière de nos quatre murs.

Les premiers jours, j'ai cru que ce serait une parenthèse légère, une blague étrange de l'Histoire, un épisode qui s'effacerait comme la buée du matin. On a fait des listes, des courses raisonnables, on a rangé compulsivement les placards. Théo a installé son ordinateur sur la table de la cuisine bleue, j'ai empilé mes dossiers de rééducation sur le canapé. Nous avons absorbé les nouvelles, étiré les tasses de café, fait semblant de croire que tout cela était temporaire. Mais chaque matin, en ouvrant les volets, la même lumière pâle, le même silence épais, la même impression d'habiter une maquette de vie.

C'est Théo qui a prononcé, le premier, l'idée de repeindre. Il avait cette lueur dans les yeux, un mélange de lassitude et d'élan, un besoin de faire, de transformer quelque chose dans l'immobilité imposée du monde.

— La chambre, tu crois qu'on pourrait changer la couleur ? demanda-t-il un soir, alors que la lumière glissait en biais sur le mur, révélant les traces anciennes des affiches décrochées.

Je me souviens d'avoir haussé les épaules, puis, sans trop réfléchir, d'avoir accepté. La chambre était restée d'un blanc sale, une promesse de renouveau jamais tenue, une toile d'attente sur laquelle rien, pas même le temps, ne semblait vouloir s'inscrire.

Nous avons longuement hésité sur la teinte. Bleu nuit, bleu canard, bleu ciel... Le mot même, « bleu », contenait tout ce dont j'avais besoin : un apaisement, une fraîcheur, une continuité avec la cuisine, mais plus douce, moins éclatante. Nous avons cherché des échantillons en ligne, commandé trois petits pots de test, peint des rectangles maladroits sur le mur, discuté des nuances à la lumière du matin puis du soir, comme deux apprentis décorateurs dont le monde ne dépendait plus que d'un choix de pigments.

Le confinement, à ce stade, avait déjà étiré nos horaires, dissous les frontières entre le jour et la nuit, le travail et le repos. Chaque geste semblait plus lent, plus dense. Le samedi choisi pour la peinture, j'ai eu l'impression de préparer une expédition. Nous avons déplacé le lit, bâché le parquet, déplacé la pile de livres qui s'accumulait sur ma table de nuit. Théo a allumé la radio, une playlist tranquille, et nous avons mélangé la peinture dans un seau bleu translucide, en silence.

— Tu veux commencer par le haut ou le bas ? demanda-t-il en tendant un pinceau.

— Le haut, répondis-je. Comme ça, si ça coule, c'est ma faute.

Il a souri. Je me suis surprise à rire, un rire léger, un peu nerveux, comme si cela faisait des semaines que je n'avais pas entendu ma propre voix. Le premier coup de pinceau a laissé une trace laiteuse, presque invisible, mais déjà, la promesse d'un ailleurs s'imprimait sur le plâtre.

Nous avons passé la journée à peindre, à nous croiser dans la lumière

oblique, à effleurer le même mur sans jamais nous gêner. Parfois, nous échangeons quelques mots, des banalités, des plaisanteries discrètes.

— Tu crois qu'on aura fini avant la fin du confinement ? lança Théo alors que je m'appliquais à ne pas déborder sur la moulure.

— Seulement si tu ne fais pas de taches, répliquai-je, faussement sévère.

Mais, bien sûr, il y eut des taches. Une goutte bleue tomba sur le drap, une autre sur mon vieux jogging. Au bout de deux heures, nous arborions des traces sur les bras, sur le front, une constellation maladroite d'empreintes. Je me surpris à aimer ce désordre, cette façon d'habiter l'espace autrement, d'imprimer nos gestes sur la matière.

À midi, nous avons fait une pause, assis côte à côte sur le rebord du lit, nos jambes pendantes dans le vide, les mains encore tachées. Dehors, la lumière était pâle, presque laiteuse, filtrée par les rideaux. On entendait à peine le bruit d'une voiture, le cri d'un enfant dans une cour lointaine.

— Tu te rends compte, on n'a pas quitté cet appartement depuis dix jours, murmura Théo.

— J'ai l'impression qu'on y a toujours été, répondis-je, et aussitôt je me demandai si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

Il n'a pas répondu, mais il a posé sa tête sur mon épaule, et dans ce geste j'ai senti toute la fatigue, l'incertitude, la tendresse mêlée à l'ennui de ces jours immobiles.

Nous avons terminé la première couche dans le silence de l'après-midi. Le bleu, sur les murs, n'était pas uniforme, il oscillait entre des nuances de gris et de lavande selon la lumière, dessinant des ombres mouvantes qui donnaient à la pièce une profondeur nouvelle. J'ai rangé les pinceaux, Théo a ouvert la fenêtre pour faire entrer un peu d'air. L'odeur de la peinture s'est mélangée à celle du dehors, un parfum froid, presque médicinal, que

j'ai trouvé rassurant.

Le soir, nous nous sommes couchés dans la chambre partiellement repeinte. Le bleu, encore humide, réfléchissait la lumière de la rue en vagues douces. J'ai eu du mal à m'endormir, le bruit du pinceau résonnait encore dans mon oreille, une pulsation discrète, presque apaisante.

Les jours suivants, le confinement a acquis sa propre logique, une alternance de gestes minuscules et de longues plages de silence. Nous avons repris la peinture, couche après couche, jusqu'à ce que les murs acquièrent cette teinte exacte que nous avions imaginée : ni trop vive, ni trop froide, un bleu d'aube, de promesse, de recommencement.

La chambre, chaque matin, semblait différente. Parfois, la lumière du soleil rendait le bleu presque transparent, d'autres jours, la pluie le saturait de gris, lui donnait des reflets d'encre. Je me suis surprise à m'attarder dans la pièce, à passer la main sur le mur, à chercher dans la couleur une forme de stabilité, un ancrage dans le temps suspendu.

Un soir, alors que nous dînions d'un risotto improvisé — du riz, du bouillon cube, des fonds de légumes et un reste de parmesan râpé — Théo a sorti un livre de la bibliothèque. Il l'a posé sur la table, juste à côté de nos assiettes ébréchées.

— Ça te dirait de relire Bonjour tristesse ? proposa-t-il, le ton léger, mais le regard grave.

Il savait que c'était un de mes livres de chevet, un roman que j'avais relu tant de fois qu'il m'arrivait d'en réciter des phrases entières de mémoire. Mais cette fois, c'est lui qui a ouvert le livre, qui a commencé à lire à voix haute, la voix un peu rauque, hésitante d'abord, puis de plus en plus assurée. Je me suis laissée porter par le rythme, par la simplicité du style, par la mélancolie discrète qui sied si bien à l'adolescence, aux étés

sans fin, aux désirs inavoués.

— « Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

Il s'arrêta, releva les yeux vers moi. Je souris, émue sans savoir pourquoi. Pendant une heure, nous avons alterné, lisant à deux voix, nous arrêtant pour commenter une phrase, un mot, une image. Parfois, nous nous disputons gentiment sur l'interprétation d'un dialogue, sur la sincérité d'un personnage ; d'autres fois, nous laissons simplement flotter le silence, habités par la musique de la langue.

La lecture à voix haute devint bientôt un rituel du soir. Un soir, Bonjour tristesse ; un autre, Anna Karénine, que Théo m'avait dit n'avoir jamais lu en entier. Je me suis offerte pour lui faire découvrir « le vrai Tolstoï », mais en vérité, c'était pour me prouver que je pouvais tenir la distance, que la beauté pouvait repousser, même dans la monotonie des jours enfermés.

— C'est trop long, râla-t-il une nuit, alors que je venais de finir un chapitre particulièrement dense.

— Tu n'as qu'à t'endormir, je continuerai toute seule, répondis-je en riant.

Mais il ne s'est pas endormi. Il m'a écoutée, la tête posée sur mes genoux, les yeux mi-clos, un demi-sourire aux lèvres. Je sentais son souffle régulier, la chaleur de son bras contre ma cuisse, et j'ai pensé : c'est cela, la vraie promesse. Pas les grands serments, pas les gestes spectaculaires, mais cette fidélité discrète, cette présence obstinée qui fait tenir debout, même dans la nuit la plus lente.

Les journées, elles, s'étiraient dans une succession de tâches minuscules et de pauses infinies. J'ai recommencé à cuisiner, inventant des dîners avec

les restes du frigo, des soupes improbables, des tartes aux légumes sans pâte, des salades de pois chiches et de thon. Théo s'amusait à donner un nom à chaque plat, comme s'il s'agissait d'œuvres d'art ou de personnages de roman.

— Ce soir, nous dégustons la fameuse « surprise de carotte à la bretonne », annonçait-il, un torchon noué autour du cou en guise de serviette.

— Et en dessert, la non-moelleuse au chocolat, ajoutai-je, en désignant le fondant raté de la veille.

Nous riions de nos échecs culinaires comme de victoires secrètes, savourant chaque bouchée comme la preuve tangible que le monde, dehors, pouvait bien vaciller, mais que nous, ici, tenions encore debout.

Parfois, l'ennui affleurait, une lassitude sourde, un agacement sans cause. Il y eut des jours où la moindre brouille prenait des proportions absurdes : une tasse mal rangée, une chaussette oubliée, un mot plus sec que d'ordinaire. Un soir, la dispute éclata pour une histoire de vaisselle. Je ne me souviens même plus précisément du motif — qui avait oublié de vider le lave-vaisselle, qui avait laissé tremper une casserole trop longtemps. Les mots, d'abord contenus, montèrent en intensité, puis se brisèrent en éclats de voix, de reproches, de silence.

Je me souviens d'avoir traversé la cuisine, les mains crispées sur une assiette, la gorge serrée. Théo était resté debout près de l'évier, les bras croisés, le regard perdu dans la lumière bleue des murs.

— Ça ne sert à rien, soufflai-je, plus exaspérée par moi-même que par lui.

Il haussa les épaules, puis, sans prévenir, éclata de rire. Un rire court, nerveux, presque désespéré. J'ai d'abord hésité à le rejoindre, puis le fou

rire m'a prise à mon tour, incontrôlable, irrépressible. Nous avons ri, trente secondes, une minute peut-être, jusqu'à ce que les larmes nous montent aux yeux, que la tension se dissolve, emportée par ce trop-plein d'absurdité.

— On est nuls, a-t-il lâché en se mouchant dans un torchon.

— Oui, mais on est nuls ensemble, ai-je répondu en glissant une main dans la sienne.

Ce soir-là, nous avons laissé la vaisselle s'accumuler, préférant nous asseoir par terre, le dos contre le mur encore frais, les jambes entremêlées. J'ai posé ma tête sur son épaule, il a caressé mes cheveux distraitemment, comme on apprivoise le silence après la tempête.

Les jours suivants, nous avons intégré la dispute à notre routine, la transformant en plaisanterie récurrente.

— Tu fais la vaisselle ou je te quitte ? lançai-je en entrant dans la cuisine un matin.

— Je préfère encore repeindre la chambre, répondit-il, faussement solennel.

Le confinement, peu à peu, a pris la forme d'un long apprentissage de la patience, de la cohabitation, de la tendresse renouvelée. Nos gestes se faisaient plus lents, plus attentifs. Je remarquais, pour la première fois peut-être, la façon dont Théo pliait ses chemises sur la chaise, le silence qu'il laissait avant de répondre à une question, la manière dont il observait la lumière changer sur le mur bleu.

Un matin, alors que j'ouvrais les volets, j'ai surpris Théo en train de griffonner dans un carnet noir, celui qu'il avait rapporté du Portugal. Il le referma brusquement, un sourire gêné aux lèvres.

— Tu écris quoi ? demandai-je, curieuse mais sans insister.

— Rien d'important, juste des notes, répondit-il en glissant le carnet sous une pile de livres.

Je n'ai pas insisté. Je savais, depuis Lisbonne, son besoin de garder une part de lui à l'abri, de ne pas tout livrer, même à moi. J'ai respecté ce secret, trouvant dans cette réserve une forme de fidélité, de confiance silencieuse.

Les soirs, nous inventions des jeux pour passer le temps. Deviner le nombre de marches de l'escalier sans les compter, reconnaître les bruits de la rue — le passage du camion-poubelle, le grincement d'un vélo, la voix nasillarde de la voisine du dessus. Parfois, nous restions des heures sans parler, chacun absorbé dans sa lecture ou dans ses pensées, unis par ce silence partagé qui, loin d'être un manque, devenait une forme d'intimité nouvelle.

C'est dans ces silences que j'ai compris combien la présence de Théo m'était devenue essentielle. Non pas comme une évidence bruyante, mais comme une respiration discrète, un fil ténu qui reliait nos solitudes. J'apprenais à le regarder autrement, à aimer les angles de son visage à la lumière du soir, la façon dont il s'endormait un livre ouvert sur la poitrine, la patience avec laquelle il écoutait mes inquiétudes, mes doutes, mes rêves absurdes.

Un soir, alors que je terminais un chapitre d'Anna Karénine à voix haute, la pluie s'est mise à tambouriner contre la vitre. La chambre baignait dans une pénombre bleutée, les mots de Tolstoï flottaient encore dans l'air.

— Tu penses qu'on tiendra combien de temps comme ça ? ai-je murmuré, plus pour moi que pour lui.

Théo n'a pas répondu tout de suite. Il s'est tourné vers moi, les yeux

fatigués, mais brillants d'une lumière tranquille.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, a-t-il fini par dire.

Je me suis blottie contre lui, sentant sous la paume de ma main le rythme de son cœur, la chaleur de son souffle. La chambre bleue, ce soir-là, était notre monde entier, un abri fragile mais solide, une promesse de recommencement.

La routine du confinement, pourtant, n'était jamais tout à fait la même. Certains matins, je me réveillais anxieuse, la gorge serrée, hantée par la peur de l'avenir, par la sensation d'être enfermée hors du temps. D'autres jours, la lumière sur les murs me rassurait, le bleu semblait me promettre un ailleurs possible, une sortie, une délivrance à venir. Théo percevait mes humeurs comme personne : il savait quand me laisser seule, quand me proposer un café, quand glisser une main dans le creux de mon dos pour m'ancrer dans le présent.

Un après-midi, alors que je triais des papiers dans le salon, Théo entra, deux tasses de thé fumant à la main.

— Tu viens t'asseoir ? J'ai envie de rien faire.

C'était une demande simple, presque enfantine. J'ai posé les papiers, rejoint le canapé, pris la tasse qu'il me tendait. Nous sommes restés là, en silence, à regarder le plafond, à écouter le tic-tac de l'horloge.

— Tu crois qu'on va devenir fous ? demanda-t-il soudain, la voix légère.

— On l'est déjà un peu, non ? répondis-je avec un sourire.

Il a ri, puis s'est tourné vers moi, plus sérieux.

— Parfois j'ai peur que tout ça... que ce soit trop. Qu'on s'use.

J'ai posé ma main sur la sienne, cherché ses yeux.

— Moi aussi, parfois. Mais je crois que c'est comme la peinture : il faut

plusieurs couches pour que ça tienne.

Il a esquissé un sourire, penché la tête comme pour mieux me regarder.

— Tu dis ça parce que tu veux encore me faire repeindre une pièce, c'est ça ?

— Peut-être, ai-je murmuré, soudain émue.

Ces échanges, minuscules, étaient devenus le ciment de nos journées. Je les inscrivais mentalement dans une sorte de journal secret, un carnet invisible où s'accumulaient les preuves de notre résistance, de notre tendresse, de notre obstination à tenir ensemble.

Certains soirs, la fatigue prenait le dessus. Nous mangions en silence, chacun absorbé dans ses pensées, la télévision allumée en fond sonore. Je guettais le moment où Théo me proposerait de lire, ou bien celui où il s'endormirait sur le canapé, la tête renversée en arrière, la bouche entrouverte. Je me surprenais alors à trouver beau ce relâchement, cette vulnérabilité offerte, cette façon qu'il avait de se donner tout entier à la fatigue, à la confiance.

Un matin, la lumière était si belle sur la chambre bleue que j'ai eu envie de la photographier. J'ai pris mon téléphone, essayé de capturer la nuance exacte, ce mélange de gris et de lavande, la douceur qui baignait les draps. Rien, bien sûr, ne rendait justice à la sensation d'être là, à cette heure, avec lui, dans ce silence peuplé de promesses.

— Tu prends la chambre en photo ? demanda Théo, amusé.

— J'essaie... mais ça ne rend rien. Il manque... je ne sais pas.

— Il manque nous, répondit-il simplement.

J'ai souri, la gorge un peu serrée. Il avait raison. Ce qui faisait la beauté de la chambre, ce n'était pas la couleur, ni la lumière, ni même le souvenir

de nos gestes — c'était cette somme de petites choses invisibles, ces heures partagées, ces silences, ces fous rires, ces disputes minuscules et vite oubliées.

Le temps, dans la chambre bleue, n'obéissait plus à aucune logique. Les jours s'empilaient, identiques et pourtant différents. Parfois, j'avais l'impression de tourner en rond, de ne plus savoir où j'en étais, qui j'étais, qui nous étions. Parfois, la certitude de notre lien m'apparaissait comme une évidence, une lumière solide dans la brume de l'incertitude.

Un soir, alors que je refermais Bonjour tristesse, Théo s'est tourné vers moi, la voix hésitante.

— Tu crois qu'on aurait tenu, sans ce confinement ? demanda-t-il, les yeux plongés dans le bleu du mur.

J'ai réfléchi, cherchant la réponse.

— Je ne sais pas... Peut-être qu'on n'aurait pas eu besoin de tenir. On aurait juste continué, comme avant.

Il a hoché la tête, songeur. Puis il a pris ma main, l'a serrée doucement.

— En tout cas, je suis content que ce soit toi.

Je n'ai pas répondu, mais j'ai senti une vague de gratitude m'envahir, une reconnaissance profonde pour cette évidence tranquille. Le monde pouvait bien tourner à l'envers, les jours se ressembler jusqu'à se confondre, il restait cette certitude, fragile et tenace, que nous tenions ensemble.

Un matin, la radio annonça que le confinement allait se prolonger. Je me suis sentie envahie par une fatigue soudaine, une lassitude profonde. Théo, lui, accueillit la nouvelle avec une résignation paisible.

— On va finir par repeindre tout l'appartement, plaisanta-t-il en étirant les bras.

— Il manque le couloir, fis-je remarquer.

— On attendra la prochaine pandémie.

Nous avons ri, complices, soudain légers dans cette épreuve qui n'en finissait pas. La perspective de nouveaux murs à peindre, de nouveaux rituels à inventer, me rassurait plus qu'elle ne m'effrayait.

Les soirs, désormais, nous laissions la fenêtre ouverte, écoutant les bruits rares de la ville, les applaudissements à vingt heures, le chant d'un merle isolé. La chambre bleue devenait un observatoire, un refuge, un théâtre intime où se jouait notre résistance.

Parfois, je m'allongeais seule sur le lit, regardant la lumière changer sur le plafond, pensant à tout ce que nous avions traversé, à tout ce qui restait à vivre. Je me demandais combien de temps nous tiendrions, enfermés ainsi, ensemble. La question me faisait peur, parfois, mais le plus souvent, elle m'apaisait. J'apprenais à aimer l'incertitude, à faire confiance à la lenteur, à la patience, à la tendresse discrète des jours immobiles.

Un soir, alors que la journée s'achevait dans une lumière bleue, douce et profonde, Théo s'est allongé à côté de moi. Nous avons écouté le silence, le souffle de la ville endormie, le rythme régulier de nos respirations mêlées.

Je me suis tournée vers lui, j'ai cherché ses yeux dans la pénombre.

— Tu crois qu'on tiendra combien de temps, enfermés comme ça ?

La question est restée en suspens, accrochée à la lumière qui glissait sur le drap, indécise, fragile. Théo n'a pas répondu, mais il a glissé sa main dans la mienne, une promesse silencieuse, une certitude tranquille au cœur de l'incertitude.

Et c'est ainsi que la nuit est tombée sur la chambre bleue, nous laissant

face à face, portés par la question suspendue : combien de temps tiendrons-nous, enfermés, ensemble ?

L'hiver où tout a vacillé

Il y a des hivers qui ne ressemblent à rien, des saisons transparentes qu'on traverse sans même en sentir la morsure. Et puis il y a les hivers qui gravent leur empreinte dans la moindre fibre : ceux qui déplacent les lignes, modifient la lumière, vous arrachent à la douce illusion de la continuité. L'hiver 2022, pour moi, s'est ouvert comme une brèche. Je n'ai pas su d'emblée que les jours allaient se distendre, que le temps ordinaire serait aboli, que nos gestes mêmes gagneraient un poids inconnu. J'aurais voulu continuer d'habiter la douceur, la cuisine bleu Klein, les rituels familiers, la chaleur des soirs partagés. Mais il y a eu ce coup de téléphone, un soir de janvier, et la vie, tout à coup, s'est ébréchée.

Ce soir-là, j'étais rentrée tôt. Il pleuvait dehors, une de ces pluies bretonnes qui ne disent pas leur nom, qui imbibent tout, jusqu'au cœur. Dans la lumière dorée de la cuisine, je préparais un potage de légumes, découpant carottes et poireaux, écoutant distraitement la radio – le bruit du monde, rassurant, lointain. J'avais gardé sur moi mon pull écru, celui qui me réchauffe les matins gris, et la laine me grattait les poignets tandis que mes doigts répétaient, sans y penser, le ballet des épluchures. Théo, ce soir-là, n'était pas encore rentré. J'imaginais le cliquetis de sa clé dans la porte, le sac qu'il poserait dans l'entrée, ce sourire un peu fatigué qu'il m'adressait le soir, invariablement, comme une offrande discrète.

Mais c'est le téléphone qui a sonné. Pas le mien – le sien, posé sur la table basse du salon, discret, presque timide. J'ai entendu le vibreur à

travers la cloison, ce grondement sourd qui, sur le moment, n'a pas éveillé mon inquiétude. Théo a répondu sans précipitation, sa voix s'est perdue dans le couloir. J'ai perçu seulement la tension soudaine dans ses pas, le silence qui s'est installé, épais, inhabituel. Je me suis arrêtée de couper, la lame suspendue au-dessus de la planche, et j'ai attendu, sans bouger.

Quand Théo est revenu, il avait les traits tirés, les joues pâles, la bouche serrée. Il s'est appuyé contre le chambranle de la porte, le portable toujours à la main. J'ai posé le couteau, essuyé mes mains sur un torchon, et j'ai cherché son regard.

— Ça va ? ai-je demandé, cherchant à retenir la légèreté dans ma voix.

Mais il n'a pas répondu tout de suite. Il a déposé son téléphone sur la table, les gestes lents, précautionneux, puis il a inspiré profondément, comme s'il cherchait l'air.

— C'est ma mère, a-t-il dit, d'une voix trop basse, étranglée. Elle... Elle est à l'hôpital. On ne sait pas encore. C'est... sérieux, je crois.

J'ai cru, un instant, que le temps s'arrêtait. Le cliquetis de la pluie sur la fenêtre me parut soudain trop fort, déplacé. J'ai voulu m'approcher, le toucher, mais il a reculé d'un pas, comme s'il craignait de se briser.

— Je dois y aller, a-t-il murmuré, évitant mon regard.

Il a attrapé son manteau, ses clefs, et il est parti, sans un mot de plus, sans même refermer la porte derrière lui. J'ai entendu ses pas dans l'escalier, rapides, désordonnés, puis le silence. Je suis restée plantée là, le torchon à la main, le cœur battant trop fort. La soupe continuait de frémir sur le feu, indifférente. J'ai baissé le gaz, débranché la radio, puis je me suis assise sur la chaise la plus proche, vidée. Ce soir-là, il a plu longtemps sur la ville, et j'ai compté les minutes, l'oreille tendue vers le couloir, espérant, sans trop savoir quoi.

Le lendemain, la lumière était blafarde, presque crayeuse. J'ai travaillé comme en automate, enchaîné les rendez-vous, la tête ailleurs. Théo m'a envoyé un message court en début d'après-midi : « Je reste à l'hôpital ce soir. Ne m'attends pas. » J'ai relu ces quelques mots à plusieurs reprises, tentant d'y déceler un indice, un signe, quelque chose qui me permettrait de comprendre. Rien. J'ai rentré la tête dans les épaules, poursuivi ma journée, croisé dans la rue des gens pressés, indifférents, le monde continuant de tourner sans nous.

À la maison, ce soir-là, j'ai préparé une soupe, par réflexe. J'ai sorti deux bols, deux cuillères, puis j'ai rangé l'un des bols dans le placard, maladroitement. Je me suis installée dans la cuisine, face au mur bleu Klein que nous avons peint ce fameux samedi de septembre, Théo et moi, la trace du pot de peinture encore visible sur le carrelage. J'ai mangé lentement, goûtant à peine, prenant conscience de la solitude nouvelle de nos murs. J'ai laissé la lampe du salon allumée toute la nuit.

Les jours se sont enchaînés, semblables et pourtant radicalement autres. Théo passait ses journées à l'hôpital Rennes sud, parfois la nuit aussi. Il rentrait à la maison sans bruit, déposait ses affaires dans l'entrée, se faufilait dans la chambre, souvent sans même me réveiller. Je retrouvais le matin la trace de ses vêtements sur le dossier d'une chaise, une tasse de café à demi pleine sur la table du salon, un carnet noir entrouvert sur le rebord de la fenêtre. Il écrivait, parfois, le soir, dans un silence total, la lumière crue de la lampe de bureau découpant sa silhouette. J'avais appris à ne pas déranger, à respecter l'espace de son chagrin.

Quand il était là, il parlait peu. Je tentais parfois d'engager la conversation, de lui raconter ma journée, de rapporter une anecdote – un patient inattendu, une phrase entendue dans la rue. Mais ses réponses

étaient brèves, souvent réduites à un sourire fatigué, un hochement de tête distrait. Il s'asseyait à la table, face à son bol de soupe, les mains croisées comme pour s'ancrer. Je regardais ses doigts, les veines apparentes, la force contenue dans ses gestes. Parfois il portait la cuillère à ses lèvres, puis la reposait, sans manger. Je m'efforçais de ne pas insister, de ne pas le pousser. Je savais que la faim n'est rien quand la peur prend toute la place.

Les nuits étaient longues, peuplées de bruits infimes : le craquement du parquet, la pluie qui cognait sur la vitre, le souffle du radiateur. J'avais du mal à m'endormir, écoutant le silence de l'appartement, guettant le moindre signe de sa présence. Quand il rentrait tard, je faisais semblant de dormir. Parfois, il s'asseyait au bord du lit, restait là, silencieux, puis se glissait tout habillé sous la couette, cherchant la chaleur plus que le repos. Je sentais son corps tendu, la fatigue dans ses gestes, l'angoisse qui ne lâchait pas prise.

Un soir, alors que le vent secouait les volets et que la ville toute entière semblait repliée sur elle-même, Théo est rentré plus tôt qu'à l'ordinaire. Il avait le visage fermé, les yeux rougis. Je préparais une soupe de lentilles, le parfum des épices flottant dans l'air, réchauffant la cuisine. Il a posé son sac dans l'entrée, s'est appuyé contre le mur, les bras croisés, et il est resté là, immobile, dans l'encadrement de la porte.

— Tu veux manger quelque chose ? ai-je tenté, la voix plus douce qu'à l'accoutumée.

Il a secoué la tête, les yeux fixés sur le carrelage.

— Je ne peux pas. Je n'ai pas faim. Je... ça m'écœure.

Il a pris une grande inspiration, puis s'est laissé glisser au sol, le dos contre la cloison. Je l'ai regardé, interdite, sentant au creux de la poitrine une impuissance cuisante. J'aurais voulu le rejoindre, l'enlacer, mais il

semblait si loin, déjà, comme enfermé dans une bulle de chagrin infranchissable. Je me suis accroupie à côté de lui, les bras posés sur les genoux, attentive à ne pas le toucher trop vite.

— Je ne sais pas comment t'aider, ai-je murmuré, plus pour moi que pour lui.

Il a esquissé un sourire triste.

— Je sais. Tu es là, c'est... déjà beaucoup.

Nous sommes restés là, assis sur le carrelage froid, le silence enveloppant nos gestes. J'ai regardé la lumière de la cuisine, son éclat doré sur le mur bleu, les ombres projetées par la lampe. J'ai pensé à ce jour où nous avions repeint ensemble, à nos rires, à la maladresse de nos mains tachées, à la simplicité de ce bonheur. Tout cela me semblait soudain très loin, comme appartenant à une autre vie.

— C'est long, a-t-il soufflé, la tête baissée. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir.

Je n'ai rien dit. J'ai posé ma main près de la sienne, sans la toucher. Il a fermé les yeux, inspiré lentement, puis il s'est relevé, d'un geste las, et il est allé s'enfermer dans la chambre.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. Je me suis levée plusieurs fois, ai fait le tour de l'appartement, ai vérifié que tout était en ordre. J'ai laissé la lampe du salon allumée, une veilleuse fragile dans la noirceur de l'hiver, une balise pour ceux qui rentrent tard.

Les jours suivants, la routine s'est installée, immuable. Je partais tôt pour le travail, laissant dans la cuisine de quoi déjeuner, des thermos de soupe ou de thé. Théo, quand il rentrait, laissait traîner ses affaires, ouvrait parfois la fenêtre du salon pour respirer la nuit. Je le retrouvais, certains soirs, debout devant la vitre, scrutant la ville engourdie, la pluie qui

miroissait sur les toits. Je n'osais pas le déranger, me contentant de passer derrière lui, de poser une tasse de thé sur le rebord, de glisser un mot discret.

Un soir de février, la pluie battait fort, martelant les rebords de fenêtres comme un doigt impatient. Je venais de rentrer, mes cheveux encore mouillés sous la capuche de mon manteau. L'appartement sentait la soupe au potimarron, la chaleur du four, la trace du savon sur la vaisselle. J'ai déposé mes affaires dans l'entrée, ôté mes chaussures, et j'ai entendu, au fond du couloir, la porte de la chambre s'ouvrir.

Théo est apparu, le visage défait, les yeux cernés. Il portait un vieux t-shirt, un pantalon de jogging trop large, et il tenait dans ses mains l'un de ses carnets noirs – ces Moleskine qu'il collectionnait, empilés sur le rebord de la fenêtre, un stylo posé en travers. Il avait l'air d'un naufragé, échoué dans son propre appartement.

— Tu veux qu'on mange ? ai-je proposé, incertaine.

Il a hoché la tête, lentement, puis il s'est assis à la table de la cuisine, ouvrant son carnet à une page blanche. Il a commencé à écrire, sans me regarder, comme s'il cherchait à fixer sur le papier ce qu'il ne pouvait pas dire.

J'ai servi deux bols de soupe, coupé du pain, cherché un prétexte pour rompre le silence.

— Tu as vu la météo ? Il paraît qu'on aura de la neige ce week-end. La première fois depuis des années...

Il a haussé les épaules, esquissé un sourire.

— Tu sais, je crois que je m'en fiche un peu, de la météo.

Sa voix était lasse, mais il y avait dans son regard une lueur d'humour,

un reste de notre complicité ancienne.

— On pourrait faire un bonhomme de neige sur le balcon, ai-je tenté, en imitant son ton sérieux.

Il a soufflé du nez, un rire minuscule, fragile.

— Même nos voisins du dessous nous en voudraient, a-t-il murmuré.

Nous avons mangé en silence, côte à côte, ses gestes lents, précautionneux. Je regardais ses mains, le carnet ouvert près de son assiette, le stylo posé en travers. J'aurais voulu lui demander ce qu'il écrivait, ce qu'il confiait à ces pages muettes. Mais je savais que c'était son refuge, son espace à lui.

Après le dîner, il est resté assis là, les coudes sur la table, le regard perdu dans le vide. Je me suis approchée, ai posé ma main sur la sienne. Il n'a pas bougé, n'a pas retiré la sienne. Nous sommes restés ainsi, longtemps, sans un mot. Je sentais sous mes doigts la tension de ses tendons, la chaleur de sa peau. J'ai pensé à notre premier rendez-vous, à ce samedi de neige où nous avons marché ensemble dans les rues de Rennes, silencieux. Il y avait dans ce silence d'aujourd'hui une densité toute différente, une gravité nouvelle.

La maladie de sa mère s'installait dans notre vie comme un bruit de fond, une rumeur sourde qui ne cessait jamais. Théo recevait des appels réguliers, des messages de l'hôpital, des nouvelles contradictoires. Certains jours, il rentrait avec un peu d'espoir, un éclat de lumière dans les yeux. D'autres, il s'effondrait, muet, incapable de parler. Je faisais de mon mieux pour l'accompagner, pour tenir bon, pour ne pas vaciller à mon tour.

Un matin, la lumière était d'une blancheur laiteuse. J'avais dormi par à-coups, réveillée par les bruits de la rue, les sirènes lointaines, le vent qui sifflait sous la porte. Je me suis levée tôt, ai préparé du café, ai rangé la

cuisine – ce geste rassurant, ce besoin d'ordre au cœur du chaos. Sur la table, j'ai disposé deux tasses, du pain frais, un pot de confiture. J'ai hésité à réveiller Théo, puis je l'ai trouvé déjà debout, penché à la fenêtre, les bras croisés. La lumière dessinait sur son visage des ombres mouvantes, comme sur cette photo prise à l'aube, dans le train, la brume sur la campagne.

— Tu veux du café ? ai-je demandé, simplement.

Il a hoché la tête, sans se retourner.

— Je pars tôt aujourd'hui. Il y a un rendez-vous important avec le médecin.

J'ai senti la nervosité dans sa voix, cette tension qu'il ne cherchait plus à masquer.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Il a hésité, puis s'est retourné, un sourire triste aux lèvres.

— Non, c'est gentil... Mais je préfère y aller seul. Ça ira.

Je me suis approchée, ai posé ma main sur son épaule. Il a fermé les yeux, un instant, puis il a attrapé sa veste, a passé la porte sans un mot de plus.

Cette journée-là, j'ai travaillé sans relâche, enchaînant les rendez-vous, tentant d'oublier l'attente. J'ai regardé mon téléphone toutes les dix minutes, guetté le moindre message. Il n'est rentré que tard, ce soir-là, le visage fermé, les épaules basses.

— Ils disent qu'il y a une amélioration, a-t-il soufflé, mais ils ne veulent pas se prononcer. On ne sait toujours pas.

Il s'est assis sur le canapé, la tête dans les mains. Je me suis installée près de lui, ai posé ma main sur sa nuque. Nous sommes restés ainsi, un long moment, unis par ce doute qui ne voulait pas se dissiper.

Les jours se sont succédé, identiques et pourtant jamais tout à fait pareils. La fatigue s'accumulait, la peur devenait une compagne de chaque instant. Je cuisinais de plus en plus : des soupes, des gratins, des plats réconfortants. Parfois Théo mangeait, parfois non. Je nettoyait, rangeais, tentant d'endiguer le désordre là où je le pouvais. Parfois, il écrivait dans ses carnets noirs jusque tard dans la nuit. Je le voyais penché sur la table, la lumière de la lampe découpant son profil, sa main courant sur la page. Je me demandais ce qu'il pouvait écrire – ses peurs, ses espoirs, ce qui lui échappait, ce qu'il ne pouvait dire.

Un soir de mars, alors que la pluie avait cessé pour la première fois depuis des semaines, Théo est rentré avec un peu de lumière dans les yeux. Il s'est assis à la table de la cuisine, a retiré ses chaussures, puis il a levé les yeux vers moi.

— Elle va mieux, a-t-il soufflé, la voix tremblante. Les médecins pensent qu'elle va s'en sortir. Ce n'est pas gagné, mais... il y a de l'espoir.

J'ai ressenti un soulagement intense, presque douloureux. J'ai voulu le serrer contre moi, mais il a simplement posé sa main sur la mienne, sans rien dire. Nous sommes restés ainsi, à respirer ensemble, à laisser l'espoir reprendre sa place dans l'air.

Mais la fatigue, elle, ne nous a pas quittés tout de suite. Les habitudes ont mis du temps à se réinstaller, les gestes à retrouver leur légèreté. Théo souriait davantage, parlait un peu plus, mais il y avait dans son regard une gravité nouvelle, une fragilité que je ne lui connaissais pas. Je voyais parfois dans ses yeux cette peur qui ne voulait pas mourir, cette certitude que tout pouvait s'effondrer à nouveau.

Une nuit, alors que nous nous étions couchés tôt, je l'ai senti se relever, traverser l'appartement à pas feutrés. Je me suis levée à mon tour, pieds nus

sur le parquet froid, et je l'ai trouvé assis dans le couloir, le dos contre le mur, les jambes repliées. Il regardait devant lui, dans la pénombre, sans un mot. Je me suis assise en face de lui, ai cherché sa main dans l'ombre.

Il a tourné la tête vers moi, les yeux brillants.

— Ne me lâche pas, a-t-il murmuré, d'une voix rauque.

Je n'ai rien répondu. J'ai serré sa main, fort, comme pour lui prouver que je ne partirais pas. Nous sommes restés là, dans ce couloir trop étroit, à respirer ensemble, à laisser le temps passer. J'ai senti son front contre mon épaule, puis ses larmes silencieuses, la fatigue qui le submergeait. Je l'ai tenu, maladroitement, essayant de lui offrir ce que les mots ne savaient pas donner.

Nous sommes restés ainsi longtemps, peut-être une heure, peut-être toute la nuit. Le silence était dense, peuplé de respirations, de battements de cœur. J'ai su, ce soir-là, que quelque chose avait basculé. Nous n'étions plus seulement deux jeunes gens partageant un appartement, des rires, des projets. Nous étions, désormais, ce couple qui avait traversé la nuit ensemble, qui savait la fragilité du bonheur, la nécessité de tenir bon, même quand tout vacille.

Au fil des jours, la lumière est revenue, timidement. Les nouvelles de l'hôpital étaient meilleures, la voix de Théo retrouvait de la couleur. Nous avons recommencé à cuisiner ensemble, à parler de tout et de rien, à faire des projets. Mais rien n'était plus tout à fait comme avant. Il y avait dans chacun de nos gestes cette gravité nouvelle, cette tendresse renforcée par l'épreuve.

Je repense souvent à cet hiver, à la façon dont il s'est insinué dans notre vie, dont il a déplacé les lignes. Je me souviens de la fatigue, de la peur, de l'impuissance. Mais je me souviens surtout du couloir, de la lampe allumée

dans le salon, de sa main serrée dans la mienne. Je sais que la peur ne part jamais tout à fait, qu'elle veille, tapie, prête à ressurgir au premier signe. Et si demain tout recommençait ? La question flotte encore, suspendue, dans la pénombre de notre appartement, dans le bleu de la chambre, dans nos gestes quotidiens.

Ce soir, alors que la ville s'endort sous la pluie, je laisse la lampe du salon allumée, par habitude. Théo s'est endormi à côté de moi, paisible, sa main dans la mienne. Je ferme les yeux, j'écoute sa respiration. Rien n'est jamais acquis. Mais il y a, désormais, cette certitude tranquille : tant que je tiendrai sa main, rien ne vacillera tout à fait.

Et dans le couloir, là où tout a basculé, la lumière reste suspendue, comme une promesse.

Le retour à Rennes

Il est des soirs où l'attente pèse plus lourd que tout ce qui précède, où chaque minute s'étire avec la densité d'une heure, et où le monde semble retenir son souffle en même temps que vous. Ce vendredi d'avril 2023, je suis arrivée trop tôt à la gare de Rennes, quai 3, celui du fameux 7h42, comme si je pouvais conjurer l'impatience par la ponctualité, comme si être là avant l'heure pouvait alléger le poids des six mois d'absence. J'avais dans la poche un ticket de métro froissé, dans les mains une chaleur nerveuse qui ne savait pas où se poser.

La gare avait ce ballet de fins de semaine, les voix qui s'entrechoquent, les valises qui roulent sur le granit, la rumeur d'un printemps encore timide — la lumière tombait en oblique sur les panneaux d'affichage, traçant des rectangles jaunes sur le sol. Je me suis adossée à la rambarde, regardant le flot des voyageurs. Je cherchais ton visage parmi des inconnus, cette silhouette que j'aurais pu reconnaître de dos, même au bout de la plus longue des absences.

Il y a six mois, Théo était monté dans un TGV pour Bordeaux, une alternance, un défi, une nécessité concrète à laquelle je n'avais rien pu opposer. Nous nous étions promis de ne pas dramatiser, de nous appeler « quand on pouvait », de laisser chaque jour trouver sa forme. Mais la promesse avait vite pris le goût d'une discipline, le soir, l'écran entre nous, la voix qui s'affaiblit dans la distance. Il y a des soirs où le manque est une brûlure, d'autres où il devient un simple voile entre le monde et soi.

Pendant ces mois-là, j'ai appris à faire semblant de ne pas compter les jours.

Je revois le carrelage froid de la cuisine bleue, les dîners en solo, les livres refermés trop tôt. Les appels du soir avaient leur géographie propre : Théo, souvent debout, penché contre la fenêtre d'un studio impersonnel, la lumière de la ville en arrière-plan. Moi, tassée sur le canapé, la tasse de tisane entre les mains, à guetter dans sa voix un accent nouveau, une lassitude, un changement de rythme. La conversation flottait, fragile, parfois tendue, parfois légère. On se racontait nos journées, on trichait sur les silences, on se disait « à demain » sans trop y croire. Il y a eu des rires, des silences suspendus, et parfois la fatigue, ce découragement qui fait que l'on finit par se souhaiter bonne nuit trop tôt, juste pour ne plus sentir la distance.

Ce soir-là, sur le quai, je me suis surprise à rejouer mentalement chacune de ces conversations, à chercher ce qui avait changé, ce qui avait tenu bon. Je me souvenais soudain de la première fois, sur ce même quai, le matin du Kinder Bueno, la brume sur la campagne, la lumière rasante d'un matin de novembre. Le monde avait l'air plus vaste alors, tout semblait possible. Aujourd'hui, j'attendais non pas un inconnu, mais quelqu'un qui, peut-être, n'était plus tout à fait le même.

Un haut-parleur a craché l'annonce du TER en provenance de Bordeaux. Mon ventre s'est contracté, comme avant un examen, cette tension absurde, douce, ingérable. J'ai caressé du pouce le revers de ma veste, geste idiot et rassurant. Autour de moi, les gens se sont approchés du bord du quai, chacun avec sa propre attente, ses retrouvailles, ses absences à combler. J'ai cherché ton reflet dans la vitre du train à l'arrêt, le battement irrégulier de mon cœur résonnait jusque dans mes tempes.

La porte s'est ouverte dans un souffle, et le flot des passagers a

commencé à se déverser, sacs, valises, bouquets maladroits, regards qui cherchent, mains qui se tendent. J'ai cru t'apercevoir derrière un homme trop grand, puis je t'ai vu : Théo, sac trop lourd sur l'épaule, bouquet de renoncules blanches et jaunes serré maladroitement contre la poitrine, un air perdu et résolu à la fois sur le visage.

Le temps s'est mis à ralentir, chaque geste devenait soudain d'une netteté douloureuse. J'ai fait un pas, puis un autre. Tu as cherché du regard, hésitant, et puis nos yeux se sont trouvés, comme un fil tendu entre deux rives, et tout le reste s'est effacé.

Tu as souri, lentement, ce sourire un peu de travers qui me bouleverse toujours. Il y avait, dans ce moment suspendu, quelque chose de plus vaste que la simple joie : un soulagement immense, une reconnaissance muette, la certitude d'arriver enfin, après un détour trop long.

— Salut, ai-je murmuré, sans oser davantage.

Tu as approché, le sac glissant à moitié de ton épaule, le bouquet tremblant — quelques pétales froissés par le voyage, mais la couleur intacte, éclatante.

— Salut.

Ta voix était basse, un peu rauque, étranglée d'émotion ou de fatigue, je ne saurais dire. Tu as tendu le bouquet, maladroitement, sans phrase. Les renoncules, dans la lumière froide de la gare, semblaient presque phosphorescentes, irréelles. J'ai pris les fleurs, cherchant à retenir ce moment, à le graver dans la texture même de ma mémoire.

J'aurais pu te prendre dans mes bras, t'embrasser, retrouver le geste qui console tous les manques, mais il y avait là, dans l'évidence de ta présence, une pudeur nouvelle, une retenue presque solennelle. J'ai effleuré ta main, brièvement, comme pour vérifier que tu étais bien là, tangible, revenu.

— Sacré bouquet, ai-je soufflé, pour masquer le tremblement de ma voix.

Tu as haussé les épaules, sourire timide, regard fuyant.

— J'ai failli le perdre sous le siège. Il a survécu grâce à la clim du wagon.

Nous avons ri, un rire trop aigu, presque nerveux, mais déjà, la tension se fissurait. J'ai respiré plus profondément, me suis sentie soudain démunie — que fait-on après six mois d'absence ? Comment retrouve-t-on le fil là où il a été rompu, recousu maladroitement, jour après jour, à distance ?

Autour de nous, la gare poursuivait sa chorégraphie, les annonces, les passagers qui se retrouvent ou se quittent, l'écho des pas sur le sol. J'ai senti le besoin de bouger, de sortir du halo des néons, d'aller vers la ville, vers la lumière du dehors.

— On y va ? ai-je proposé à mi-voix.

Tu as hoché la tête, récupéré ton sac, et nous avons marché côte à côte vers la sortie, sans un mot de plus. Dans l'air du soir, la lumière était devenue plus dorée, filtrée par les vitres, pleine d'un espoir discret.

Dehors, la ville s'offrait comme un vieux vêtement retrouvé — les trottoirs lavés par une averse récente, l'odeur mêlée de béton mouillé et de magnolias en fleurs, cette rumeur familière qui fait de Rennes une parenthèse dans le monde. Nous avons pris la rue d'Isly, nos pas s'ajustant instinctivement l'un à l'autre, sans effort, sans calcul. Je sentais ta présence à mes côtés comme une évidence retrouvée, à la fois banale et bouleversante.

— Le train était à l'heure ? ai-je demandé, davantage pour remplir le silence que par réel souci du détail.

— À l'heure, oui. Je crois que j'ai dormi la moitié du trajet.

Tu as marqué une pause, jeté un regard en coin vers moi, comme si tu hésitais à en dire plus. Je n'ai pas insisté, j'ai laissé le silence s'installer, doux, enveloppant. Il y a des retrouvailles qui réclament des mots, d'autres qui se passent de tout commentaire.

Nous avons longé la place de la République, croisé la silhouette massive du théâtre, les terrasses du vendredi soir déjà pleines, les rires qui fusent, la vie qui reprend ses droits. J'ai serré un peu plus fort le bouquet de renoncules, le parfum léger montant jusqu'à moi avec chaque mouvement du bras.

— Tu veux rentrer tout de suite ? ai-je risqué, soudain inquiète, comme si la maison pouvait être trop étroite pour ce retour, ou trop intacte, ou trop pleine de souvenirs de ton absence.

Tu as secoué la tête, doucement.

— Non. J'aimerais marcher encore un peu. Voir la Vilaine. J'ai l'impression de rentrer d'un très long voyage.

Nous avons pris, sans nous concerter, la direction du quai Duguay-Trouin, là où la rivière s'élargit sous le ciel encore pâle. La ville, ce soir-là, avait la douceur d'un secret partagé. J'observais les reflets de la lumière sur l'eau, les barques amarrées, les canards qui glissaient sans bruit. Un groupe d'étudiants riait plus loin, une fille en robe rouge courait après son chien. Tout me semblait à la fois familier et étrangement neuf, comme si l'absence avait reconfiguré le décor.

Théo marchait à mes côtés, le pas un peu traînant sous le poids du sac. Je l'ai regardé du coin de l'œil : il avait les traits tirés, les cheveux plus longs qu'à son départ, la barbe mal entretenue, et pourtant il me paraissait plus beau que jamais. Ce sont ces détails, je crois, qui disent la vérité du retour — la fatigue dans le regard, la maladresse du port de tête, le sourire qui

hésite.

— Tu m'as manqué, ai-je fini par lâcher, presque à voix basse.

Tu as soufflé, un rire contenu, et tu as glissé un regard tendre vers moi.

— Toi aussi. C'est bizarre, j'ai l'impression d'avoir tout oublié et tout retrouvé en même temps.

Nous nous sommes arrêtés sur le pont, là où l'eau se ride sous les arches, et nous avons regardé la ville se déployer, tranquille, presque indifférente à notre histoire. J'ai posé le bouquet sur la rambarde, laissé mes doigts jouer avec la ficelle qui tenait les tiges.

— Tu veux qu'on s'assoie ? ai-je proposé en désignant le rebord du quai.

Tu as acquiescé, t'es laissé tomber à mes côtés, sac à nos pieds. Nous avons contemplé le courant, silencieux. Le bruit de la circulation, au loin, formait une nappe sonore qui nous isolait du reste du monde.

— Bordeaux, c'était comment ? ai-je demandé, sans savoir si je voulais vraiment connaître la réponse.

Tu as haussé les épaules, longuement.

— Long. Intense. J'ai appris beaucoup, je crois. Mais c'était... vide, sans toi. Chaque chose avait l'air provisoire. Même les couchers de soleil, c'était juste de la lumière sur des murs que je n'aimais pas.

Tu as souri, un sourire presque coupable.

— Parfois je me disais que j'étais ridicule, à compter les jours, à relire tes messages. Mais c'est ça qui me tenait debout, je crois.

J'ai senti un nœud se défaire dans ma poitrine. La vérité, bien qu'attendue, avait la saveur d'un soulagement.

— J'avais peur, parfois, ai-je avoué, que tu t'habitues à être loin. Que ça devienne plus facile, sans moi.

Tu as secoué la tête, fermement.

— Non. Jamais facile. Juste... supportable, parce qu'on savait que ça finirait.

Nous sommes restés là, côte à côte, à regarder passer les péniches, les joggeurs, les vélos. Le soir tombait doucement, la lumière se faisait plus diffuse, les premières étoiles perçaient dans le ciel lavé.

Il y a eu un silence, ni gênant ni pesant, mais chargé de tout ce qui ne s'était pas dit pendant ces mois séparés. J'ai pensé à la cuisine bleue, aux draps froids, aux livres lus à moitié, à la façon dont on se réinvente quand on est seul, à l'espace qu'on laisse à l'autre, même absent.

Tu as pris une inspiration profonde, comme pour dire quelque chose, puis tu t'es ravisé. J'ai senti dans ce mouvement tout le trouble de l'après-absence : la peur de recommencer, d'abîmer ce qui a tenu bon, de ne pas retrouver le mode d'emploi du « nous ».

— Tu as changé, ai-je soufflé, sans savoir si c'était vrai ou seulement une façon de nommer la distance.

Tu as hésité, puis as haussé les épaules, l'air pensif.

— Peut-être. On change tous. Mais je crois que ce qui compte, c'est qu'on ait envie de changer ensemble.

J'ai hoché la tête, émue. Ma main s'est posée sur la tienne, naturellement, sans appréhension. Ta paume était tiède, familière. La sensation de retrouver une texture connue, la géographie d'un corps aimé, le soulagement infini d'un geste simple.

Nous sommes restés ainsi, longtemps, à regarder l'eau, bercés par le flux ininterrompu de la ville. Les conversations des passants glissaient sur nous, indifférentes, nous enveloppant dans une bulle de silence.

— Tu veux rentrer ? ai-je proposé, sans bouger pour autant.

Tu as souri, les yeux brillants de fatigue.

— Dans cinq minutes. Juste encore un peu, ici.

J'ai acquiescé, reconnaissante. Il y a dans l'attente une douceur qu'on oublie trop souvent, la possibilité de goûter l'instant, de suspendre le retour, de rester dans l'entre-deux un peu plus longtemps.

Le vent s'est levé, léger, soulevant une mèche de tes cheveux. J'ai eu envie de te toucher, de te dire tout ce qui m'avait manqué, mais les mots restaient coincés dans la gorge. Je me suis contentée de poser la tête sur ton épaule, doucement, la joue contre la toile rêche de ta veste. Tu n'as pas bougé, tu as simplement posé ta main sur mon genou, geste à la fois timide et infiniment tendre.

— Tu te souviens du tout premier matin ? ai-je murmuré, presque pour moi-même.

Tu as souri, yeux mi-clos.

— La brume sur la campagne, le train arrêté, le Kinder Bueno... Oui. J'y pense souvent.

J'ai fermé les yeux, laissant les souvenirs remonter, la lumière pâle, la lenteur du train, le silence partagé. Il y a des instants qui persistent, qui ne s'effacent jamais, même sous la pression du temps.

— J'avais peur de ne pas te reconnaître, ai-je avoué. Après tout ce temps.

Tu as éclaté d'un rire bref.

— Je t'aurais reconnue dans n'importe quelle foule, même si tu t'étais cachée derrière une montagne de valises.

Le compliment m'a réchauffée, sans me mettre mal à l'aise. Il disait la

vérité simple de ce lien qui avait survécu à l'éloignement, à la fatigue, au doute.

La lumière déclinait, teignant l'eau de reflets dorés. Je me suis redressée, ai ramassé le bouquet, réajusté la lanière de mon sac.

— On y va ?

Tu as acquiescé, te relevant avec une grimace, vaincu par le poids du bagage.

Nous avons repris la marche, en direction de la rue Saint-Louis. Les rues s'étaient vidées un peu, la ville semblait dans une tranquillité nouvelle. J'ai senti la tension se relâcher, la fatigue me gagner, mais aussi une forme de paix. Les pas de Théo résonnaient à côté des miens, réguliers, rassurants.

— Tu veux qu'on passe par la place des Lices ? ai-je proposé, pour allonger encore un peu le trajet, pour retarder le retour à la maison, à l'espace où tout serait à réappivoiser.

Tu as acquiescé, sans un mot.

La place était presque déserte, les pavés humides brillaient sous la lumière des lampadaires. Je me suis souvenue de la neige, ce premier samedi, des traces de nos pas sur la poudreuse, du silence qui s'était installé alors, déjà. Il y a des lieux qui gardent la mémoire de ce qu'on y a vécu, et qui vous renvoient à vous-même, des années plus tard, comme un miroir.

Nous avons traversé la place, remonté la rue piétonne, croisé le salon de thé de la mezzanine en bois, fermé à cette heure. J'ai désigné la devanture, un sourire en coin.

— Tu te rappelles ? Trois chocolats chauds, un fondant, et pas une minute de silence.

Tu as éclaté de rire, la fatigue s'effaçant un instant.

— J'avais peur que tu partes avant la fin du gâteau.

— J'avais peur que tu t'ennuies.

Nous nous sommes arrêtés devant la vitrine, l'espace d'un souffle, à contempler nos reflets superposés à ceux du mobilier familial. Il y avait dans ce regard en arrière une tendresse immense, la certitude d'avoir traversé beaucoup, et de tenir bon, encore.

La rue Saint-Louis s'est offerte à nous, familière, rassurante. Les volets bleus de la cuisine étaient ouverts, une lumière intime filtrait à travers la vitre. J'ai senti une émotion sourde me traverser — le retour, après l'absence, n'est jamais un simple recommencement. Il faut, à chaque fois, réapprendre à habiter le quotidien, à retrouver la place de l'autre dans ses gestes les plus infimes.

Tu as sorti la clé de ta poche, l'as glissée dans la serrure avec un soin exagéré, comme pour conjurer le mauvais sort. Nous sommes entrés dans le couloir, le sac abandonné au pied du mur, les chaussures en vrac sur le tapis. Je t'ai suivi dans la cuisine, la lumière caressait le mur bleu Klein, les deux tasses ébréchées attendaient, fidèles, sur la table en formica.

Tu as posé ton sac avec un soupir, puis tu t'es tourné vers moi, les bras ballants, comme désespéré par la simplicité de la scène.

— Tu veux un thé ? ai-je proposé, sans réfléchir.

Tu as souri, un peu ému.

— Oui. Mais avant... viens là.

Tu m'as attirée contre toi, doucement, sans hâte. Ton étreinte était maladroite, hésitante, comme si tu redécouvrais le contour de mon corps, la chaleur de ma nuque, le rythme de ma respiration. Nous sommes restés

ainsi, longtemps, à nous retrouver sans mot, à reconstituer, à tâtons, la carte de nos absences.

J'ai fermé les yeux, perdu la notion du temps. L'odeur de ta peau, mêlée à celle de la ville, du voyage, du printemps, m'a envahie, m'a rassurée. Il y avait dans cette étreinte tout ce que nous n'avions pas su dire pendant six mois, tout ce qui s'était accumulé, contenu, retenu de part et d'autre de l'écran.

Quand enfin tu t'es écarté, j'ai vu briller l'humidité dans tes yeux. Tu as caressé ma joue du revers de la main, geste d'un autre âge, infiniment tendre.

— J'ai cru qu'on allait se perdre un peu.

J'ai secoué la tête, sûre de moi pour la première fois depuis longtemps.

— Non. On s'est juste éloignés. Ce n'est pas pareil.

Tu as souri, reconnaissant, et tu as déposé un baiser sur mon front, léger, pudique, mais chargé d'une tendresse immense.

Nous nous sommes installés à la table, face à face. J'ai allumé la bouilloire, sorti les sachets de thé, les tasses ébréchées. Le geste était précis, mécanique, mais il avait pris une densité nouvelle. Tu as observé la pièce, comme pour vérifier que rien n'avait changé en ton absence.

— La cuisine bleue, murmures-tu, elle a tenu le coup.

— Elle attendait son locataire, ai-je répliqué dans un sourire.

Nous avons bu en silence, la chaleur du thé réchauffant nos mains, puis nos regards. Les mots étaient encore rares, comme s'ils avaient besoin de temps pour retrouver leur aisance. J'ai observé la lumière sur la table, la façon dont elle découpait nos ombres, j'ai pensé à la photo prise le jour de la peinture, la même lumière rasante, le même bleu intense sur les murs.

— Tu veux qu'on sorte un peu ? ai-je proposé, soudain prise d'un besoin de mouvement.

Tu as acquiescé, et nous avons repris nos manteaux, traversé l'appartement, redescendu vers la rue. La nuit était tombée, la ville était redevenue calme, mystérieuse. Nous avons marché sans but, nos pas s'accordant dans la pénombre.

Sur le quai de la Vilaine, la rivière brillait sous les lampadaires, miroir déformé de la ville. Nous avons marché lentement, sans parler, attentifs à la musique de nos pas sur le pavé. J'ai senti ta main effleurer la mienne, hésiter, puis se refermer doucement. J'ai serré ta paume, rassurée par la familiarité du geste.

Il y a dans le retour une forme de réapprovisionnement, une lenteur nécessaire. On ne recommence pas exactement là où on s'est quittés, il faut accepter le temps, les ajustements, la part d'inconnu. J'ai regardé le profil de Théo, la façon dont la lumière soulignait l'angle de sa mâchoire, le bleu de ses yeux que la nuit rendait presque gris. J'ai pensé à la première photo, la brume sur la campagne, la lumière du matin, la promesse d'un jour neuf.

Nous avons marché ainsi, longtemps, sans chercher à nommer ce que nous ressentions. Le silence n'était plus une gêne, mais une complicité. La ville autour de nous reprenait son souffle, la rivière poursuivait son chemin, indifférente à nos histoires minuscules.

Au détour d'un pont, tu t'es arrêté, m'as fait face. Tu as cherché mon regard, longuement, comme pour y lire une réponse.

— On fait comment, maintenant ? as-tu demandé, voix basse, incertaine.

J'ai souri, l'émotion me submergeant.

— On marche, j'ai murmuré. On continue. Un pas après l'autre.

Tu as pris ma main dans les tiennes, l'as portée à tes lèvres, sans mot. La nuit enveloppait la ville, laissait tout possible.

Nos pas se sont remis en route, côte à côte, le long de la Vilaine. La question flottait, immense et douce : comment recommencer après l'absence ? Je n'avais pas la réponse, pas encore. Mais dans la lumière fragile de ce soir d'avril, dans le froissement discret de nos pas retrouvés, il y avait déjà, je crois, tout ce qu'il fallait pour la chercher ensemble.

Ce que je te dois

On ne sait jamais exactement comment on en arrive là. Ce n'est pas une addition simple, un fil tendu d'un point à un autre, mais plutôt une succession de gestes minuscules, d'attentions infimes, de minuscules réparations que l'on s'efforce d'apporter chaque jour à l'autre, à soi, à la trame silencieuse qui se tisse entre deux existences. Ce soir, la lumière tombe en biais dans la cuisine, griffant le mur bleu Klein d'une lueur dorée qui fait danser la poussière au-dessus de la table. Théo feuillette un livre de recettes, les jambes croisées sur la chaise, le front penché, l'air absorbé. Je le regarde sans qu'il le sache et je me surprends à compter tout ce que je lui dois — non pas au sens arithmétique, non pas comme une dette à éponger, mais comme une reconnaissance sourde, une gratitude qui s'entasse quelque part à l'intérieur, discrètement, sans jamais peser tout à fait.

Il ne s'agit pas seulement de moments marquants, de jalons fièrement plantés dans la mémoire, mais de tout ce qui s'est glissé dans les interstices : la façon qu'il a de me tendre sa tasse quand il sent que j'ai besoin de chaleur, le pli de son sourire quand il rentre, le soir, et qu'il ne sait pas — ou feint de ne pas savoir — à quel point je l'attends. Ce sont les banalités, les petits arrangements, le linge qu'il ramasse sans rien dire, le pain acheté le matin, la lumière laissée dans le couloir quand il sait que je rentrerai tard. Ce sont les silences partagés, les disputes avortées, les rires qui dérapent, les mains qui se cherchent sans bruit sous la table. Toute une économie de gestes, d'ajustements silencieux, d'évidences patientes.

Je repense à la chronologie de nos jours. Parfois, je me demande : si l'on devait raconter notre histoire à quelqu'un — pas les grands moments, pas les photos que l'on montre aux autres, mais le tissu des jours ordinaires —, qu'en retiendrait-on ? Le train du matin, le bruit du ticket de Kinder froissé dans la poche de mon manteau, la conversation qui débute par hasard et ne s'arrête plus. Les marches sous la pluie à Saint-Malo, la chaleur entêtante du chocolat chaud dans le salon de thé, la peinture bleue qui sèche lentement sur le mur, le carrelage taché, les doigts maculés d'acrylique. Le carnet noir de Lisbonne, fermé sur ses secrets, posé comme une pierre noire entre nous deux. La main serrée pendant le feu d'artifice, le silence obstiné qui s'installe après les mots trop grands.

Il y a dans cette suite de gestes une forme de loyauté, une lenteur opiniâtre qui me bouleverse. Rien n'a jamais été précipité, flamboyant, chez nous. Nous avons inventé notre couple comme on construit un radeau : planche après planche, corde après corde, en vérifiant la solidité de chaque nœud, en acceptant les réparations, les rafistolages. Et plus j'y repense, plus je comprends que c'est là, dans cette patience, ce soin méticuleux, que réside la beauté de ce que nous avons bâti.

*

Ce soir, la fenêtre est entrouverte sur la rue Saint-Louis. L'air est doux, la ville a cette odeur de pierre mouillée qui précède toujours les grandes chaleurs. Théo lève les yeux du livre. Son regard accroche le mien, un instant suspendu.

— Tu veux manger quoi, ce soir ? demande-t-il, la voix un peu rauque.

— Je ne sais pas. Quelque chose avec ce qu'on a, comme d'habitude, non ? Une soupe, peut-être.

Il sourit. J'entends dans sa voix la fatigue du jour, mais aussi une

tendresse résignée, un humour tranquille qui me rassure. Il se lève, ouvre le placard, inspecte les conserves, sort un oignon, deux pommes de terre, un vieux poireau rabougri.

— La soupe des soirs de fatigue, commente-t-il. On devrait la breveter.

Je ris, à peine. Il épluche l'oignon, le coupe d'un geste sûr. Je le regarde faire, fascinée par la simplicité de ses gestes, la façon qu'il a d'habiter l'espace, de s'approprier la cuisine comme une extension de lui-même. Je repense à la toute première soupe, celle de la nuit où il n'arrivait plus à parler, où la maladie avait refermé sur lui une chape de silence. J'avais tranché les légumes dans la lumière crue, sans un mot, le cœur serré d'impuissance. Ce soir-là, il avait posé sa main sur la mienne, tremblante, et j'avais compris que parfois, il n'y avait rien à dire, rien à consoler — juste être là, inlassablement, veiller, attendre.

Je crois que c'est à partir de ce moment que j'ai commencé à mesurer ce que je lui devais. Non pas une dette à solder, mais l'expérience étrange d'être tenue debout, portée, par la simple présence de l'autre. Une façon de s'appuyer sans jamais s'effondrer, de se laisser traverser par la fatigue, la peur, sans tout laisser tomber.

Théo verse l'eau dans la casserole, allume le gaz. Un silence s'installe, paisible. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre, les jambes ramenées contre moi. La lumière du soir glisse sur le mur bleu, adoucit chaque angle, chaque imperfection. Je ferme les yeux un instant. Dans le lointain, des voix montent de la rue, un chien aboie, la ville respire par à-coups.

— Tu penses à quoi ? demande Théo, sans se retourner.

Je cherche mes mots. Parfois, je me dis que si je devais résumer nos années ensemble, ce serait à travers cette question-là, glissée dans les interstices du quotidien : « tu penses à quoi ? » — non pas pour obtenir

une réponse exhaustive, mais pour ouvrir un espace, un lieu où l'on puisse déposer quelque chose, même imparfait.

— Je pense à tout ce qu'on a traversé, dis-je simplement. À ce qui tient, à ce qui casse, à ce qu'on répare chaque jour.

Il hoche la tête, sans rien ajouter. C'est une de ses vertus : savoir entendre, ne pas forcer, laisser à l'autre le droit au silence.

La soupe frémit. Il remue, goûte, grimace.

— Il manque quelque chose, déclare-t-il.

Il ouvre le frigo, y déniche un bout de parmesan vieilli, qu'il râpe avec application. L'odeur se répand, dense, réconfortante. Je repense à tous ces soirs semblables, à la routine qui s'installe comme une vieille amie. Il y a dans cette stabilité une forme de gratitude, une reconnaissance presque honteuse tant elle est rare, fragile, sujette à l'usure. Parfois, la peur me prend à la gorge : ai-je assez donné ? Suis-je à la hauteur de ce qui m'a été offert, de ce que nous partageons ? Je repense à tous ces soirs où je me suis endormie la première, sûre de sa présence, à tous ces matins où c'est lui qui est parti le premier, laissant une tasse sur la table, un mot griffonné à la va-vite.

*

Je me lève, m'approche de lui. Il a encore un peu de farine, souvenir d'une tentative de pain ratée la veille, sur la manche de sa chemise. Je tends la main, la retire aussitôt, gênée par la trivialité du geste. Il remarque mon hésitation, hausse un sourcil.

— Quoi ?

— Rien, je... Tu as un peu de farine là.

Il sourit, s'essuie d'un revers de main. Puis, d'une voix plus douce :

— Tu es bizarre ce soir.

— Je suis juste fatiguée, je crois.

Il ne répond pas, me laisse l'espace de me taire ou de continuer. J'aimerais lui dire tout ce qui me traverse — la gratitude, la peur, la certitude fugace que rien n'est jamais acquis, la conscience aiguë de ce que je lui dois — mais les mots restent coincés. Parfois, j'ai peur qu'en nommant trop précisément ce que je ressens, je le dénature, comme si la reconnaissance, une fois dite, devenait une monnaie d'échange, un marchandage.

Je me rassieds, observe la scène à distance : la soupe qui mijote, la table couverte de miettes, la lumière bleue, les deux tasses ébréchées. Tout est là, dans cette banalité sublime, dans la répétition des gestes, dans l'absence même de drame.

*

Les souvenirs affluent, sans ordre. Je les laisse remonter, un à un.

Le train de 7h42, la lumière rasante sur la campagne, le visage de Théo dans la pénombre, ses yeux exactement de la couleur du ciel ce matin-là — je revois la photo, je revois le reflet du jour naissant sur la vitre du TER. Je repense à la nervosité de nos premiers échanges, à la maladresse des débuts, au Kinder Bueno partagé comme une offrande dérisoire. Tout a commencé là, dans ce wagon anonyme, entre deux villes, entre deux vies encore séparées.

Puis Saint-Malo, la pluie sur nos épaules, le goût du sel sur la peau, le ciré jaune contre la parka bleu marine. Il y a une photo de nous, prise à la va-vite sur les remparts, la mer grise en arrière-plan, nos deux visages rapprochés, presque timides. Je me souviens du froid, de la faim, de la chaleur étrange de sa main dans la mienne. « Je crois que j'arrive à respirer

avec toi », avait-il murmuré. J'avais gardé la phrase, la laissant infuser lentement.

Je revois la cuisine rue Saint-Louis, le mur bleu Klein, la tache d'acrylique séchée sur le carrelage, la bibliothèque Ikea montée de travers. Nous avons ri jusqu'à en pleurer, la voisine du dessous avait tapé au plafond, exaspérée. Je me souviens de la fatigue, de l'odeur âcre de la peinture, de la complicité soudaine qui nous avait saisis.

Le Portugal, la lumière de Lisbonne, la brume sur Sintra, le funiculaire de la Bica grinçant dans la montée, la sardine grillée mangée du bout des doigts, le carnet noir que Théo avait acheté et dans lequel il écrivait chaque soir, assis à la fenêtre de la chambre d'hôtel. Il ne me l'a jamais montré, ce carnet. Je l'ai parfois regretté, puis j'ai compris que certains secrets font aussi partie du don de soi — qu'il y a des parts de l'autre que l'on n'a pas à posséder, des territoires intimes à respecter.

Je repense à la nuit du 14 juillet, au feu d'artifice au-dessus de la Vilaine, à sa main qui saisit la mienne, à sa voix grave qui déclare, dans le vacarme du bouquet final, qu'il ne veut plus jamais rentrer seul chez lui. Nous avons veillé toute la nuit, parlé jusqu'à l'aube dans la cuisine bleue, refait le monde à coups de thé et de confidences, le cœur dénudé.

La clé de son bureau, tendue sans cérémonie, posée dans ma paume comme une évidence. Pas de grandes déclarations, pas de symboles tapageurs — juste ce geste, sobre, concret, qui me donnait accès à une part de lui jusque-là tenue à distance. J'avais compris, ce jour-là, que l'amour se dit aussi comme ça : par la confiance offerte sans bruit, par la possibilité d'entrer, de sortir, sans rien demander.

La chambre repeinte pendant le confinement, les lectures à voix haute, les dîners improvisés, la dispute sur la vaisselle, le rire qui efface tout

trente secondes plus tard. La peur, la fatigue, la certitude tranquille de n'avoir besoin de rien d'autre.

L'hiver de la maladie, la lumière du couloir laissée allumée, les soupes faites machinalement, le silence de Théo, sa détresse muette, son « ne me lâche pas » chuchoté un soir, assis par terre contre la porte. Je ne l'ai pas lâché. C'est sans doute là que nous sommes devenus un couple, pour de bon — non plus deux amoureux en équilibre, mais deux êtres liés par quelque chose de plus profond, de plus grave.

Le retour à Rennes, le quai 3, le bouquet de renoncules serré dans sa main, la nuit qui tombe sur la ville, nos pas retrouvés, la douceur du silence partagé. Rien d'extraordinaire, juste la certitude de se retrouver, de recommencer.

*

Tous ces souvenirs s'accumulent, forment une sorte de mosaïque fragile, un territoire commun. Je me rends compte que ce que je ressens ce soir, ce n'est pas tant de la nostalgie que de la gratitude — une gratitude embarrassée, presque honteuse, tant elle me semble disproportionnée à ce que j'ai pu offrir en retour. Je me demande, parfois, si Théo ressent la même chose, s'il mesure, lui aussi, ce qu'il me doit, ou si c'est une illusion — si, dans le fond, il est celui qui donne, et moi celle qui reçoit.

La casserole bout, Théo verse la soupe dans deux bols ébréchés, dépose le parmesan râpé en pluie. Il s'assied en face de moi, attrape une cuillère, souffle sur le liquide fumant.

— Tu es ailleurs, ce soir, me dit-il doucement.

— Je repense à tout ce qu'on a traversé, à tout ce que tu m'as donné, avoué-je, presque malgré moi. J'ai l'impression de ne pas avoir su te remercier. Pas vraiment.

Il me regarde, un peu surpris. Son visage se ferme, puis s'ouvre à nouveau. Il pose sa cuillère, croise les bras.

— J'ai jamais eu besoin que tu me remercies, tu sais. On fait ce qu'on peut, tous les deux. Ce n'est pas une question de compte à rendre.

Je baisse les yeux, remue la soupe, embarrassée par ma propre émotion.

— Je sais. Mais parfois, ça me fait peur. J'ai peur de ne pas être à la hauteur de ce que tu as supporté pour nous deux.

Il sourit, secoue la tête.

— Je ne supporte rien. Je vis, c'est tout. Avec toi.

Un silence s'installe, un de ces silences qui ne pèsent pas, qui laissent la place à la parole ou à son absence. Je me rappelle un matin, il y a longtemps, où j'avais oublié de mettre mon réveil, où Théo avait préparé le café, posé une tartine sur la table, laissé un mot griffonné sur un post-it : « Pour ton matin, à toi. » J'avais trouvé le geste ridicule, presque enfantin, mais ce matin-là, la tendresse m'avait submergée. Ce sont ces gestes-là, que je retiens, ces microscopiques attentions qui, mises bout à bout, constituent la trame invisible de notre histoire.

*

Après le dîner, nous rangeons la cuisine sans un mot, chacun occupé à ses tâches. Je lave, il essuie, nous évitons de nous bousculer dans l'étroitesse de la pièce. La radio diffuse un air de jazz à peine audible. L'odeur du savon se mêle à celle du parmesan, de la soupe, du linge propre. Je repense à toutes les fois où nous avons répété ce ballet, à la chorégraphie silencieuse qui s'est installée entre nous, à la façon dont nos corps se sont adaptés l'un à l'autre. Il y a dans cette harmonie une forme de reconnaissance muette, une gratitude qui ne se dit pas, qui s'exprime par la justesse des gestes, la délicatesse des égards.

Nous nous asseyons ensuite sur le canapé, l'un contre l'autre, fatigués. Théo prend un de ses carnets noirs, le feuillette distraitemment, griffonne quelques mots. Je me penche, curieuse, mais il referme le carnet aussitôt, sans brusquerie.

— Tu écris quoi, ce soir ? je demande.

— Rien d'important. Juste... des choses à ne pas oublier.

Je souris, lui prends la main. Sa peau est tiède, familière. Je repense à tous ces carnets empilés sur le rebord de la fenêtre, au stylo posé en travers, à la lumière qui tombe en oblique sur la couverture noire. Je me demande ce qu'il a pu écrire, ce qu'il garde pour lui, ce qu'il préfère taire. J'accepte de ne pas savoir. La confiance, c'est aussi ça : laisser à l'autre ses mystères, ses refuges.

Je ferme les yeux, laisse ma tête reposer sur son épaule. Le silence s'épaissit, devient une matière dans laquelle je me love. Je pourrais rester ainsi des heures, à écouter sa respiration, à sentir le battement régulier de son cœur contre ma tempe. Il bouge à peine, glisse ses doigts dans mes cheveux, distraitemment.

*

La nuit tombe, la rue s'endort peu à peu. Je me lève, vais jusqu'à la fenêtre. Dehors, quelques lampadaires dessinent des taches diffuses sur le trottoir. Je repense à toutes les nuits passées ici, dans cette chambre, dans cette cuisine, à toutes les fois où je me suis demandée si j'étais à la hauteur. La question revient, lancinante : comment dire merci sans tout abîmer ? Comment exprimer cette dette douce, cette gratitude sans la transformer en poids, en exigence ?

Je me souviens d'un soir d'hiver, Théo rentrait tard, épuisé, la tête baissée. Je l'avais attendu, la lampe allumée, la soupe sur le feu. Il s'était

assis par terre, dos contre le mur, avait enlevé ses chaussures, avait simplement murmuré : « J'avais besoin de savoir que tu étais là. » J'avais hoché la tête, incapable de répondre. Je n'avais rien fait d'extraordinaire, rien que de l'ordinaire — attendre, veiller, tenir.

Peut-être que c'est ça, le vrai don : persister, jour après jour, malgré la fatigue, malgré les peurs, malgré l'usure. Continuer à tendre la main, à refaire les mêmes gestes, à dire « je suis là » sans en faire un événement.

Je me retourne. Théo m'observe, appuyé contre le dossier du canapé, un sourire fatigué sur les lèvres. Il tapote la place à côté de lui. Je viens m'asseoir, croise ses jambes sous les miennes.

— Tu as froid ? demande-t-il.

— Un peu. Mais ça va.

Il ajuste la couverture, me serre contre lui. Je ferme les yeux. L'odeur de sa chemise, l'éraflure de sa barbe contre ma joue, la chaleur de son bras autour de mes épaules. Je me dis qu'il y a là tout ce dont j'ai besoin : la répétition, la douceur, l'évidence.

— Tu sais, commence-t-il, moi aussi, parfois, j'ai peur de ne pas être à la hauteur.

— Toi ? je ris, incrédule.

— Oui, moi. Tu crois que c'est facile, d'être celui qui parle moins, celui qui garde pour lui, celui qui n'est jamais sûr d'avoir bien fait ? Parfois, je me dis que tu attends plus, ou mieux. Et que je ne le verrai pas venir.

Je prends sa main, la serre fort.

— Je n'ai jamais attendu autre chose que ça, avoué-je, le cœur serré. Juste... qu'on continue. Qu'on tienne. Qu'on s'ajuste, même maladroitement.

Il soupire, se penche, pose ses lèvres sur mon front. Un geste minuscule, mais qui dit tout. Nous restons ainsi, enlacés, silencieux. La ville s'endort, la nuit s'installe.

*

Parfois, je me demande ce que deviendra tout cela, ce que nous laisserons derrière nous. Les photos, les carnets, la table bleue, les tasses ébréchées. J'imagine un futur lointain où quelqu'un trouvera notre cuisine, nos livres, nos souvenirs entassés dans une boîte. Que restera-t-il de nous ? Des gestes, des traces, une lumière particulière sur un mur, un rire oublié, un ticket de train jauni.

Je voudrais pouvoir remercier Théo pour tout cela, mais je sais que les mots ne suffisent pas, qu'ils sont toujours en deçà de ce qu'on voudrait exprimer. La gratitude est une matière difficile à manipuler : elle déborde, elle se dérobe, elle fait peur. On craint, en la nommant, de mettre l'autre en dette, de rompre l'équilibre fragile qu'on a mis des années à construire.

Je repense à la première fois où je l'ai vu pleurer — pas de colère, pas de tristesse aiguë, mais de fatigue, d'épuisement. Il s'était excusé, maladroitement, comme si pleurer devant moi était une trahison. J'avais simplement posé ma main sur la sienne, sans rien dire. C'est là que j'ai compris que la reconnaissance ne se disait pas, qu'elle se vivait, au creux des jours, dans la constance, dans la patience.

*

Je me relève, vais jusqu'à la cuisine, sers deux verres d'eau. Théo me rejoint, s'appuie contre le plan de travail, me regarde.

— Tu es sûre que tout va bien ? insiste-t-il, inquiet.

— Oui, oui. Je pense juste... à tout ce qu'on a construit. À tout ce que je te dois.

Il secoue la tête, s'approche, pose ses mains sur mes épaules.

— Ce que tu me dois ? Tu n'as rien à me devoir, Camille. On s'est donné, c'est tout. On a tenu, ensemble.

Je sens les larmes monter, sans savoir pourquoi. Je ris à travers les sanglots.

— Je sais. Mais parfois, j'aimerais te dire merci. Vraiment.

Il me serre dans ses bras, fort, longtemps.

— Alors dis-le. Mais ne crois pas que ça m'est dû. Tu n'es pas obligée.

Je ferme les yeux, me laisse aller contre lui. Je voudrais lui dire qu'il m'a sauvée, qu'il m'a permis de devenir celle que je suis, qu'il a tenu la barque quand j'aurais voulu tout lâcher. Mais je n'y arrive pas. Les mots restent coincés, inutiles.

Nous restons là, enlacés dans la cuisine, la lumière bleue sur la peau, la nuit derrière les vitres. Je sens sa main caresser mes cheveux, lentement. Je me demande si lui aussi ressent cette dette douce, cette reconnaissance embarrassée, cette peur d'être démasqué, de ne pas mériter ce qu'il reçoit.

*

Plus tard, au lit, je reste longtemps sans dormir. Théo s'est endormi vite, sa respiration régulière emplît la chambre. Je regarde le plafond, les ombres qui bougent, le mur bleu adouci par la pénombre. Je repense à tout ce que nous avons traversé, à la force qu'il m'a donnée sans le savoir, à la façon dont il a accepté mes faiblesses, mes doutes, mes colères. Je me demande si j'ai su, moi aussi, lui offrir un refuge, une constance, une épaule.

Je me tourne, effleure son visage du bout des doigts. Il ne bouge pas, profondément endormi. Je souris, me penche, dépose un baiser léger sur sa joue. Je voudrais lui dire merci, là, maintenant, mais le mot meurt dans ma

gorge. Peut-être que le vrai merci ne se dit pas, qu'il se vit, qu'il s'incarne dans la fidélité, dans la répétition des gestes, dans la persévérance obstinée à tenir, à aimer, à rester.

Je ferme les yeux, laisse les souvenirs affluer, les images défiler : le train du matin, la pluie sur Saint-Malo, la peinture bleue, le carnet noir, la clé, la chambre, la main tendue dans le couloir, les pas retrouvés sur le quai de la gare. Tout ce que je te dois, Théo, tient là. Dans la patience, dans la lumière, dans la constance.

*

Au matin, je me réveille avant lui. La lumière du jour glisse sur le mur, ourle les draps d'un bleu pâle. Je me prépare, doucement, sans bruit. Je pose une tasse de café sur la table, ouvre la fenêtre, laisse entrer l'air frais. Je retrouve dans ces gestes la mémoire de tous les autres, la continuité tranquille de nos jours.

Théo apparaît, ébouriffé, les yeux encore mi-clos. Il s'assied, attrape la tasse, me sourit.

— Merci, souffle-t-il.

Je le regarde, surprise.

— Pour quoi ?

— Pour la lumière. Pour la tasse. Pour être là.

Je souris, un peu émue. J'aimerais lui dire que je ressens la même chose, que je lui dois tout, que rien n'aurait été possible sans lui. Mais je me tais, laisse la gratitude flotter dans l'air, légère, indéfinie.

Nous restons ainsi, face à face, portés par la lumière du matin, par la certitude fragile de ce que nous avons construit, par la douceur de ce que nous nous devons l'un à l'autre — non pas comme une dette, mais comme

une promesse silencieuse.

Je me demande, une fois de plus, comment dire merci sans tout abîmer. Comment exprimer la reconnaissance sans la transformer en attente, en poids, en exigence. Comment continuer à aimer sans jamais compter, sans jamais faire le bilan.

Je laisse la question flotter, suspendue entre nous, comme la lumière sur la brume, comme le train sur la voie, comme le cœur qui hésite entre deux états. Et déjà, je sais que rien n'est jamais tout à fait acquis, que tout reste à recommencer, chaque matin.

FIN DU CHAPITRE II.

La lettre du présent

Il y a des matins, Théo, où le monde paraît suspendu dans une lumière neuve, fragile, comme si la journée hésitait à se dévoiler tout à fait. Ce matin-là, la cuisine bleue s'est réveillée en douceur, sans heurt, sans urgence. J'ai ouvert les yeux avant même que le réveil ne sonne, la tête lourde de souvenirs, de phrases inachevées, de mots qui tournaient en boucle — et ce besoin tranquille, presque impérieux, de rassembler tout cela dans un geste, dans un texte qui ne soit ni bilan, ni testament, mais peut-être un simple témoignage : nous avons été là, ensemble, et cela a compté.

La table était déjà encombrée de papiers, de carnets, de tasses ébréchées. Tu avais laissé, la veille, ton ordinateur ouvert sur une page blanche, l'écran encore pâle dans la pénombre du matin. La lumière, celle-là même que j'ai tant de fois guettée par la fenêtre du train, dessinait des ombres sur la nappe, bleutée par la réverbération du mur tout juste repeint. J'ai effleuré la surface du bois du bout des doigts, retrouvant ce geste mille fois répété : poser la main sur la table, chercher l'ancrage, attendre le signal muet qui dirait que le jour pouvait vraiment commencer.

Tu étais dans la pièce d'à côté, à peine visible, silhouette fine penchée sur la rambarde du balcon, les cheveux encore emmêlés, la chemise à petits carreaux verts jetée sur les épaules par habitude. Je t'ai observé un moment, sans rien dire, écoutant de loin le frottement de ta main contre la balustrade, le soupir discret de la porte qui grince, le clapotis d'un merle

obstiné sur les tuiles du voisin. Il y avait dans l'air cette transparence, ce calme particulier des jours où rien n'est à prouver — seulement à accueillir.

C'est étrange d'écrire au présent, de se tenir au cœur même de ce qui advient, sans chercher à l'interpréter ni à l'enjoliver. J'ai repensé, en sirotant le reste du thé tiède, à la première fois où j'ai songé à coucher notre histoire sur le papier. Ce n'était pas une idée romantique, ni un projet d'écrivain : juste la crainte sourde que le temps, à force de filer, finirait par gommer la netteté des souvenirs, par effacer les détails, la couleur précise de tes yeux ce matin de novembre, la sensation de la laine de mon pull écrit trop grand contre ma nuque, le bruit rythmé du train sur les rails.

Je me suis levée, j'ai traversé la pièce à pas lents, j'ai ouvert la fenêtre sur la cour. L'air était encore frais, chargé de cette humidité qui, à Rennes, ne quitte jamais tout à fait les pavés. Une odeur de pain chaud flottait depuis la boulangerie d'en face. Quand j'ai refermé la fenêtre, je t'ai vu revenir du balcon, pieds nus, la chemise entrouverte, la bouche encore marquée par le sommeil. Tu t'es arrêté près de la table, tu as ramassé machinalement une miette sur la nappe, tu as souri.

— Tu travailles déjà ? as-tu murmuré, la voix à peine éraillée.

J'ai haussé les épaules, tenté un sourire.

— Je n'arrivais pas à dormir. Je pensais... à tout ça.

Tu as désigné du menton la pile de carnets ouverts, les pages noircies d'une écriture nerveuse.

— À « tout ça » ? C'est vaste.

Je t'ai regardé, cherchant mes mots.

— À nous, à ce qui nous a menés là. J'ai peur d'oublier, parfois. De

perdre des morceaux. Peut-être que si je les écris, ils tiendront mieux.

Tu t'es assis en face de moi, lentement, les bras croisés sur la table. Tu as effleuré la reliure d'un des carnets noirs, ceux que tu empiles toujours sur le rebord de la fenêtre. J'ai remarqué, une fois de plus, le stylo bille posé en travers — rituel muet, superstition d'écriture.

— Tu n'as jamais oublié l'essentiel, tu as murmuré. Ni toi, ni moi. Le reste... c'est de la poussière.

Je me suis laissée porter par la douceur de cette phrase. J'ai voulu répondre, mais le mot m'a échappé. Au lieu de cela, j'ai souri, j'ai pris ta main dans la mienne, j'ai senti la chaleur de ta paume, la trace légère d'une brûlure ancienne — cuisine bleue, pot de peinture renversé, éclat de rire impossible à freiner. Tout est revenu d'un coup : les soirs d'hiver, les matins de fatigue, les promenades le long de la Vilaine, la pluie sur Saint-Malo, le goût du chocolat chaud partagé au salon de thé de la rue Le Bastard.

Et puis il y a eu cette évidence, sourde, tranquille : le présent, c'est ça, ce geste minuscule, cette main posée sur la mienne, cette lumière qui glisse sur la nappe, ce silence empli de tout ce que nous avons traversé.

Tu as fini par rompre le silence.

— Tu te souviens du tout début ? Du train, du Kinder Bueno, de la façon dont tu m'as regardé quand je t'ai tendu le ticket ?

J'ai fermé les yeux. Les images sont revenues, précises, nettes : la brume épaisse sur la campagne, la voix du contrôleur qui annonce l'arrêt prolongé, le grésillement du haut-parleur, la tension qui flotte chez les voyageurs, ce garçon en manteau sombre qui s'avance dans l'allée, s'assied en face, sourit maladroitement. Et puis ta phrase, mi-gênée, mi-décalée : « Vous voulez la moitié de mon Kinder Bueno ? On va y passer la matinée. »

Je me suis revue, la gorge nouée d'un mélange d'amusement et de nervosité, choisir d'accepter, de répondre oui, de laisser la possibilité s'ouvrir. Ta main tremblait un peu, je crois, quand tu as cassé la barre en deux. Tu as glissé ton numéro, sur le ticket du chocolat, avec cette écriture un peu penchée qui te ressemble. À Vitré, j'ai gardé le papier, je l'ai froissé dans la poche de mon manteau, j'en ai caressé les chiffres du bout du pouce toute la journée. C'est ce matin-là que le monde a bifurqué, sans bruit, sans fracas. Tout était déjà là, en germe, dans la lumière sur la brume, dans la douceur du geste, dans la question suspendue : allais-je t'appeler ?

Je rouvre les yeux, je te regarde.

— Je m'en souviens comme si c'était hier. Je pourrais te décrire la brume, la lumière, l'odeur du wagon. Mais les mots qu'on a échangés... Je les ai oubliés, ou plutôt ils se sont fondus dans la sensation. Ce qui reste, c'est l'impression d'un matin possible. Rien de plus, rien de moins.

Tu as souri, tu as pressé ma main.

— C'est tout ce qui compte, je crois.

Le silence s'est installé, doux, protecteur. J'ai laissé mon regard errer sur la pièce : les murs repeints en bleu Klein, la bibliothèque Ikea montée à deux, les deux tasses ébréchées héritées de la colocation, le livre de recettes ouvert sur la table en formica — trace muette de nos essais culinaires, de nos improvisations de confinement, des soirs d'inquiétude où l'on s'inventait des plats avec ce qu'il restait. Chaque objet, ici, porte la marque de nos gestes, de nos maladresses, de notre persistance à recommencer. Rien n'est parfait, rien n'est linéaire, tout est habité.

Je me lève, je vais jusqu'à la bibliothèque, je caresse la tranche des carnets Moleskine empilés près de la fenêtre. La lumière du matin tombe en oblique, dessine des reflets sur le cuir noirci par les années. Je me

souviens du Portugal, de la chaleur sèche de Lisbonne, du funiculaire de la Bica, de la sardine grillée avalée à la hâte dans les rues de l'Alfama, de la brume épaisse qui enveloppait Sintra, et surtout de ce carnet acheté dans une petite papeterie — celui que tu as rempli de notes, de dessins, de fragments d'îles, et que tu n'as jamais voulu me montrer. Il y a dans le fait de garder une part de mystère, de ne pas tout partager, une pudeur qui m'a d'abord troublée, puis réconfortée. Tu n'as jamais cherché à te donner tout entier, ni à me demander de le faire. Nous avons appris à laisser des zones d'ombre, des espaces pour respirer.

Je prends un carnet au hasard, j'en tourne les pages, j'observe ton écriture, dense et nerveuse, les petits schémas tracés dans la marge, les dates, les pensées jetées là comme autant de balises. Je referme le carnet, je le repose, je sens derrière moi ta présence qui s'approche.

— Tu cherches quoi ? demandes-tu, la voix douce.

Je ris, un peu gênée.

— Je ne sais pas. Peut-être une preuve que tout cela a existé. Que ce n'est pas juste un rêve mal recousu.

Tu te penches, tu poses ton menton sur mon épaule.

— Je crois que les preuves, c'est pour ceux qui doutent. Nous, on avance, c'est tout.

Je me retourne, je plonge mes yeux dans les tiens. Ils ont, ce matin-là, la couleur exacte du ciel sur la photo prise depuis le TER, cette nuance entre le bleu et le gris, ponctuée d'une lumière dorée. J'ai envie de te dire mille choses, mais je me tais. Je me contente de te serrer contre moi, de sentir la chaleur de ton torse à travers la chemise, le rythme régulier de ta respiration.

— On avance, oui, je murmure. Mais parfois j'aimerais appuyer sur

pause. Prendre le temps de tout regarder, de tout sentir, avant que ça ne file.

Tu poses un baiser sur mon front.

— On a le droit de ralentir. On a le droit d'écrire, de relire, de recommencer. Mais il faut accepter que rien ne sera jamais complet, jamais parfait.

Je hoche la tête. J'entends, dans le lointain, le bruit d'un train qui traverse la ville, la rumeur familière du 7h42 qui relie toujours Rennes à Vitré, comme un fil tendu entre le passé et le présent. Je repense à tous les matins où je t'ai attendu, à ces instants suspendus sur le quai 3, à la couleur de tes joues rougies par le froid, au bouquet de renoncules serré dans ta main le soir de ton retour d'alternance. Je revois nos pas le long de la Vilaine, notre silence complice, la façon dont tu as effleuré ma joue sans un mot, comme si rien n'avait changé. C'est ça, le miracle ordinaire de notre histoire : la capacité de recommencer, de retrouver la douceur, même après les absences, même après l'hiver où tout a vacillé.

Je reviens m'asseoir, j'attrape une feuille blanche, j'essaie d'écrire la lettre que je veux te laisser. Les mots me résistent, ils se dérobent, ils se bousculent. Je griffonne, j'efface, je recommence. Tu t'installes en face de moi, tu observes le manège sans intervenir, souriant avec cette indulgence tranquille qui me désarme.

— Tu veux de l'aide ? proposes-tu, mi-ironique, mi-attentif.

Je souris, je secoue la tête.

— Non, c'est une lettre pour toi. Mais tu peux rester là.

Tu croises les bras, tu observes, tu attends. Je prends mon temps, je laisse venir les souvenirs, les sensations, les images. Je repense à la nuit de juillet, au feu d'artifice au-dessus de la Vilaine, à ta main qui serre la

mienne pendant le bouquet final, à ta voix qui glisse tout bas : « Je ne veux plus jamais rentrer seul chez moi. » Je repense à la cuisine bleue, à la dispute ridicule sur la vaisselle, au fou rire qui a suivi, à la certitude étrange que rien ne pourrait vraiment nous séparer.

La lettre prend forme, peu à peu, fragmentaire, humble, traversée de repentirs et de blancs. Je ne veux pas verser dans la grandiloquence. Je veux rester au plus près de ce que nous sommes : deux êtres habités par la pudeur, la lumière, la conscience aiguë de la fragilité des choses.

Je tressaille quand tu interromps le silence.

— Tu te souviens de la première fois où tu es venue dans mon bureau ? Tu avais la clé dans la main, tu n'osais pas entrer.

Je ris doucement.

— Je croyais m'introduire dans une cathédrale. Tout était rangé, chaque livre à sa place, les carnets alignés, la fenêtre ouverte sur le parc. Je me suis assise, j'ai attendu que tu arrives, j'ai écouté les bruits du couloir, j'ai eu peur de ne pas être à la hauteur.

Tu secoues la tête, amusé.

— Tu étais déjà chez toi. C'est moi qui n'osais pas te le dire.

Je te regarde, je me sens soudain envahie par la gratitude. Combien de fois avons-nous raté l'occasion de nous le dire, de nommer ce que nous ressentions ? Et pourtant, jamais rien n'a manqué. Tout était là, dans les gestes, dans la patience, dans la lumière du matin.

Je reprends la lettre, j'en ajoute une phrase, j'en retire une autre. J'essaie de donner forme à cette sensation d'apaisement, de paix, de lumière. Il n'y a pas de point d'orgue, pas de conclusion retentissante. Seulement l'élan modeste d'une promesse : recommencer, chaque matin, à être présent l'un

à l'autre.

Tu te lèves, tu t'éloignes vers la cuisine. J'entends le bruit de la cafetière, le cliquetis des cuillères, la vapeur qui s'élève dans la pièce. Je te regarde de loin, j'observe la façon dont tu verses le café, dont tu tends la tasse sans rien dire. Je la prends, je la porte à mes lèvres, je savoure la chaleur, l'amertume, la douceur mêlée.

— Merci, dis-je simplement.

Tu t'assieds, tu t'enroules dans un plaid, tu bois à petites gorgées.

— Tu sais, tu dis, je n'aurais jamais pensé qu'on en arriverait là. Pas ici, pas comme ça. Mais je ne regrette rien.

Je souris, je sens l'émotion monter, discrète mais tenace.

— Moi non plus. Rien.

Un silence s'installe, plein, apaisé. Je laisse ma main errer sur la table, je touche la lettre, je sens la texture du papier sous mes doigts. Je me demande, un instant, si cela suffira. Si les mots, même maladroits, même imparfaits, pourront jamais dire ce que je ressens.

Je me souviens d'un soir d'hiver, dans le couloir sombre de l'appartement, toi assis par terre, les épaules secouées de fatigue et d'angoisse, cette phrase que tu as lancé comme un appel : « Ne me lâche pas. » Je revois la lampe allumée dans le salon, la soupe qui refroidit, ma main qui cherche la tienne dans la pénombre. Il y a eu, ce soir-là, une bascule : nous avons cessé d'être deux jeunes gens qui s'approprioient, nous sommes devenus un couple, un vrai, capable de traverser l'hiver ensemble.

Je me promets, en terminant la lettre, de ne jamais oublier ces soirs-là, ces matins-là, ces lumières fragiles. Je me promets d'accueillir, avec toi, la fatigue, les doutes, les recommencements. Je me promets d'habiter le

présent, sans chercher à le figer, sans vouloir l'enfermer dans une formule.

Quand je lève les yeux, tu me regardes, un sourire tranquille aux lèvres.

— Tu as fini ?

Je hoche la tête.

— Je crois.

Tu tends la main, tu attends que je te donne la lettre. J'hésite, je la relis une dernière fois. Je la plie soigneusement, je la glisse dans une enveloppe, j'écris ton prénom, lentement, en prenant garde à ne pas trembler.

Je la pose sur la table, entre la photo de la brume du matin et la tasse ébréchée.

— Tu peux la lire maintenant, si tu veux. Ou plus tard. Comme tu préfères.

Tu t'empares de l'enveloppe, tu la fais tourner entre tes doigts.

— Plus tard, tu dis. J'aime l'idée d'avoir une lettre à ouvrir. Ça prolonge le matin.

Je souris. Je me lève, j'ouvre la fenêtre sur la cour. L'air frais me saisit, je respire à fond. Tu me rejoins, tu passes un bras autour de ma taille, tu poses ta tête contre la mienne. Nous restons là, à écouter la ville qui s'éveille, les rumeurs du marché qui montent de la place voisine, les cris des enfants déjà dehors, le chant obstiné d'un moineau perché sur la gouttière.

Je ferme les yeux, je laisse la chaleur de ton corps me réchauffer, je sens la certitude calme qui monte en moi : rien ne presse, rien ne manque. J'ai longtemps cherché des preuves, des signes, des garanties. Aujourd'hui, je sais que la seule chose importante, c'est d'être là, ensemble, dans la lumière du matin.

Tu murmures à mon oreille, presque sans bruit :

— Tu penses à quoi ?

Je prends le temps de répondre, je laisse le silence s'installer.

— Je pense à tout ce qu'on a traversé. Aux matins où j'étais sûre de rien, aux soirs où je doutais de tout. Je pense à la façon dont tu as su, sans rien dire, me rendre la vie plus simple, plus respirable. Je pense à la lumière sur la cuisine, à la brume sur la campagne, au bruit du train, à la couleur de tes yeux ce matin-là. Je pense à la promesse qu'on ne s'est jamais faite mais qu'on tient, chaque jour, sans s'en rendre compte : celle de recommencer.

Tu me serres plus fort, tu ne réponds pas. Je sens ta respiration calme, la chaleur de ta main sur ma hanche. Je me laisse porter, je laisse les images défiler : Saint-Malo sous la pluie, le funiculaire de Lisbonne, la clé sur le bureau, la chambre repeinte, la soupe du soir, le bouquet de renoncules sur le quai de la gare.

Tout cela existe, tout cela a compté. Mais au fond, ce n'est pas la somme des souvenirs qui fait la force de notre histoire, c'est la façon dont ils s'inscrivent dans le présent, dont ils colorent chaque geste, chaque silence, chaque matin.

Je me retourne, je t'observe. Tu as les yeux mi-clos, le visage paisible, la barbe mal rasée, la chemise un peu froissée. Tu souris, tu tends la main, tu fais glisser la lettre sur la table, tu la poses devant toi.

— Tu veux que je te lise quelque chose ? demandes-tu.

Je ris.

— Quoi donc ?

Tu ouvres l'un des carnets noirs, tu cherches une page, tu lis à voix

basse, hésitante :

— « 7h42. Elle s'assied toujours du côté de la fenêtre. Elle lit un livre incompréhensible, elle relève la tête quand je monte, elle sourit à peine. J'aimerais lui parler, mais je ne sais pas comment. Peut-être demain. »

Je t'écoute, bouleversée. Je n'avais jamais su que tu avais noté ces premiers matins, que tu avais pris la peine de fixer, toi aussi, la trace de l'avant.

— Tu écrivais déjà sur moi, tu disais rien.

Tu hausses les épaules.

— J'avais peur que ça disparaisse. Qu'on ne retienne rien du début.

Je prends ta main, je la serre.

— On n'a rien oublié. Même ce qu'on ne se dit pas, c'est là.

Un silence, long, apaisé. Je pose la tête sur ton épaule, tu passes ton bras autour de mes épaules. Nous restons là, sans parler, à contempler la lumière qui grandit dans la cuisine bleue.

Je repense soudain à la dédicace, celle que j'ai griffonnée en haut de la première page du livre, presque à la dérobée : « À Théo, qui a rendu les matins possibles. » Elle m'a paru d'abord insuffisante, trop simple, presque naïve. Mais aujourd'hui, je la relis, je la comprends mieux. Il n'y a pas de mot plus juste, plus humble, plus vaste. Tu as rendu le matin possible, non pas par un geste héroïque, mais par la constance, la douceur, la patience.

Je me promets, en silence, de continuer à honorer cette promesse. De ne jamais tenir pour acquis ce que nous avons construit. De recommencer, chaque jour, à t'aimer, à te découvrir, à t'accueillir.

Tu te lèves, tu vas jusqu'au rebord de la fenêtre, tu laisses la lumière effleurer ton visage. Je t'observe, je me dis que tu ne sauras jamais tout à

fait ce que tu représentes pour moi, et que c'est très bien ainsi. Il y a des choses qui ne se disent pas, qui se vivent seulement, dans la répétition des gestes quotidiens.

Dans la cuisine, la lumière continue de glisser sur le bleu des murs. Je repense à la première bibliothèque montée à deux, aux tasses ébréchées, au livre de recettes oublié sur la table en formica, à tous ces objets qui ne racontent rien et tout à la fois. Je repense aux carnets noirs posés sur le rebord de la fenêtre, à la lumière oblique du matin, au stylo laissé en travers, signe muet d'un texte en suspens.

Je souris, je me promets de ne jamais chercher à tout comprendre, à tout posséder. Je me promets de rester dans l'inconfort, dans la surprise, dans l'ouverture. Je me promets d'accueillir la fatigue, les doutes, les jours où l'on ne sait plus comment recommencer. Je me promets de continuer à écrire, non pas des livres, mais des gestes, des regards, des matins possibles.

Je retourne à la table, je relis la lettre, je la caresse du bout des doigts. Puis, dans un élan que je n'explique pas, je l'ouvre et je la lis à voix haute :

« Théo,

Je t'écris ces lignes alors que tu es là, à quelques pas, la lumière du matin sur la joue, les yeux posés sur un écran, le silence habité de nos gestes quotidiens. Je pensais trouver dans l'écriture une façon de comprendre, de fixer ce que nous sommes. Mais je découvre, au fil des mots, que rien ne se laisse saisir tout à fait. Notre histoire n'est pas une suite d'événements alignés, ni une série de victoires ou d'épreuves. Elle est faite de recommencements discrets, de silences partagés, de gestes minuscules.

Tu as rendu les matins possibles. Ce n'est pas rien. Ce n'est pas tout non plus. C'est la promesse que, chaque jour, il y aura un espace pour nous

deux, un temps pour respirer, pour hésiter, pour se retrouver. Je ne sais pas où nous mènera la suite, je ne sais pas combien de matins il nous reste, ni ce que nous deviendrons. Mais je sais que tant que je te verrai dans la lumière du jour naissant, tant que nous partagerons le premier café, le premier silence, le premier sourire, je n'aurai pas peur de demain.

Je ne te promets rien d'autre que d'essayer, chaque matin, de recommencer. De te regarder, de t'écouter, d'apprendre encore, de t'aimer mieux. Je te promets d'habiter le présent, de ne pas fuir, de rester là, même quand tout vacille. Je te promets de chercher avec toi la lumière, même quand elle se fait rare, même quand elle vacille, même quand la brume envahit la campagne depuis la fenêtre du train.

Merci d'avoir tenu ma main dans l'hiver, d'avoir écouté mes silences, d'avoir laissé la place à mes maladresses. Merci d'avoir ri avec moi, d'avoir repeint les murs, d'avoir partagé les matins, les retours, les soirs d'insomnie. Merci d'avoir fait de la vie un espace où l'on peut respirer à deux.

Je ne sais pas écrire de fin. Il n'y en a pas. Il n'y a que la lumière du matin, la promesse de recommencer, ensemble. »

Je relève la tête, je croise ton regard. Tu as les yeux brillants, tu souris, tu ne dis rien d'abord. Puis tu t'approches, tu me prends dans tes bras, tu souffles à mon oreille :

— Merci. Je n'aurais pas su le dire, mais je le ressens.

Nous restons enlacés, longtemps, dans la lumière neuve du matin. Le bruit de la ville s'estompe, le temps s'arrête. Il n'y a plus de questions en suspens, plus de doutes, plus de peur. Il n'y a que ce présent, immense et fragile, que nous habitons ensemble.

Je caresse tes cheveux, je ferme les yeux. Je me promets de continuer,

demain, après-demain, aussi longtemps que possible, à rendre les matins possibles, avec toi.

La lumière glisse sur la table, caresse la lettre, s'attarde sur nos mains jointes. Le temps s'arrête, un instant. Puis tout recommence, calme, lumineux, inachevé.

Ce roman unique a été écrit pour Camille & Théo.

notrelivre.com — 2026